

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

The background of the cover features the dark silhouettes of several baobab trees against a vibrant sunset sky. The sky transitions from a deep orange at the bottom to a darker, purplish-orange at the top. The trees are positioned on the left and right sides, with their intricate branch structures visible against the bright background.

Mia Couto
**Poisons
de Dieu,
remèdes
du Diable**

Métailié



The background of the cover is a photograph of several baobab trees in silhouette against a vibrant sunset sky. The sky transitions from a deep orange at the bottom to a darker, purplish-orange at the top. The trees are tall and slender with characteristic wide, spreading canopies.

Mia Couto
**Poisons
de Dieu,
remèdes
du Diable**

Métailié 

Mia Couto

Poisons de Dieu, remèdes du Diable

Sidónio Rosa est tombé éperdument amoureux de Deolinda, une jeune Mozambicaine, au cours d'un congrès médical à Lisbonne, ils se sont aimés puis elle est repartie chez elle. Il se met à sa recherche et s'installe comme coopérant à Vila Cacimba. Il y rencontre les parents de sa bien-aimée, entame des relations ambiguës avec son père et attend patiemment qu'elle revienne de son stage. Mais reviendra-t-elle un jour ?

Là, dans la brume qui envahit paysage et âmes, il découvre les secrets et les mystères de la petite ville, la famille des Sozinho, Munda et Bartolomeu, le vieux marin. L'Administrateur et sa Petite Épouse, la messagère mystérieuse à la robe grise qui répand les fleurs de l'oubli. Les femmes désirantes et abandonnées. L'absence dont on ne guérit jamais.

Un roman au charme inquiétant écrit dans une langue unique.

Mia COUTO est né au Mozambique en 1955. Après avoir étudié la médecine et la biologie à Maputo, il devient journaliste en 1974. Actuellement il vit à Maputo où il est biologiste, spécialiste des zones côtières, il enseigne l'écologie à l'université. Il est l'auteur, entre autres, de *L'Accordeur de silences*.



Mia COUTO

**POISONS DE DIEU,
REMÈDES DU DIABLE**
Les vies incurables de Vila Cacimba

*Traduit du portugais (Mozambique)
par Elisabeth Monteiro Rodrigues*

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com

Titre original : *Venenos de Deus, remédios do diabo*

© Mia Couto, 2008

En accord avec Literarische Agentur Mertin Inh. Nicole Witt e.K.,
Francfort-sur-le-Main, Allemagne

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2013

ISBN NUMERIQUE : 978-2-86424-973-3

ISSN : 0757-9276

L'imagination est la mémoire devenue folle.
Mário Quintana

Le médecin Sidónio Rosa se penche pour franchir la porte, avec les égards de celui qui pénétrerait dans un ventre. Il rend visite à la famille de Bartolomeu Sozinho, le mécanicien retraité de Vila Cacimba. Sur le pas de la porte, son épouse, dona Munda, ne gaspille pas ses mots et n'accorde pas de sourire. C'est le visiteur qui arrondit l'instant, en demandant :

– Alors, notre Bartolomeu va bien ?

– Il est bon à partir les pieds devant, avec une bougie et un missel...

La voix rauque semble distante, contrariée, comme si le sujet lui coûtait. Le médecin pense ne pas avoir compris. Il est portugais, nouveau venu en Afrique. Il reformule sa question :

– Je posais la question, dona Munda, au sujet de votre mari...

– Il va très mal. Le sel est déjà tout répandu dans son sang.

– Ce n'est pas du sel, c'est du diabète.

– Il refuse. Il dit que s'il est diabétique, je suis diabolique.

– Vous continuez à vous chamailler ?

– Oui, heureusement. On n'a plus rien d'autre à faire. Savez-vous ce que je pense, docteur ? La dispute est notre serment d'amour.

La maîtresse de maison s'arrête au milieu du couloir, arrange une boucle de cheveux sous son foulard comme si cette touffe capillaire était l'ultime vestige de sa sensualité.

– Dites-moi, docteur, Bartolomeu n'aurait-il pas été frappé par cette maladie qui court maintenant à travers Vila Cacimba ?

– Non, cette maladie-là est différente.

– Tout à l'heure, un de ces hommes devenus fous est passé dans la rue en agitant les bras, il avait l'air de vouloir voler.

– Le centre de santé en est plein, presque tous des soldats.

– Savez-vous comment le peuple les appelle ? On les appelle va-nu-puants.

– Oui, j'étais déjà au courant. C'est un beau nom, va-nu-puants...

– Vous croyez que c'est une malédiction ?

– Ça n'existe pas, dona Munda. Les maladies ont des causes objectives.

Munda frappe à la porte de la chambre, la forteresse où le vieux s'est enfermé et s'étiole depuis des mois. L'épouse attend la réponse grincheuse de Bartolomeu. En vain. Dona Munda n'épargne pas ses doigts noueux et frappe à nouveau à la porte. Prudent, le docteur Sidónio préconise la retenue.

– Si ça se trouve, il est en train de dormir. Je reviens plus tard...

– Ce type va se réveiller.

Parfois elle l'appelle type, d'autres fois elle réduit le nom de son mari à Barto. Maintenant, la main de Munda secoue le loquet, le visage écrasé sur le bois. Pour finir, l'homme se fait entendre :

– Pourquoi ?

Depuis son arrivée, Sidónio Rosa trouve beaucoup de choses étranges. Maintenant, par exemple : la question devrait être “qui c'est ?” Mais déjà dona Munda d'annoncer : elle venait avec le docteur. L'homme grogne : le médecin n'avait qu'à entrer tout seul, son épouse ne faisait que perturber son pouls, que le diable l'emporte, avec tout le respect.

Ils laissent passer du temps. Dona Munda traduit au médecin portugais les sons pâteux qui s'écoulent au fur et à mesure à travers la porte. On entend le vieux Bartolomeu se lever de son fauteuil, lent comme de la lave froide, on entend ses geignements tandis qu'il se penche pour mettre ses chaussettes. Maintenant, dit Munda, maintenant il va encore falloir attendre qu'il remonte ses chaussettes jusqu'aux genoux.

– Votre mari prend tellement soin de ses chaussettes...

– Ce n'est pas du soin. C'est de la honte.

– Honte ?

– Il soutient que ses pieds sont pleins d'écailles. Ses ongles poussent déjà en dehors de ses doigts...

– Oh là là ! Dona Munda...

– C'est lui qui le dit, pas moi. Le vieux dit que son grand-père est mort lézard, c'est ça qu'il dit...

C'était ce que disait son Bartolomeu : que c'était une maladie de famille, lui aussi était en voie de se lézarder.

Pourtant, la seule chose à ramper au ras des poussières, c'est sa pauvre âme. L'épouse grommelle, puis soupire :

– Cette tête de mule n'aurait jamais dû sortir de l'hôpital, il était tellement bien, là-bas en ville.

Il n'est pas sorti, il s'est enfui. Étant donné sa faiblesse, on l'avait mis sous perfusion. Les aliments descendaient à contre-courant sanguin. Pour Bartolomeu, c'était l'inverse : c'est lui qui alimentait l'hôpital avec les fluides qu'on lui extrayait. Ce sang volé circulait maintenant dans le bâtiment, coulait dans les profondeurs et se reflétait dans la rougeur des couchants. "L'hôpital est un espace malade", protestait le vieux. En s'échappant de cet antre, il retournait à ses anciens recoins. "Moi et la maison souffrons de la même maladie : de *saudades*", dit-il.

– C'est ce qui m'est arrivé de mieux, regrette l'épouse. Ce qu'il y a de mieux, c'est le temps que cette tête de mule a passé à l'hôpital...

Dona Munda n'a pas fini de soupirer : la porte s'ouvre finalement au moment même où le Portugais lui demande :

– Et on lui a fait des examens ?

L'apparition de Bartolomeu interrompt la réponse. L'ex-mécanicien est une ombre voletant dans le noir. Ses mains vérifient la boucle de sa ceinture de peur que son pantalon ne tombe.

– Ah, docteur, c'est vraiment vous... C'est que parfois, celle-ci, là, me trompe, elle se dissimule seulement pour que je lui ouvre la porte.

Le geste ferme est un ordre pour que son épouse reste dehors. D'un pas hésitant, Sidónio s'avance comme si les odeurs de renfermé envahissaient toute la chambre obscure. Bartolomeu marche devant en traînant les pieds. L'épouse suit derrière, picorant des distances. Ses pas à lui sont petits : ceux d'un sol de prison. Ses pas à elle sont ronds : de qui est sur une île.

– Alors, mon ami, vous allez mieux ?

– Je ne vais mieux que lorsque je cesse d'être moi.

– J'aime vous voir comme ça, toujours philosophe.

– Excusez-moi, docteur Sidonho, affirme le vieux. J'aime vous voir, mais je n'aime pas que vous me rendiez visite.

Sidonho : voilà comment Vila Cacimba s'est approprié le nom du Portugais. Le médecin apprécia d'ailleurs ce rebaptême qui le rend plus enclin à être autre. Avec la même condescendance, il sourit maintenant au vieux malade :

– Oh ! On est pessimiste, aujourd'hui ?

– Alors, dites-moi : quel est le traitement de ma maladie, docteur ?

Le traitement de sa maladie : contracter davantage de maladies, eut-il envie de dire. Mais Sidónio se retint et mesura ses paroles :

– C'est vivre qui est incurable, cher ami.

Le vieux Bartolomeu croise les pieds pour dissimuler un trou dans sa chaussette. Il était sourcilieux jusque dans la mort. Un froncement protège ses yeux de la fumée de cigarette, le mécanicien retraité inspire et gémit tour à tour.

– Vous voyez ces cernes ? Ils débordent déjà de mon visage. C'est le foie, le foie m'arrive déjà aux yeux.

Pour lui, le foie n'est pas un organe. C'est un fluide qui circule dans les entrailles. Au seuil de la mort, l'individu n'est pas plus qu'un sac de bile.

– Et après, je ne sors plus jamais de ce maudit bateau.

– Vous faites référence aux nausées ?

– Aux nausées, à cette saloperie de balancement, on dirait que je suis encore sur ce navire de merde.

Le navire, c'était le paquebot *Infante D. Henrique*. Pendant une dizaine d'années, Bartolomeu Sozinho avait travaillé comme mécanicien dans la salle des machines du transatlantique, parcourant des mers au fond d'une soute aussi sombre que sa chambre actuelle. Il avait été le seul Noir à faire partie de l'équipage et il en retirait beaucoup d'orgueil. Puis tout prit fin, le régime colonial se noya, le navire s'échoua, se transforma en ferraille : il était un peu comme lui, dans l'attente d'être détruit.

– Je vous vois comme ça, en uniforme blanc, et vous me rappelez le commandant du navire...

– Oh ! Ça, c'est une simple blouse de médecin.

– Sérieusement, on dirait même que je voyage encore là-bas sur le paquebot, on dirait que j'entends les eaux ondoyer...

Oui, les regrets ondoient dans son regard quand il fixe sa photo décolorée sur le cadre accroché au mur, aligné entre les officiers et les marins de l'*Infante D. Henrique*. Suspendu au portrait, un drapeau vert et blanc de la Compagnie coloniale de navigation.

– Docteur Sidonho ?

– Dites, mon ami.

– Vous avez apporté le médicament ?

– Quel médicament ?

Le vieux sourit, triste. Ses paupières tombent tandis qu'il

secoue la tête. Un soupir efface la frontière entre la résignation et la patience.

– Oh ! Docteur, le médicament avec des jambes, des seins, des fesses...

– Vous vous obstinez toujours dans cette idée, Bartolomeu ?

– C'est l'idée qui s'obstine en moi, docteur, cette idée c'est la seule chose qui me fasse vivre.

Et il récapitule d'un trait comme s'il craignait que le temps lui manque. Cela s'était passé ainsi : il avait cessé de sortir. D'abord, de la maison. Après, de la chambre. Il s'était lui-même condamné à la prison de sa chambre. La rue se transforma peu à peu en une nation étrange, lointaine, inaccessible. D'ici peu la parole humaine lui apparaîtrait étrange, inintelligible.

– Je ne ressens pas, docteur. Je ne fais que m'asseoir.

Et il arriva qu'à force d'être assis à attendre, ses parties basses se mirent, comme il le dit lui-même, à descendre, descendre, descendre. De l'aine, elles tombèrent aux genoux, des genoux aux chevilles.

– C'est pour ça que je ne lâche pas mes chaussettes, mes intimités rasent le sol.

– Bon, Bartolomeu, vous avez peur de quoi finalement ?

– J'ai peur d'écraser mes couilles.

Il ne rit pas, il tousse. Par sympathie, le médecin tousse également. Méfiant, le vieux jette un œil pour vérifier l'authenticité de cette toux. Il bombe le torse, fanfaronnant âprement, et, à nouveau, se met à poser ses mots, chaque phrase une gorgée d'air.

– Comme je ne sors plus, docteur, vous ne pouvez pas me commander quelques-unes de ces filles vicieuses, charnues, rondelettes ?

– Je ne sais pas, je ne sais pas...

– Aujourd'hui, d'après ce que je vois à la télé, il y a des Noires blondes aux yeux bleus. Ramenez-moi une de celles-là, docteur.

Il était avide d'émoustiller son cœur, de malmener son corps, ce corps, son pauvre corps qui même sans substance lui pesait, gavé de fiel.

– Ramenez-moi une jeunette quelconque de quatorze ou quinze ans, mais qui ne fume pas.

– Une qui ne fume pas ?

– Pour moi, une femme qui fume est un homme...

– J'aime que vous continuiez à rêver, même si c'est de

gamines impossibles.

– Je rêve à juste titre, docteur. Car moi, si ce n'était l'amour, ou mieux, si ce n'était l'attente de l'amour...

Les genoux serrés, il regarde ses pieds comme s'il contemplait la ligne d'horizon. Nostalgie de l'époque où, en bonne santé, il dédaignait son propre corps. Aujourd'hui il n'a plus beaucoup de certitudes, même quand il se lamente :

– Rêver me fatigue beaucoup. Rêver, ça donne un foutu boulot.

– Si vous ne rêviez pas, vous auriez déjà rangé les outils dans leur caisse.

Les outils sont disséminés sur le plancher. Il refuse de les ranger dans la boîte adéquate.

– Ils me tiennent compagnie – il justifie ainsi le désordre.

Dona Munda explique autrement ce chaos : son mari croit qu'on peut encore l'appeler d'urgence.

– Guérissez-moi de rêver, docteur.

– Rêver est un traitement.

– Un rêveur erre entre lointains et aventures, faisant je ne sais quoi et avec qui... N'existerait-il pas un médicament qui anéantisse mon rêve ?

Le médecin rit en secouant la tête. Il prend son stéthoscope dans sa serviette, mais à peine devine-t-il son intention que le malade se lève, farouche. Sidónio laisse échapper l'instrument qui tombe parmi les tournevis, les pinces et les outils de l'ex-mécanicien. Bartolomeu le regarde de travers avec une méfiance animale :

– On fait tous l'éloge du rêve qui est la compensation de la vie. Mais c'est le contraire, docteur. Vivre est nécessaire pour se reposer des rêves.

– Rêver ne vous rend que plus vivant.

– Pourquoi ? Je suis fatigué d'être vivant. Être vivant ce n'est pas vivre, docteur.

Le médecin marche à pas de loup au milieu des outils. Il récupère son stéthoscope et l'essuie sur le bout de sa blouse, étranger au regard attentif de son patient.

– À vrai dire, vous ne devriez même pas revenir ici.

– Vous ne voulez pas que je revienne ?

– C'est que vous entrez dans cette chambre puante et je vous vois plus comme un fossoyeur que comme mon sauveur. Ici, dans ce lit, je suis déjà dans mon propre cortège funèbre.

Ses mains s'entortillent comme si, entre ses doigts maigres, il dissimulait une colombe vivante.

– Et d'ailleurs, docteur : je trouve que vous n'avez rien à

faire ici. Je vis tellement tout seul que je n'ai même pas de maladie pour m'accompagner.

– C'est à moi qu'il revient d'apprécier vos maladies.

– Je mourrai de rien, de finir de vivre uniquement.

– Mais pas aujourd'hui, ne mourrez pas aujourd'hui parce que c'est dimanche...

Sidónio connaît la routine de Bartolomeu : dimanche c'est jour de fenêtre. Au milieu de la matinée, il s'affranchit de son rhumatisme, se lève traîneux et s'adosse à la lumière, contemplant la rue. À moitié dissimulé entre les rideaux, il ne voit pas beaucoup, n'entend presque pas. Mieux comme ça : les sons diffus ne le convoquent plus. Malgré tout, il se met à faire signe. À quoi bon être à la fenêtre si ce n'est pas pour saluer ?

En l'an 1962, Bartolomeu Sozinho avait vingt ans. Pour lui, incurable rêveur, cette année-là fut celle du bateau. À cette époque, il vivait encore au bord de la mer. À deux océans de distance, le transatlantique *Infante D. Henrique* débutait son voyage inaugural sur la route d'outre-mer, ainsi qu'on l'appelait.

Presque un mois plus tard, à Porto Amélia, aujourd'hui rebaptisée Pemba, le navire resta au large en l'absence de quai dans la ville. De petits canots allaient et venaient dans une effervescence jamais vue dans cette baie. Les Portugais débarquaient à califourchon sur le dos d'hommes noirs pour ne pas mouiller leurs pieds.

Bartolomeu travaillait dans le garage de son grand-père, mais ce jour-là il manqua au travail. En début de matinée, il s'offrit pour porter des passagers et, après ça, il passa le reste de la matinée sur la plage à contempler le navire. Il n'avait jamais rien vu qui l'eût autant fasciné. Celle-là était une créature hybride entre eau et terre, entre poisson et oiseau, entre maison et île. Des heures passèrent et le ciel s'obscurcit.

Au moment où Bartolomeu décida de retourner à la maison, le miracle se produisit. Les lumières du navire s'allumèrent et, soudain, une ville encore mouillée émergea du ventre de l'océan. Bartolomeu demeura stupéfait et, dans cet état de foudroiement, il balbutia un nombre incalculable de fois la même litanie comme s'il priait un dieu encore à naître :

– Dieu veuille que ce bateau ne sorte jamais d'ici.

À la maison on avait déjà dîné et le jeune homme révéla à son frère qu'en fin d'après-midi, au beau milieu de la plage, la vision était descendue en lui : le navire était un oiseau échassier et ses pattes s'étaient brisées contre les récifs alors

qu'il tentait de s'envoler de la baie de Pemba. Son frère affirma :

– Je sais ce qui se passe dans ta petite tête. C'est inutile, mon frère : tu ne fouleras jamais ce bateau. Pied de Noir foule le canot.

Le grand-père corrigea. Il se trompait. Des milliers de Noirs avaient quitté leurs vies pour monter dans des navires au long cours. Pendant des centaines d'années ils embarquèrent pour ne plus jamais revenir. Et il rabâcha, ponctuant les syllabes de sa pipe :

– N'oubliez pas que nous avons été esclaves.

– Ah si j'étais esclave et allais dans un bateau, murmura Bartolomeu de manière à ce que personne ne l'entende.

Avant de s'endormir, il retourna encore à la fenêtre pour voir le navire éclairé contre les ténèbres. Et, de nouveau, il supplia :

– Une jambe ! Dieu veuille qu'il se casse une jambe.

Le jour suivant il fut réveillé en sursaut : la prière avait marché. Une panne avait paralysé le paquebot. Un canot ne tarda pas à débarquer sur la plage, en mission d'urgence : ils avaient besoin de l'aide de quelqu'un qui s'y connaissait en mécanique. L'impensable s'était produit : le mécanicien principal du navire était inapte, délirant sous de fortes fièvres. Le paludisme avait également touché les assistants. Le grand-père prépara une caisse de matériel et dit à son petit-fils :

– Viens avec moi.

Bartolomeu pénétra dans le navire comme celui qui débarque sur un sol lunaire. Les yeux embués d'émerveillement, les pieds flottant sur la réalité, il déambula sur le pont tandis que son grand-père descendait à la salle des machines.

Le jeune homme regarda la ligne de côte et tenta d'identifier son habitation mais, de là, le bloc de maisons était une ruche indistincte et un désir inattendu de lointain l'envahit. La chaleur arrachait au sol des ondulations d'air, comme la vapeur des mirages. Et il lui sembla soudain que Vila Cacimba avait été engloutie par les eaux et que la géographie du monde entre l'océan et le continent s'était inversée.

Mais la mer est l'habile dessinatrice d'absences. Le balancement du navire endormit le visiteur qui s'installa dans un coin du pont. Et le jeune Bartolomeu rêva que son village natal se transformait en bateau et s'élançait sur la mer très haute. Et il clamait au sommet de la proue : “Regardez ! Terre

de Noir est devenue navire, nous naviguons sur les océans infinis !”

Des voix inquiètes s’élevèrent de la soute et réveillèrent le gosse rêveur : un accident avait eu lieu en salle des machines et le grand-père s’était blessé en essayant d’en faire plus qu’il ne savait. Il en garda un bras invalide. Le médecin de bord s’occupa du cas et il fut décidé que la Compagnie coloniale de navigation assumerait la responsabilité des soins. Le grand-père fut conduit à Lourenço Marques. Et son petit-fils l’accompagna. En chemin, le commandant sympathisa avec Bartolomeu Sozinho. Il promit de lui donner un toit, une école, un destin métropolitain. Ce fut ainsi que tout commença.

Au voyage suivant, le jeune aide-mécanicien embarqua et continua d’embarquer jusqu’à la fin du régime colonial. Chaque fois qu’il embarquait, il s’éloignait un peu plus de lui-même.

Entre deux besognes maritimes, une fois au calme sur la terrasse de sa maison, les voisins lui demandaient :

– Et la mer est grande, Bartolomeu ?

– Ce n’est pas qu’elle soit si grande. Ce sont les continents qui sont très éloignés, répondait-il.

À la fin de son premier voyage, ses proches lui avouèrent : ils avaient reçu une indemnisation si juteuse au moment de l’accident du grand-père qu’à présent ils priaient tous que lui, Bartolomeu Sozinho, soit victime d’un gros pépin. Ce fut à ce moment-là qu’il décida de changer de contrée. Il choisit un coin qui lui rappelait la vision embrumée de la côte lorsqu’il guettait depuis le pont. Il choisit Vila Cacimba.

– Je regarde la rue et très souvent je vois la mer.

Bartolomeu fait lentement signe vers rien avant de fermer le rideau et de se recueillir dans la pénombre de la chambre.

– Vous ne voyez pas la mer parce que vous ne voulez pas.

– Je suis malade.

– C'est moi qui connais votre état de santé. Vous devriez accepter ma suggestion d'aller sur la côte, j'irai avec vous...

– Je ne sors pas de la maison, vous le savez bien, docteur...

– Je sais, mais je ne comprends pas.

– Je ne sortirai d'ici que si cette maison m'accompagne.

Après tant d'années, on ne vit plus dans la maison : on devient la maison où l'on vit.

– C'est comme si les murs habillaient notre âme, dit le vieux répartissant son souffle entre son propos et son effort pour s'asseoir au bord du lit.

Il reste ainsi, prostré, mâchant des souvenirs. "Il doit écouter la mer", pense le Portugais. Et il garde un silence respectueux tandis que Bartolomeu tapote l'index de sa main droite sur les doigts de sa main gauche. Ensuite, le mécanicien retraité murmure tout bas :

– Sept.

– Comment dites-vous ? demande le médecin.

– Ce furent sept voyages... Maintenant, je ferais bien un voyage de plus, rapide. Et je verrai la mer, cette autre maison, mon autre maison... Sept, sans compter avec les autres fois où je me suis enfui de la maison.

– Vous vous êtes enfui de la maison ?

– Mais ça, ce furent d'autres bateaux...

– Comment ça ?

– Je me suis enfui avec des femmes, sept fois aussi, je

crois...

Il compte à nouveau sur ses doigts, s'arrêtant sur chaque phalange, distrait par chaque souvenir. Il s'arrête de compter, ses doigts déformés flanqués à la verticale.

– Mes mains sont déjà dans une autre saison de l'année. Regardez comme elles sont froides...

Le médecin touche ses doigts. Ils demeurent ainsi un temps main dans la main. Ce n'est pas par affection : le médecin en profite pour lui prendre le pouls. Le vieux s'endort presque. Comme il le dit lui-même : "C'est comme ça, la vieillesse, il fait nuit à n'importe quelle heure."

Aux réelles heures nocturnes, le mécanicien est en proie aux insomnies, aux sueurs froides, aux fièvres froides. Peur de fermer les yeux, peur de débrancher la télévision, cet écran vers lequel il transfère ses rêves laborieux.

– Cette machine est super, docteur, elle rêve pour moi, elle me soulage de cette corvée de rêver.

– J'aimerais vous ausculter, Bartolomeu. Je sais que vous n'aimez pas, mais...

– Je n'aime pas que vous me demandiez de respirer. Ce n'est pas une chose à demander à quelqu'un.

– C'est pour écouter vos poumons, le cœur...

– Ce n'est pas le cœur qui me retient encore. J'ai une autre ancre.

– Je parie que c'est le rêve.

– C'est le souvenir. Mon épouse se souvient encore de moi. C'est l'oubli et non la mort qui nous maintiennent en dehors de la vie.

– Votre épouse se souvient. Et votre fille aussi...

– Ah, Deolinda. Celle-là oui, elle se souvient de moi.

Il arrange sa couverture afin que les bords s'ajustent au sol. Il sait : c'est sous le lit que dorment les fantômes. Les fantômes et la boîte à outils.

– Je n'aime pas respirer dans cet appareil, votre appareil. Je ne rendrai mon dernier soupir qu'après ma mort.

À la fin de la visite, ce qui était prévu se répète : le malade fait glisser un paquet d'enveloppes dans la serviette du médecin. C'étaient encore des lettres. Il voulait les voir déposées à la Poste. Sidónio vérifie les adresses et déchiffre les mots gribouillés sur les enveloppes.

– Pas la peine de fouiner, docteur, j'écris comme une pieuvre, j'utilise de l'encre pour me rendre invisible.

– Je ne fouine pas. Je note seulement qu'une de ces lettres est adressée à la Compagnie coloniale de navigation. Mais

cette compagnie n'existe plus ?

– Il existe sûrement une autre compagnie, peut-être la Néo-coloniale de navigation, je ne sais pas...

– Bon, je la mets à la Poste et la lettre ira à cette adresse, c'est tout ce que je peux faire.

– Mais je vous demande une chose : faites attention... ne la montrez pas et ne dites rien à l'Administrateur.

– Soyez tranquille.

– J'ai peur de cet Alfredo Suacelência, sa Suante Excellence.

– Je ne vois pas pourquoi !

– Eh bien, ce fils de pute déteste mon passé, il soutient que ce sont des nostalgies coloniales...

L'Administrateur se moquait de ses gloires maritimes. Quand Bartolomeu débarquait de l'*Infante D. Henrique*, les gens le voyaient comme un héros vainqueur d'horizons. Suacelência minimisait les faits en disant : "Bah, ces colons avaient besoin d'un Noir décoratif." Ce n'était pas pour ses propres mérites que le mécanicien noir suivait dans le navire. Il n'était membre d'équipage que comme instrument d'un mensonge selon lequel le racisme n'existait pas dans l'Empire lusitanien.

– Décorative est la pute qui t'a pondue.

– Calme, Bartolomeu. L'agitation est inutile, l'Administrateur n'est même pas là.

– Ce type est jaloux, voilà tout... attendez, je vais vous montrer une chose...

Péniblement, il ouvre le gros tiroir de la penderie. Une odeur de naphthaline se répand quand il en retire un drapeau vert à bandes blanches.

– Suacelência m'a demandé ce drapeau à genoux.

– À genoux ?

– Il pensait que c'était un drapeau du Sporting.

– Et ce n'est pas le cas ?

– C'est celui de la Compagnie coloniale de navigation. C'est lui qui est du Sporting, ce foutu Administrateur.

Suacelência souffrait d'une jalousie inavouable, d'un passé qui ne lui avait ouvert aucune porte. Car il vivait un présent dans lequel, malgré l'uniforme, il n'était gardien de rien.

– Nostalgie du colonialisme, pas du tout ! C'est de moi-même que j'ai la *saudade*, *saudade* de Deolinda, ma fille... Dites-moi une chose : vous n'avez jamais connu ma fille Deolinda ?

– Jamais, mentit Sidónio.

– Vous savez, docteur : moi qui suis père, je ne l’ai pas toujours connue.

Il vit sa fille grandir, s’étonnant de la façon dont elle devenait femme, d’un voyage à l’autre, moins enfant, moins sa fille, moins à lui. Nouveau séjour à la maison, nouvelles affections, nouveaux départs, nouvelles surprises. Et ainsi de suite.

– Cette vie de bateau a fait de moi un oiseau aux migrations inversées. Je ne savais plus si je partais, si je revenais.

À tant aller et venir, il confondait départ et destination. À tant vivre en mer, il avait perdu sa patrie sur terre. Il n’était de nulle part. D’une vague défaite en écume : c’était celle-là son appartenance.

– N’oubliez pas d’envoyer ces lettres, docteur.

– Je le ferai, soyez tranquille.

– Les lettres, les lettres sont l’unique bateau qui me soit resté...

– Tenez, moi ici, si loin du Portugal, je n’attends pas que quelqu’un m’écrive.

Avec le mécanicien cela avait été l’inverse : la vie s’était calligraphiée ligne après ligne. Même avec cette femme, son actuelle et effective Munda, même avec elle tout avait été officiellement enregistré, la demande, l’*abre-boca*, les fiançailles. Aujourd’hui encore, dès qu’il regardait un papier écrit, le goût de la passion, le doux arôme des fiançailles lui montait à la bouche. Et même l’ordonnance sur la table de nuit lui apparaissait comme une lettre d’amour de plus. C’était uniquement pour ça qu’il ne déchirait pas la prescription inemployée.

Le médecin range son stéthoscope et les autres instruments qu’il n’a même pas utilisés. Il prend soin de séparer ses ustensiles des outils retraits de Bartolomeu. Sur le seuil de la porte, le vieux mécanicien interrompt sa sortie :

– À propos, docteur, finalement je règle ou je me dérègle ?

– Je ne comprends pas.

– Je parle du paiement des consultations, de vos visites. Ma femme dit que vous êtes payé. Je ne suis au courant de rien...

Le médecin s’embrouille, feint de regarder le couloir qui mène à la sortie. On dirait qu’il pleut dehors. Pour lui, au moins, le monde se met à se transformer en une toile aqueuse.

Son épouse dona Munda attend dans le couloir. L'obéissance est inscrite sur la courbe de son dos. Néanmoins, il y a dans sa voix un relent d'impatience :

– Je ne vous l'avais pas dit ?

– Il ne m'a même pas laissé l'ausculter...

– Vous avez étudié les maladies. Moi c'est dans la maladie que j'ai appris.

– La souffrance est toujours notre plus grande école.

– Je ne parle pas de ça. Je parle de cet homme, c'est lui qui a été ma maladie, docteur Sidonho.

Plus jeune, elle écoutait les autres filles se plaindre de leur destin, elles qui étaient dans la fleur de l'âge. Jamais une envie ne la fit autant souffrir. Car, pour elle, il n'y eut de fleurs à aucun âge. Ses années ternies, le rêve d'être pétale, simple souvenir de fragrance, s'estompa.

– Regardez ce que ce chameau m'a fait, il a foutu mes années en l'air, maintenant je souffre de rides jusque dans mon âme.

– Vous êtes encore très jolie, dona Munda.

– Laissez ces compliments pour ma fille Deolinda.

Dona Munda a cinquante ans. Elle connaît son âge. Mais ne paraît pas certaine d'être vivante. Elle est sûre de son veuvage anticipé. Dans Vila Cacimba, on la connaît comme "semi-veuve". D'où sa maison toujours sombre. Le deuil déjà en place préserve en cas d'urgences imprévisibles : on anticipe le désévènement. Et ce n'est pas l'avis contraire du médecin qui lui vole sa certitude : son mari ne tarderait pas à se définitifier.

– Bartolomeu a parlé de paiements. Il est au courant de quelque chose ?

– Le type n'est jamais au courant de rien. Celui qui n'est

au courant de rien se méfie toujours de tout.

– Je l’ai déjà dit, dona Munda, ce que je fais ici avec vous, n’est pas un travail. Je ne veux pas entendre parler d’argent.

– Maintenant, le type s’est mis en tête que je dois cesser mon emploi de lavandière.

Voilà longtemps que Munda gagnait sa vie en lavant du linge pour le petit hôpital de Vila Cacimba. Mais à présent que l’épidémie avait éclaté, son mari s’opposait à ce que le linge contaminé des va-nu-puants entre dans le jardin de sa maison. Peu importe que ces draps soient déjà désinfectés.

– Tu sais de quoi je parle, Mundinha, rétorqua Bartolomeu. Les microbes se désinfectent. Les esprits ne se désinfectent pas...

L’ordre finit par se négocier : son épouse laverait uniquement le linge qui ne provenait pas de l’infirmierie où les va-nu-puants étaient confinés.

– Regardez mes mains, docteur Sidónio. Vous trouvez qu’elles sont malades mes mains.

Le médecin contemple la femme et jauge ses ressemblances avec sa fille Deolinda. Dona Munda est mulâtre. Dans la région, on ne connaît pas d’autre métisse qui ait épousé un Noir. Elle avait franchi le pas avec courage. Elle dut rompre avec sa famille qui l’accusa de “faire reculer la race”. Bartolomeu Sozinho fut également obligé de couper les liens avec les siens. Ramener une mulâtresse au sein de la famille était culotté, plus que cela : une trahison. “Mais elle est presque noire”, objecta-t-il encore. “Les mulâtres sont noirs seulement quand ça leur convient”, fut la réponse.

Le jour où le jeune Bartolomeu Sozinho, arborant le plus beau costume de son meilleur ami, se présenta devant la famille de la mariée, il proclama avec solennité :

– Je ne suis pas noir !

– Alors ?

– Je suis extrêmement mulâtre.

Malgré tout, ladite race, contrairement aux prévisions, n’avait pas “rétrogradé”. Deolinda avait la peau claire, plus claire que sa propre mère. Sans parler des tons de la peau cachés dans les replis de son corps.

– C’est vrai, elle est intégralement très claire, confirme Sidónio.

– Comment savez-vous ?

– Je suis médecin, n’oubliez pas, dona Munda, répond-il sans sourciller.

Rapidement, il donne une autre tournure à la

conversation :

– À propos, j'ai l'impression que notre Bartolomeu est de bien meilleure humeur, bien plus alerte.

– Le type – c'est comme ça qu'elle parle de son mari –, le type continue à s'imbéciliter à la fenêtre pour les filles qui passent...

Au fond, il lui fait de la peine. Voilà des années que Bartolomeu salive à regarder les filles des rues. Un jour, quand il ouvrira la porte et qu'une nana aux chairs tapageuses surgira devant lui, le type tombera pétrifié.

– Un homme qui bave ne mord pas.

Ce fiasco anticipé a pour elle un goût de victoire. Le médecin sent dans cette prophétie la réalisation d'une vieille vengeance.

Sidónio pose le parapluie dans un coin pour suivre ensuite la maîtresse de maison jusqu'à la cuisine. L'objet pour lui banal est étrange dans ce contexte. Là, personne ne se protège de la pluie. On attend simplement que la pluie passe. À Vila Cacimba, seule l'ombrelle existe. Il est utile de s'abriter de l'astre roi les jours limpides. Il est inutile d'attendre que le brouillard passe les matins qui naissent sombres. La brume – qui a donné son nom à Vila Cacimba – c'est la suie des nuages. Et nulle part ailleurs dans le monde il n'y a autant de nuages qui brûlent.

– C'est vrai que votre mari a quitté sept fois la maison ?

– Je ne compte pas les départs. Je ne compte que les fois où il est revenu...

– D'accord.

– Et je vous le dis, docteur, je n'ai pas été perdante. Parce qu'il est revenu plus souvent qu'il n'est parti.

– Bon, il y a de curieuses façons de compter...

– En ce qui me concerne, mon mari est toujours revenu à moi multiplié...

Elle remplit le tamis de riz. Triant les grains avec la lenteur d'une caresse. On entend le grondement du tonnerre, les cigales suspendent leur chant. Le silence, en une seconde, devient plus grand que la savane. Puis les insectes retournent peu à peu à leur concert strident.

– Excusez ma curiosité, mes raisons sont professionnelles, mais au cours de ces sept départs on n'a pas répertorié de maladies qu'il aurait attrapées ?

– Il partait déjà malade, partir était sa maladie même.

– Mais avec ces autres femmes...

– Des autres femmes ? Qui vous a dit qu'il y avait d'autres

femmes ?

– Mais alors, il n’a pas quitté la maison

– Il est parti pour d’autres raisons. Il existe d’autres motifs dans ce monde, ce ne sont pas toujours les femmes...

– Excusez-moi, dona Munda, je ne m’immisce pas dans ces choses-là. Mais je suis médecin, j’ai besoin de connaître les maladies antérieures. Y compris, je dois dire, les maladies vénériennes.

– Mon mari m’a toujours été fidèle. Il a couché avec d’autres mais ne m’a jamais trahie.

– Excusez-moi, je ne comprends pas.

– Quand il a été infidèle, j’ai été infidèle avec lui.

– Je ne comprends toujours pas.

Elle avait élaboré une stratégie pour guider les égarements sexuels de son compagnon. La nuit, son mari déjà endormi, elle susurrant à son oreille des invitations malicieuses, déguisant sa voix, se faisant passer pour d’autres femmes. Et elle le provoquait avec des piquanteries, des jeux pour pimenter son membre et faire frissonner les chairs. Elle faisait ça pour qu’il rêve librement des maîtresses les plus variées. Et se contente ainsi abondamment et suffisamment dans ses rêves. Dans la vie réelle, son mari ne se gardait que pour elle.

– Il a été infidèle, oui. Mais uniquement avec les inexistantes.

– Maintenant, je comprends.

– J’ai toujours été ses putes.

– Quelle clairvoyance, dona Munda. Je vous tire mon chapeau.

Sur son visage, son sourire rare est comme de l’herbe qui fleurit. Aucun orgueil, aucun étendard de vanité.

– Je me suis tellement putifiée, docteur, répète-t-elle. Mais ce n’est pas un reproche. Une simple constatation. Et elle soupire en conclusion : pour une femme il y a deux moments heureux au lit : le premier, quand l’homme se jette sur elle, et le deuxième, quand l’homme n’est plus sur elle.

Elle fait sauter le riz dans le tamis pour séparer les impuretés. Ensuite, elle prend sur elle pour en venir à la confiance :

– Je peux dire une chose, docteur ? Ces fois où j’ai été pute ont été mes seuls moments de plaisir.

Mais cette époque est terminée. Maintenant ni épouse ni pute. Il y a des années que le couple s’est séparé, chacun dans sa chambre, chacun dans son rêve.

– Maintenant, on est comme le doigt et la bague : on n’a

pas besoin l'un de l'autre mais on vit côte à côte.

Elle paraît accepter le poids du destin. Au moins, à la fin de tant de lutte stérile, il lui reste cet unique trophée de guerre : la faute. Pour le reste, Mundinha partage la condition des autres femmes de Vila Cacimba : honteuse d'être née, redoutant de vivre et triste de ne pas savoir mourir.

– Je peux vous demander une chose ? Pour quelle raison vous êtes-vous mis à dormir séparément ?

– La vie est un fleuve, docteur : l'eau rassemble et sépare.

– Vous êtes heureuse, dona Munda ?

– Ce n'est pas que je sois malheureuse. C'est heureuse que je ne suis pas.

Et elle explique : la double absence de bonheur et de malheur est encore plus douloureuse que la souffrance. Le véritable châtiment, ce n'est pas l'enfer avec ses flammes dévoratrices. La plus grande punition, c'est le purgatoire éternel.

– J'ai appris une chose dans la vie. Celui qui a peur du malheur ne parvient jamais à être heureux.

Et elle sourit, caressée par on ne sait quel souvenir. Puis elle secoue la tête, appuie son bras sur son genou pour se lever. Finalement, elle fixe le médecin les yeux dans les yeux.

– À part ça, docteur, venons-en maintenant au sujet lui-même.

– Quel sujet ?

– Vous avez apporté le médicament ?

– Quel médicament ? Votre mari n'a besoin de rien d'autre.

– Oh, docteur, vous avez déjà oublié ? Je veux un médicament pour qu'il empire, un médicament pour qu'il fasse plus qu'empirer... pour qu'il... bon, je l'ai déjà dit...

Le médecin portugais tourne en rond dans le salon, la conversation s'est subitement mise à souffrir d'un poids insupportable.

– Oubliez ça. Pas avec moi, dona Munda, je suis médecin, je soigne les gens...

– Eh bien, soignez-moi. Bartolomeu est maladissime, il est déjà plus une maladie qu'une personne.

– Je suis médecin...

– Il est malade, mais c'est moi qui souffre ses douleurs. Ça a été toujours moi. Je ne veux plus.

Munda dépose le tamis par terre pour entourer avec empressement les mains du médecin. Il n'y a pas si longtemps,

c'était le vieux Bartolomeu Sozinho qui serrait ses doigts comme s'il voulait emprisonner l'âme du visiteur. À présent, c'est l'épouse qui implore une mort tellement propre et légère qu'elle ne causerait même pas une égratignure dans la mémoire. Qu'il n'y avait là aucune immoralité. Au fond son mari était déjà mort, le médicament, c'était seulement pour que lui, Bartolomeu, se souvienne qu'il était mort.

Avec des gestes brusques, Sidónio se libère des mains de Munda. En se levant, il trébuche sur le tamis et le riz se répand sur le sol. Le médecin désorienté s'excuse et d'un pas rapide s'éloigne dans la rue.

La porte-moustiquaire se met à claquer comme si elle prolongeait l'insistance de Munda :

– N'oubliez pas, docteur Sidonho. N'oubliez pas le médicament.

Dona Munda renâcle en agitant un éventail en paille près de son visage. Ce n'est pas la chaleur qu'elle chasse. C'est l'air empesté du dispensaire, l'odeur fétide de la maladie. Elle passe prudemment entre les malades prostrés par terre, adossés aux murs. Elle n'a jamais vu le dispensaire si plein à craquer de gens.

L'épidémie qui a atteint Cacimba se propage. De plus en plus de personnes sont en proie aux fièvres, aux délires et aux convulsions. Le Portugais, nouveau venu, est l'unique médecin et il ne vient pas à bout de la situation. La maladie est d'un autre ordre qui échappe aux sciences, qui sait ? Afin d'écarter cette nature nébuleuse de l'épidémie, dona Munda brasse l'air avec son éventail nerveux. Ensuite, elle jette un œil par une fenêtre intérieure et voit le médecin Sidónio Rosa soigner un enfant.

“Tout médecin a un peu d'une mère”, pense-t-elle en observant le geste enveloppant avec lequel le Portugais tient l'enfant malade.

Elle se remémore le jour où Sidónio arriva à Vila Cacimba et qu'elle le vit débarquer à l'arrêt des *chapas*². Elle avait suivi l'homme blanc à distance, quelque chose lui disait que cet étranger était venu à Vila Cacimba pour une raison qui la concernait. À l'entrée du dispensaire, les regards de Munda et de l'étranger se croisèrent si intensément qu'elle le salua timidement. Après une hésitation, le Portugais se dirigea vers elle :

- Je cherche Mme Munda Sozinho.
- C'est moi-même.
- Je suis médecin, je viens accomplir une mission au dispensaire de Vila Cacimba.
- Ne me dites pas que vous êtes un de ceux des

organisations sans gouvernement ?

– En réalité, je viens à cause de votre fille, Deolinda. Nous nous sommes rencontrés l'année dernière au Portugal.

Dona Munda se tut quelques instants. Elle arrangea son foulard sur sa tête comme si elle cherchait un soutien à la question qu'elle redoutait et voulait faire depuis un moment.

– Vous venez chercher ma fille ?

Ses yeux s'embruèrent, ses cils épais palpitèrent.

– Je viens la voir, dit l'étranger. Nous avons eu une liaison.

– Une liaison ?

Ils s'étaient aimés pendant un congrès auquel Deolinda avait participé au Portugal. Ça semblait une passade. L'amour advient pour qu'on désadvienne. Mais, ensuite, il s'avéra que c'était davantage qu'un souvenir tenace. Et ils prolongèrent la correspondance, laissèrent grandir les serments et les promesses. Jusqu'à ce que Deolinda cesse subitement de répondre aux lettres. Dès lors, le médecin évalua les désirs, soupesa les *saudades*. Et il comprit qu'il souffrait de son incertitude. Il mit son existence dans une valise, s'occupa des papiers et de l'argent et prit la direction du pays de sa bien-aimée.

– J'ai besoin de voir Deolinda, je ne peux pas rester plus longtemps sans la voir.

– Vous ne savez pas que Deolinda n'est pas là ?

– Elle n'est pas là ?

– Elle est à l'étranger.

– Une fois pour toutes ?

– Comment ?

– Je demande si elle est partie définitivement.

– Elle revient bientôt. Encore quelques jours et elle sera de retour.

Au cours de cette première rencontre, dona Munda quitta le dispensaire en se signant à maintes reprises et en priant jusqu'au seuil de sa porte. Après ça, elle n'y retourna plus jamais. C'était le médecin qui se rendait chez elle et, de fait, il le faisait tous les jours avec une assiduité religieuse.

Des semaines étaient passées, suffisamment de temps pour que Munda sache que certains sujets devaient être réglés loin de la maison. Voilà pourquoi elle attend au dispensaire, impatiente, en jetant de temps en temps un coup d'œil à la fenêtre intérieure par laquelle on distingue le cabinet du médecin.

Sidónio apparaît finalement dans le couloir, il marche

pressé tandis qu'il se libère de sa blouse. Surpris, il s'arrête en tombant sur la visiteuse.

– Dona Munda ? Il se passe quelque chose avec Bartolomeu ?

Beaucoup de gens étaient là, un énorme mur. Munda l'entraîne à l'écart, se penche sur elle-même, retire quelque chose de la doublure de son pagne :

– Une autre lettre est arrivée.

– De Deolinda ?

– De qui d'autre pourrait-elle être ?

Le médecin baisse la garde : sa blouse tombe par terre, ses bras tendus supplient. Furtivement, la femme lui remet l'enveloppe.

– N'ouvrez pas ici... lisez... lisez après, docteur.

Nerveuse, elle bégaye. Elle rafistole ses paroles, écrase les syllabes pour accéder aux mots.

– J'ai peur que Bartolomeu ne se montre.

– Ici ? Il ne sort jamais de la maison.

Sidónio ouvre l'enveloppe, ses yeux dévorent les mots de sa bien-aimée. Vila Cacimba n'a pas de communication téléphonique et Deolinda est loin, dans un coin qu'il ne connaît pas, elle participe à un cours d'habilitation. La mère ne sait ni où, ni de quoi.

– Aïe, quel malheur d'être mère, ne pas avoir d'enfants serait encore plus misérable ! commente-t-elle en même temps qu'elle ramasse l'enveloppe déchirée par terre.

– Qu'est-ce qu'elle dit, docteur ? Que dit ma fille ?

– Elle dit qu'il se peut qu'elle arrive plus tôt.

Tous deux soupirent de soulagement. L'arrivée de Deolinda a fait l'objet de reports successifs. D'abord, le début du cours eut un retard inattendu, ensuite ils annoncèrent un stage complémentaire et, pour finir, ils ajoutèrent des tests pratiques imprévus.

– Et qu'est-ce qu'elle dit d'autre, ma fille ?

– Elle demande un téléviseur neuf pour vous, dona Munda.

– Un téléviseur ? Pour moi ? Oh là là, cette Deolinda me fait honte. On a déjà un appareil à la maison.

– Mais il est enfermé dans la chambre de Bartolomeu.

Avantage inutile celui-là, en effet, son mari proteste que la télévision est tellement vieille que l'image émise là-bas dans la capitale met cinq jours à arriver. Le médecin souriant se met à déployer des amabilités :

– Je vais acheter un téléviseur, plus exactement, je vais en

acheter deux...

– Mais vous nous avez déjà donné tellement de choses.

En outre, pour Bartolomeu ça ne valait plus la peine, il branche l'appareil et c'est lui qu'il débranche, même pas quelques secondes après il ronfle.

– Mais ce que votre fille me demande véritablement, ce ne sont pas des choses. Elle veut que je vous rende heureux, amoureux et bien ensemble...

– Ça c'est impossible !

Le médecin lit mot à mot les paroles de Deolinda : "... je veux mes parents heureux, comme un couple exemplaire pour bénir notre mariage là-bas à la capitale."

– Deolinda rêve. Ce type, son père, ne sortira plus jamais de sa chambre. J'irai moi toute seule à la fête. C'est toujours moi toute seule qui me suis occupée d'elle...

– Rien du tout. Vous irez tous les deux comme l'exige la tradition, je vais faire en sorte que tout se passe comme ça.

– Je peux voir la lettre, docteur ?

– Oui, je l'ai déjà lue.

– Je peux la garder ?

Sidónio allait demander pourquoi, mais il se retient. Il invoque plutôt ses craintes que le secret ne s'ébruite :

– Bartolomeu ne doit pas savoir. Le pauvre, il est tellement loin de s'imaginer ce qui se passe entre moi et sa fille.

La mère passe ses doigts sur le papier comme si elle peignait les lignes du manuscrit. L'index déchiffre lettre par lettre un quelconque code occulte, une carte dessinée sur son cœur.

– Cette petite écriture, docteur, c'est la même que quand elle était enfant.

Elle berce la lettre contre sa poitrine comme si c'était une créature à prendre dans ses bras.

– Si vous me donnez cette lettre, je rêverai de ma fille...

Indécis, le Portugais se mord les lèvres. La mère regarde intensément le visage de l'étranger. Le médecin s'y connaît en maladies. Et il devine l'étendue de la *saudade* d'une mère.

– Je crains seulement que cette lettre ne soit une source de tristesse.

– Ne vous en faites pas, docteur. Mes pleurs sont à la mesure de mon mouchoir.

Alors, il lui tend la lettre. Elle tourne sur elle-même, seul le corps tout entier peut dire le mot gratitude. Dona Munda danse. Le médecin Sidónio Rosa ignore que cette même nuit,

quand les étoiles naîtront, il ouvrira la porte de la terrasse et restera là à discuter avec les absents. Et il s'attardera dans d'infinis dérèglements de comptes avec le destin. Le médecin ignore que dans ce noir tout est chemin. Deolinda arrivera par l'un de ces chemins. Elle arrivera par la main d'un dieu sans ciel et s'assoira sur la chaise que nul n'a occupée depuis qu'elle est partie.

Munda embrasse l'enveloppe à plusieurs reprises. Puis, elle la plie pour la ranger dans son soutien-gorge.

– Vous avez de la chance, docteur. Ma fille ne m'a jamais écrit.

– À vrai dire, dona Munda, j'ai des soupçons.

– Comment des soupçons ?

– Deolinda ne me dit pas toute la vérité. Ces reports successifs... Et pour quelle raison ne dit-elle pas où elle est ?

– Vous ne comprenez pas, ça n'a rien à voir avec vous. C'est un problème avec son père.

– Avec son père ?

– Ma fille remet son retour de peur de trouver son père malade, comme ça, avec toutes les jambes dans la tombe. C'est lui qu'elle fuit.

– Je ne sais pas, je ne sais pas...

– Moi qui suis mère, je sais. Deolinda aime trop son père pour le voir comme ça...

– Eh bien dites-lui qu'elle peut revenir, que je vais rendre le vieux Bartolomeu solide comme un roc.

– Je ne comprends pas, docteur.

– C'est une expression.

– On se sert des expressions quand on a peur de dire la vérité. Excusez la franchise, docteur Sidonho, mais c'est ce que je pense.

Ils sont interrompus par des bruits et des cris à l'extérieur. D'abord, un vague brouhaha se fait entendre, on dirait une révolte populaire. Puis, ils constatent qu'il s'agit d'un groupe de trompettes et de tambours qui avance au milieu de la rue, en tête d'un défilé de populace avec des slogans et des banderoles. C'est une marche de campagne électorale.

– Ils n'arrêtent pas ceux-là... Tas de menteurs ! grommelle Munda.

– Pour l'amour de Dieu, parlez bas.

Dona Munda fait claquer sa langue en signe de mécontentement, puis elle poursuit sur le même ton.

– Devant, évidemment, vient le patron des menteurs, M. l'Administrateur.

Le médecin s'incline au passage du cortège. Il salue Alfredo Suacelência, l'Administrateur à vie, qui lui fait signe et désigne ensuite en souriant le drapeau en haut du mât. Encore la semaine dernière, le chef de Vila Cacimba lui avait rendu visite dans son cabinet. Il avait traîné sa chaise et, les jambes flagadas, s'était affalé comme seul un donneur d'ordres se le permet. Son mouchoir qui séchait son cou et son visage s'activait sans relâche. Et il dit entre la prière et l'ordre :

– Je veux un médicament, docteur.

– Un médicament ? Vous pouvez être plus explicite ?

Ce n'était pas, comme le pensa le médecin, un aphrodisiaque. Il réclamait une substance pour l'élimination radicale de la transpiration. Pas un déodorant : un annihilateur définitif de sueur. Il voulait se déglânduler.

– La sueur est un travers de pauvre. Et nous, mon cher docteur, nous combattons la pauvreté, ce n'est pas vrai ?

Que le docteur le délivre de cette tendance si plébéienne. Il n'y a pas si longtemps encore, par erreur lamentable il s'était séché avec le drapeau national.

– Regardez bien, monsieur : je me suis essuyé le visage avec notre drapeau sacré !

Le chef s'exprimait avec un usage maladif des adjectifs. Il ne disait pas : “notre Vila Cacimba”, il disait : “notre resplendissante et verdoyante Vila Cacimba”, le vert avait beau être absent du paysage. Il ne disait jamais : “le pays”, il disait : “notre splendide Patrie idolâtrée”. De peur de paraître parcimonieux dans son langage, le médecin se mit à truffer son discours d'adjectifs. De la même manière que maintenant, devant le défilé, il sourit et fait signe aux passants emphatiquement.

– Excusez-moi, docteur, grommelle Munda, mais vous lui faites trop confiance.

Par exemple, Suacelência ordonne que le dispensaire soit fermé au public à chaque fois qu'il utilise ses services. Et le médecin accepte, complaisant. Comme il se tait face aux évidences que Suacelência détourne de l'entrepôt de la nourriture, des médicaments, de l'essence, des draps, des matelas. Le Portugais admet qu'il est trop complaisant. Mais il ne sait pas comment réagir face à un univers composé de chefs d'entreprise sans entreprise et de fonctionnaires publics qui remplissent uniquement des fonctions privées.

Peu à peu, le calme revient et Vila Cacimba se remet progressivement de la bruyante incursion. On dit que le silence fait peur car dans ce vide nul n'est maître de rien. C'est

sans doute pour cela que le médecin s'empresse de reprendre le dialogue :

- Pourquoi est-ce qu'on ne dit pas à votre mari ?
- Dire quoi ?
- Tout, moi et Deolinda...
- Pas question, Bartolomeu n'accepterait jamais.
- Mais pourquoi ? Parce que je suis blanc ?
- Ce n'est pas ça. Mon mari a une relation très étrange avec sa fille.
- Peut-être parce qu'elle est votre fille unique.
- Tous les enfants sont toujours uniques.

Des jeunes avec des tambours passent en courant pour se joindre au char allégorique. Ils sont en retard, ils étaient restés à uriner près du grand acacia de la place. Ils font signe au médecin et reviennent rapidement pour se remettre à jouer des tambours.

- Écoutez, docteur, j'y vais, il se fait déjà tard.
- Je vous accompagne.
- Non, ne vous dérangez pas. Ici aucun homme n'accompagne une femme qu'il ne désire pas sienne.
- Je suis médecin, je suis étranger.

Munda persiste encore dans son refus, mais il prend son bras, l'invitant à avancer. Elle se met à marcher et se dégage subtilement de son bras, évitant des proximités.

- Je voudrais seulement que vous soyez sûr : je n'ai besoin de rien...

- Je sais.
- Je ne veux pas que vous donniez quoi que ce soit de ce que Deolinda passe sa vie à commander.
- Je sais, dona Munda.

- Si ma fille était plus raisonnable, si sa vie était différente, c'est moi qui demanderais à M. le docteur. Mais non, laissez tomber, je ne dirai pas...

- Parlez librement, dona Munda. Demandez ce que vous voulez.

- Je vous demanderais de l'emmener d'ici, docteur, d'emmener ma fille d'ici.

Selon elle, cette terre était un bateau incendié : ou ils mourraient dans l'eau, ou ils finiraient dévorés par les flammes.

- Votre fille ne veut pas quitter le pays.
- Ma fille ne sait pas ce qu'elle veut. C'est pour ça qu'elle réclame sans cesse : parce qu'elle ne sait pas ce qu'elle veut...

Celui qui réclame sans cesse ne sait pas vouloir. C'est cela

que Munda pense de sa fille et des autres qui, excepté pour mendier, sont toujours fatigués.

– J’ai encore un doute, dona Munda.

– Qu’est-ce que vous voulez savoir, docteur ?

– Qui sont ces mystérieux messagers qui apportent les lettres de Deolinda ? Qui sont-ils, personne ne les voit ?

– Vous voulez en savoir beaucoup, docteur. Ce sont des parents. Vous savez, ici, en Afrique, on est tous parents.

Vagues, les yeux de Munda inventent le rien. Sidónio comprend : le sujet était clos. Ils se disent au revoir. Le médecin n’a jamais été au-delà d’un serrement de mains. Dona Munda est sa future belle-mère. Aussi, Sidónio trouve étrange quand elle lui dit dans un demi-sourire :

– Vous pouvez me dire au revoir comme fait Deolinda.

Lent, le médecin se remet de sa surprise et l’embrasse sur la joue.

– Votre barbe gratte.

Il passe sa main sur son visage comme s’il avait commis un écart d’éducation.

– Dites-moi, docteur : Deolinda se plaint aussi ?

Dona Munda s’éloigne peu à peu et le médecin croit voir dans sa démarche un déhanchement polisson. Il l’appelle à nouveau :

– Dona Munda !

Elle revient, le cœur battant dans ses yeux.

– Dites, docteur ?

– Au sujet du médicament : laissez ça entre mes mains !

La femme se penche pour embrasser les mains du médecin. Mais, au dernier moment, elle se retient. Et elle s’arrête, les mains dans ses mains, en un regard d’infinie gratitude :

– Dieu vous bénisse, docteur.

– Bon, dona Munda les gens nous voient...

– Laissez-moi rémunérer votre bonté. Je peux laver votre linge, par exemple.

– La pension s’en charge.

– Alors, je peux aider là-bas dans les tentes, avec ces malades d’aujourd’hui.

– Ce n’est pas la peine, Munda, votre mari n’aimerait pas.

Ils parlaient de l’infirmier improvisée à l’arrière du dispensaire. Des tentes de campagne abritaient les soldats atteints par l’étrange épidémie qui les avait transformés en vanu-puants. Pour le médecin, c’était un hôpital-tente, un local d’hygiène et d’asepsie. Pour les habitants de Vila Cacimba,

l'infirmerie était une résidence de mauvais esprits, un endroit fatalement contaminé.

– Où allez-vous ?

Suacelência barre la route au médecin à la sortie de la pension. Sidónio Rosa pose sa serviette par terre comme s'il se libérerait d'une quelconque preuve de flagrant délit. Suacelência interroge sur un ton inquisitorial :

– Encore une fois chez ce mécanicien ?

Pour l'Administrateur, les calculs étaient clairs : l'étranger perdait trop de temps à rendre visite aux Sozinho. Le Portugais était l'unique médecin pour tout Vila Cacimba, le peuple était en pleine épidémie et lui, politicien de carrière, en pleine campagne électorale.

– Voyez dans quelle situation vous me mettez moi, mes sympathisants politiques...

Ensuite, il affina son discours : le Portugais ne pouvait pas laisser autant de malades sur le carreau en ne privilégiant qu'un vieux, incurable par-dessus le marché.

– Ce Bartolomeu a déjà un pied au-delà de la tombe.

Quand le médecin relata plus tard cet épisode à Bartolomeu Sozinho, ce fut comme le réveil du volcan. Le cratère cracha d'incontenables colères :

– C'est ce salaud d'Administrateur qui a les pieds dans la tombe.

– Du calme, attention à votre cœur.

– Vous savez quoi ? Je veux que ce Suacelência aille se faire foutre. Vous allez voir ce que je vais faire.

Il va au tiroir de l'armoire, déroule le drapeau de la Compagnie coloniale et l'apporte à la fenêtre. Il hisse le tissu vert et blanc à l'antenne de télévision et recule ensuite de quelques pas pour jouir de la vision du drapeau ondoyant.

– Il a son royaume, j'ai le mien.

Cette maison était sa nation. Les dimensions de cette

nation ne rentraient pas sur une carte routière. Tout le monde sait : la maison ne nous appartient que lorsqu'elle est plus grande que le monde. Mais à présent, à l'ombre de ce drapeau, la souveraineté de Bartolomeu recouvrait la maison et le monde.

– Et que le salaud essaie d'abaisser ce drapeau !

Il agite les bras dans la chaleur de la discussion. Lui-même ressemble à un chiffon décroché d'un mât balançant au gré des brises. Brusquement, le vieux se voit saisi d'un vertige, il tient sa poitrine comme si ses organes voulaient s'échapper de son corps. Avant qu'il ne succombe, le médecin le soutient et l'aide à s'allonger sur le canapé. Sidónio Rosa lui demande de se calmer et de respirer profondément, puis il pince son pouls entre le pouce et l'index pour enregistrer les battements du cœur révolté.

À quel moment précis s'endort-on ? Quand quitte-t-on le monde, tombé au fond de l'âme ? Quand ne nous reste-t-il plus qu'un dernier rai de lumière, des échos de voix soufflées de si loin qu'on dirait les rumeurs des anges ?

Bartolomeu n'a pas besoin d'anges pour s'endormir. Les mains de Sidónio Rosa lui suffisent. Le vieux glisse dans le sommeil pendant que le médecin prend son pouls. Sa tête balance comme si elle allait tomber, abandonnée, de la branche de son cou.

Des secondes plus tard cependant, il se réveille assailli par une brusque secousse intérieure. Quelqu'un en son sein le pousse hors du sommeil. Les yeux terrifiés, il se sert de la paume de sa main comme d'une serviette et essuie longuement son visage. Puis, tout son corps se ratatine en un profond frisson.

– Quel froid !

Il regarde autour de lui en quête d'un réconfort. Il se remet à trembler des pieds à la tête.

– Je veux me couvrir et cette pute a emporté toutes mes couvertures pour boucher les fenêtres.

Il se lève toujours à la recherche d'une improbable couverture. Son corps chancelle, ses mots chancellent. La chambre a perdu son contour, il devine simplement les ombres et s'écarte à tâtons des objets familiers.

– Maintenant, je vous demande : qui est-ce qui a le plus froid, moi ou la maison ?

Et il s'étale à nouveau dans son lit. Son dos s'arrondit en un œuf creux et tout son poids se résume à un soupir.

– Le sommeil que j’ai, docteur ! Ce sommeil m’intrigue beaucoup.

– Et pourquoi ?

– Parce que ce n’est pas un sommeil d’homme. C’est celui d’un animal. Et ça me fait peur de dormir.

Le mécanicien redoute de voyager dans ces profondeurs où habitent ses monstres intérieurs. Voilà pourquoi il se réveille toujours d’un coup brusque. Ensommeillé, il fixe le médecin qui range son stéthoscope et il comprend que les attermolements de l’autre visent à retarder le rapport clinique. Le docteur, le pauvre, est tellement menteur qu’il ne sait pas mentir.

– Je voudrais faire une demande. Vous n’allez pas me dire non.

– Ça dépend.

– Tuez-moi, docteur.

– Pardon ?

– Je vous demande de me tuer, que vous en finissiez avec ça...

– Soyez raisonnable, mon ami.

– Je vous le demande, au nom de tout ce que vous respectez. Donnez-moi un de ces médicaments vénéneux...

– Je ne réponds même pas.

– Alors, si vous n’en êtes pas capable, laissez Munda faire ça. Aidez Munda à accomplir ce désir, le mien et le sien.

– Vous ne comprenez pas, Bartolomeu.

– S’il vous plaît...

Dans sa hâte de refuser sa requête, le médecin ne s’aperçoit pas que le vieux pleure. Bartolomeu sanglote si doucement et tellement sans larmes que lui-même ne se rend pas compte qu’il pleure.

– Vous ne comprenez pas, Bartolomeu, que votre épouse... Vous savez ce qu’elle m’a dit ?

– Je ne veux même pas entendre.

– Votre femme a demandé que le jour où vous mourrez, je la fasse mourir aussi.

Subitement, le vieux relève son visage, interrompant sa pleurnicherie. Il croit ne pas avoir bien entendu. Il demande au Portugais de répéter, secoue la tête, perplexe.

– Mensonge !

– Juré, c’est elle qui m’a demandé.

Le mécanicien ajuste la lettre et l’esprit. Mundinha, toujours tordue et acerbé, voulait maintenant coïncider points et suspensions ?

– Cette conversation, c’est pour me détourner de mes intentions ?

– Cette conversation, c’est pour que vous sachiez la vérité.

– Pourquoi est-ce que vous ne faites pas ce que je vous demande ? Un jour, je vous ai demandé de me donner un bain, vous avez décliné. Maintenant, vous refusez encore une fois de satisfaire ma demande ?

– Je peux même vous donner un bain, mais seulement si vous mettez de côté ce stupide désir de mourir. Je vous donnerai un bain pour que vous soyez beau et sortiez draguer encore une fois...

– Cette fois-là où je suis sorti, vous m’avez humilié.

– Moi ?

– Vous êtes allé à ma recherche, on aurait dit que j’étais un invalide...

– Je ne voulais que vous aider...

– Eh bien, vous n’avez que gêné, dit Bartolomeu avec fermeté.

– Je ne gênerai plus.

– Vous n’avez rien compris. Cette fois-là, je ne suis pas allé à la recherche de flirts ou de jeunettes.

– Alors ?

– Je suis allé à la recherche de quelqu’un qui me fasse ce travail de merde.

– Quel travail ?

– Me tuer.

D’un geste sec, sa main transversa son cou en imitant un couteau. Et il garda la main levée à horizontale appuyée sur la pomme d’Adam.

– À ce qu’il semble, ironisa le médecin, ils ont oublié de remplir le contrat.

– Non, c’est moi qui n’ai engagé personne. En sortant dans la rue, j’ai tout compris, je suis revenu...

Il avait compris qu’il ne pouvait pas être exécuté en se bradant. Il devait valoriser l’unique richesse qui lui restait : sa mort.

– Je dois être tué par un Blanc !

Le Portugais eut envie de discuter, de protester contre la pensée raciste de l’autre, mais il demeura silencieux. Il était temps de rentrer, il devait encore passer par l’infirmierie des contaminés.

– Je ne veux pas que vous fassiez des sottises ni que vous disiez des sottises.

– Vous savez pourquoi je voulais mourir ? Pour savoir ce

que ma femme a fait au cours de sa vie, si elle m'a trahi. Les morts savent tout.

Le vieux parle avec solennité, mais Sidónio Rosa sourit toujours une fois sorti dans la rue, de retour à la pension. Au comptoir de bois sombre, le réceptionniste endormi lui tend machinalement sa clé. Sans même regarder, le médecin corrige :

– C'est l'autre clé.

Balançant le trousseau de clés dans sa main, le réceptionniste hésite. Il mesure la sagacité du visiteur en même temps qu'il évalue son propre état de veille.

– Qu'est-ce que c'est que cette clé, en fin de compte ? demande-t-il la voix endormie.

Avant que l'employé ne rectifie, le médecin lui arrache tout son trousseau de clés des mains, tourne brusquement les talons et s'éloigne dans le couloir.

– Où allez-vous, docteur ? Donnez-moi ces clés.

Trop tard, le Portugais s'est déjà enfoncé dans les entrailles interdites du bâtiment décadent. Le réceptionniste, qui boite, se lance à la poursuite du locataire. Le Portugais entend ses pas inégaux et devine presque sa pensée : "Grand salaud, *tuga* de merde, j'ai choisi un boulot qui me permet de rester caché derrière un comptoir et, maintenant, tu m'obliges à traîner mes jambes esquinées comme un crabe qui marche sur du verre..."

Cette fois-ci, la voix bien réelle de l'employé s'impose, suppliant sincèrement :

– Ne faites pas ça, patron docteur, ne faites pas ça !

Le médecin ne s'arrête que devant la porte de la chambre mystérieuse, ce recoin que personne n'ose visiter. Le boiteux gesticule frénétiquement, tournant autour de l'étranger comme un corbeau à l'aile brisée.

Le Portugais hésite encore en sentant la poignée de la porte céder. Et il suspend son geste à mi-chemin. Quelle surprise lui réserverait la chambre maudite ? Du sang répandu sur les murs, l'odeur nauséabonde de cadavre, un corps détaillé ?

Les yeux mi-clos, Sidónio vainc sa peur et pousse violemment la porte. La chambre est propre, sans odeur, sans traces de violence. On y respire au contraire l'ordre tranquille d'un monastère, les vêtements lavés et repassés impeccablement posés sur le lit. Une paire de lunettes, un bracelet et un bloc-note sont alignés sur la petite table de nuit.

– Qui est ici ?

- Personne.
- Comment personne ?
- Elle a été là. Elle n’y est plus.
- Elle est partie ? Elle a quitté la pension ?
- Elle n’a pas quitté la pension. Elle a quitté la vie.
- Elle est morte ? Comment est-elle morte ?
- Ça, je ne sais pas. C’est le patron qui peut le dire. C’est-à-dire, l’autre patron.
- Personne n’est venu chercher ses affaires ?
- Fermez la porte, docteur, et donnez-moi la clé, je serai puni pour ça...

Le reste de la conversation glisse dans la métaphysique. Qui avait vécu là ? Le réceptionniste, subterfugitif, divague : le fait d’avoir vécu n’existe pas. Vivre est un verbe sans passé.

Il a plu la nuit précédente et dans le silence du jour, Sidónio arrive kangourouant dans les rues. Il sautille pour éviter les flaques dans le vain effort d'épargner ses chaussures. Il contourne le marché et laisse peu à peu derrière lui la pension où il s'était logé depuis son arrivée à Vila Cacimba.

Il trouve dona Munda qui étend le linge dans la cour arrière de la maison. Le médecin se balance en une danse ridicule, tentant d'échapper aux draps fouettés par le vent.

– Vous croyez qu'il va encore pleuvoir, docteur ?

Sidónio lève les yeux, incompetent pour tant de ciel. Ces nuages-là ne sont pas les siens, et même si c'étaient ceux de Lisbonne, il ne saurait y lire aucune prévision météorologique. Non, il n'avait jamais été ce qu'à Vila Cacimba on appelle "un collectionneur de nuages".

– Toutes les fois que j'étends les draps, confie Munda, le type m'espionne par la fenêtre. Le pauvre, il pense que je prépare le lit de notre nouvelle nuit de noces...

– Et pourquoi pas ?

– Jamais.

– Pourquoi ?

– J'ai mes raisons.

– Mais vous l'aimez encore. On voit bien que vous l'aimez encore.

– L'amour n'a rien à faire ici.

– Réfléchissez-y bien, dona Munda.

– Je veux qu'il meure. Après la mort de Bartolomeu, je dormirai avec lui toutes les nuits.

Comme dans un jeu de colin-maillard, le médecin suit la femme parmi les draps qui flottent au vent.

– Vous devez me le dire : pourquoi tant de haine ?

– De la haine ? La haine serait un sentiment excessif

envers lui.

– Pourquoi voulez-vous tuer votre mari ? Quel mal vous a-t-il fait ?

– Ce n'est pas tant le mal qu'il a fait : c'est ce qu'il va faire.

Bartolomeu n'est pas suffisamment peureux pour être violent. Pour quelle raison tournerait-il au vinaigre contre sa propre épouse ?

– Bartolomeu ne vous fera pas de mal.

– Je vous demande alors : pourquoi est-ce qu'il me menace tous les jours ?

Mundinha laisse glisser la bassine de linge le long de son ventre. Elle frotte son visage avec son tablier pour en sécher la sueur.

– Eh bien, je vais vous le dire : ce type menace de divulguer dans le quartier que je suis une sorcière.

Le destin des femmes est d'être coupables. Avec l'âge, elles maîtrisent davantage de savoirs dangereux. Pas besoin de preuve. Il suffit que l'accusation de sorcellerie retombe sur elles. La justice est sommaire, sans juges, sans jugements. Le verdict est facilité : les femmes ont déjà été jugées avant qu'il n'y ait de tribunal.

Par exemple, l'œuvre de sorcellerie la plus récente de Munda pourrait être le fléau qui s'était abattu sur les soldats devenus fous. Plus que d'autres armées, ces hommes avaient défié des pouvoirs de nature divine pendant la récente guerre civile. Les va-nu-puants payaient le prix de cette transgression. Tout ça à cause des pouvoirs secrets de Munda.

– Vous savez ce qui est arrivé à une veuve qui habitait à côté d'ici ? Accusée de sorcellerie, elle a été lapidée et tuée.

Assassinée par des mains anonymes légitimées par des craintes millénaires. En somme, pas très différent de l'expédient qu'elle cherchait pour tuer son mari : un poison déguisé en médicament. La malheureuse voisine était devenue complètement veuve. Munda n'était que la semi-veuve. Ses pouvoirs attendaient la mort de son mari pour se révéler totalement.

– Maintenant, docteur, rentrez. Calmez le type. Il doit être en train d'espionner, nerveux de nous voir parler.

– Alors, j'y vais.

– Et tant qu'on y est, dites-lui que ce linge ne vient pas des soldats. C'est du linge propre, plus propre que celui qu'il salit tous les jours.

L'étranger marche à reculons en observant Munda

apparaître et disparaître parmi le linge blanc qui claque. À peine a-t-il ouvert la porte qui donne sur la cour que la femme l'arrête :

– Bartolomeu m'a dit que vous pensez aller du côté du vieux cimetière... S'il vous plaît, n'y allez pas.

– La caserne est par là, je dois y aller, en tant que médecin j'y suis obligé...

– N'y allez pas, docteur, je vous le demande... Jurez que vous n'irez pas.

– De toute façon, je devrai attendre que la pluie passe.

– N'y allez pas ! Vous serez contaminé par les mauvais esprits.

– Je vais réfléchir à votre conseil. Maintenant, je dois aller retrouver mon malade favori. On parlera après, dona Munda.

Sidónio Rosa entre dans la cuisine, il sent le regard de Munda qui le suit jusque dans l'obscurité du ventre de la maison. Comme toujours les rideaux sont fermés. Accrochée au-dessus d'un haut tabouret, la majestueuse fougère a séché. Elle est morte depuis longtemps mais personne ne la jette. "Elle renaîtra", plaide Munda. Illusion connue et acceptée : la plante ne vivra jamais plus.

Au fond du couloir, la porte de la chambre s'ouvre avant même que le médecin ne demande la permission, et Bartolomeu dégage la question :

– Vous parliez de quoi, vous deux ?

Comme ça, sans bonjour ni salutations. Ses paupières tremblent comme des feuilles sous la bourrasque. La maladie avait racorni son visage et agrandi ses yeux au point qu'on ne puisse plus les contempler. La règle humaine, c'est : tout le corps vieillit, sauf les yeux. Chez Bartolomeu, le temps avait embué jusqu'à son regard.

– Sorcière, oui, c'est ce qu'elle est, proclame le malade.

– Ne dites pas ça, c'est dangereux...

– C'est elle qui est dangereuse.

Il suffisait pour preuve d'un seul souvenir à l'appui : un jour, il lui avait offert une fleur, un lys sauvage aux grands pétales blancs. Disposée dans un vase, on aurait dit que la fleur illuminait le salon.

– Elle sent la chair, cette fleur.

Ce fut son remerciement. Seulement ça, sans une miette de gratitude. Le lendemain, la fleur s'était transformée en main humaine. Sa femme confirma le présage :

– Je ne t'ai pas dit de ne pas cueillir de fleurs dans ce champ ?

– Mais qu'est-ce qu'il a, ce champ ?

– Ce champ ne pouvait pas donner de fleurs. Ce champ a été un cimetière de soldats allemands, c'est un endroit maudit.

– Maudit pourquoi ? Ce n'est pas là que ton grand-père allemand, ce parent très éloigné, a été enterré ?

Bartolomeu hésita : jetait-il la fleur, alias la main ? Sans le courage de le faire ni la force de ne pas le faire, il finit par ne pas s'approcher du vase. Il n'imaginait pas combien il regretterait sa passivité. Le matin suivant, du sang gouttait de la main et, au lieu de l'eau, un liquide rosé remplissait la panse transparente du vase. Dona Munda avertit :

– Un corps entier ne tardera pas à naître.

À ce point du récit, le vieux Bartolomeu se tait, subitement étranger à tout.

– Et qu'est-il arrivé à la main ? demande le médecin.

– Quelle main ?

– La main devenue fleur, cette histoire que vous me racontiez.

Suspendu dans le vide, Bartolomeu fixe le médecin dans les yeux et murmure :

– Un jour, je raconterai. Là, je suis très fatigué.

Nous seuls voyons la fleur en elle-même. Mais cette vision-là est illusoire : la fleur, c'est la plante tout entière. La fleur existe dans la fragilité de sa tige, elle s'étend dans les profondeurs de sa racine ; la fleur, c'est la terre alentour, c'est l'eau promue sève. Arracher la fleur du cimetière, c'est déchirer la terre où les morts élisent leur demeure. Voilà ce qui était arrivé : les pétales avaient charrié du sable provenant des tombes, le salon avait été souillé, la maison maudite. Mais le mécanicien ne rappela rien de tout ça. Il était absent, regrettant d'avoir mis le sujet sur le tapis.

– Un jour, je raconterai, maintenant j'ai très mal à mon âme.

– Alors, pourquoi est-ce que vous ne vous couchez pas ? Vous verrez : vous ne tarderez pas à dormir avec les anges.

– Avec qui ?

– Avec les anges, c'est une expression.

– J'aurais plutôt besoin de comprimés pour m'aider à dormir.

– Vous allez voir : cette nuit, vous dormirez comme un saint.

– Comme qui ?

– C'est une autre expression.

– Vous savez quoi ? Je sens mon foie revenir dans mon

ventre. Et ce n'est pas une expression.

– C'est bon signe, le foie se veut dans le ventre.

– Le médicament que vous m'avez donné le mois dernier fait effet maintenant.

Sidónio ne se rappelle même plus de l'ordonnance. Il élude afin de ne pas nuire à l'aura d'omnipotence dont il jouit comme médecin.

– Encore heureux, encore heureux.

– Vous ne pouvez pas m'en prescrire plus ?

Un vague "bien sûr, bien sûr" assure que le sujet est clos. Tandis qu'il se lève pour prendre congé, le médecin trouve un prétexte pour rester un peu plus longtemps. Il retarde son retour à la pension par peur de mariner dans l'angoisse solitaire de celui qui ne sait pas attendre.

– Ah ! C'est vrai ! Alors, je n'ai pas droit à un rêve aujourd'hui ?

L'âge a embrumé la tête de Bartolomeu. L'homme ne se rappelle pas des rêves récents. Aussi ne raconte-t-il que les vieux rêves. Certains, comme il dit, plus vieux que lui-même.

– Asseyez-vous, docteur, j'ai ici un rêve, ce rêve est très très bon, de première qualité. Mais vous êtes prévenu, après le rêve, je recevrai une bricole quelconque.

– Marché conclu.

– Une petite cigarette ?

Avec des yeux d'enfant, le Portugais prend place au coin du lit, les mains posées sur ses genoux, tandis que le vieux raconte :

– J'ai fait ce rêve la nuit du... laissez-moi voir... exactement la nuit du 5 février 1989... ou attendez... peut-être était-ce la nuit précédente... bon, si ce n'était pas le 5, c'était le 4.

– Laissez tomber la nuit, Bartolomeu, c'est le rêve qui compte.

Le médecin trouve étrange sa propre impatience. Dans cet endroit sans autre distraction, le récit des rêves de Bartolomeu était une sorte de *matinée* de cinéma. Le malade déroule sa voix dans une fine poussière lumineuse et le Portugais se souvient de sa ville, des rumeurs confuses provenant des rues bondées de voitures et de gens. Et il se remémore Deolinda, leur rencontre fugace et fabuleuse sur fond de lumière blanche de Lisbonne.

Quand Sidónio reprend conscience du temps, déjà Bartolomeu dévide : "... il pleuvait cette nuit-là..."

– Il pleuvait dans le rêve ?

– Oh ! Docteur, vous souffrez vraiment de poésies : mais, enfin, il pleut dans les rêves ?

– Moi, des poésies ?

– Ça ne date pas de maintenant. Vous poétisez depuis longtemps. Par exemple, quand vous me conseillez de couper dans les boissons...

– Vous trouvez que c'est de la poésie ça ?

– Comment non ? Couper dans la boisson ? On peut couper dans les arbres, couper dans le linge, couper je ne sais où, mais dites, docteur, quel couteau coupe un liquide ? Uniquement le couteau de la poésie.

– C'est vous qui êtes très inspiré ces jours-ci, mon cher Bartolomeu.

– Ah, c'est vrai ! Il y en a encore une autre : vous dites que boire me donne la goutte. Vu les litres que je bois, docteur, il faut beaucoup de poésie pour parler de goutte...

Bartolomeu Sozinho s'était lui aussi adonné à la poésie. Et pour la centième fois, il rouvre le tiroir pour relire quelque chose qu'il avait écrit dans un bloc-note au sujet de l'âge et des pensées. Il avance au centre de la chambre et fait comme s'il lisait un manuscrit invisible : "À dix ans, on nous dit tous qu'on est intelligent mais qu'on manque d'idées personnelles. À vingt ans, ils disent qu'on est très intelligent mais qu'on ne la ramène pas avec des idées. À trente ans, on pense que plus personne n'a d'idées. À quarante ans, on trouve que les idées des autres nous appartiennent toutes. À cinquante ans, on pense avec suffisamment de sagesse pour ne plus avoir d'idées. À soixante ans, on a encore des idées mais on oublie ce qu'on était en train de penser. À soixante-dix ans, le seul fait de penser nous fait dormir. À quatre-vingts ans, on ne pense que quand on dort." Sa main retombe en un abattement inattendu et Bartolomeu secoue la tête comme surpris par sa propre création.

– Munda dit que je n'en suis pas l'auteur. Mais j'ai écrit ça à bord de l'*Infante D. Henrique*. Moi aussi là-bas, j'ai souffert de poésie.

Le Portugais contemple le vieux avec commisération. L'inexistante feuille de papier qui pend de son bras pèse davantage qu'il ne peut le supporter. Et Sidónio Rosa lui-même se sent subitement vieilli. L'âge est une maladie soudaine : il surgit quand on s'y attend le moins, une simple désillusion, une violation de l'espoir. Nous ne sommes maîtres du Temps que lorsque le Temps nous oublie.

– Vous devriez sortir, prendre le soleil. Un de ces jours,

vous serez de ma couleur.

– Vous n’avez pas de couleur, docteur. Les gens n’ont pas de couleur. Ou ils ont des couleurs qui n’ont pas de nom.

– J’ai ordonné qu’on vous appelle, cher docteur, car il y a des sujets qui exigent le calme d’un foyer civilisé.

L’administrateur Suacelência souligne le mot “ordonné”. Il est l’autorité, il donne des ordres aux nationaux et aux étrangers. D’ailleurs, il n’y a pas d’autre étranger sur lequel ses décisions puissent retomber. Le médecin est assis dans le fauteuil du salon, sans croiser les jambes comme on attend de quelqu’un venu présenter ses hommages.

– Bon, je vous ai fait appeler, répète emphatiquement l’hôte, pour que nous parlions de la situation de Vila Cacimba. Et cela ne pouvait se faire qu’ici, dans le confort de ma maison.

Le confort est organisé, mais le décor est le même que celui des autres maisons de l’administration de tout le pays : un canapé en skaï marron avec de petits napperons brodés sur l’appuie-tête, une lourde armoire en bois sombre avec des vitres et des miroirs. Des emballages vides de bouteilles de whisky décorent les étagères. Suacelência semble accompagner le regard du visiteur, en effet, à ce moment précis, il ordonne :

– Esposinha, ma petite femme, apporte un whisky ici pour notre docteur.

– Inutile, je ne bois pas.

– Je ne bois pas autre chose, pour moi le whisky est la seule boisson qui existe.

Dona Esposinha apporte une bouteille sur un plateau en plastique noir aux incrustations imitant la nacre. Après avoir servi un verre, la femme esquisse une légère gémissement et se retire en sifflant un “vous permettez” prolongé.

– Laisse la bouteille, la nuit ne fait que commencer.

L’Administrateur fait claquer sa langue bruyamment pour

approuver la qualité de la boisson. Les pauvres n'aiment peut-être pas les riches, mais ce qu'ils haïssent par-dessus tout sont ceux qui sont encore plus pauvres. La nécessité de se démarquer au plus vite de ceux-là, les habitants ordinaires de Vila Cacimba, est manifeste dans le moindre geste et le moindre mot de Suacelência.

– Cette maladie mystérieuse qui s'est propagée par ici : vous avez déjà pris vos précautions ?

– Je crois qu'il s'agit de méningite.

– C'est une maladie, disons, commandable ?

– Je ne comprends pas.

– Je demande si quelqu'un... disons, un ennemi politique, aurait pu l'avoir commandée.

– C'est une maladie que contractent surtout les gens concentrés dans des espaces fermés. C'est pour ça que les soldats sont les plus touchés...

– Les gens pensent que c'est un mauvais œil.

– Les gens ne pensent pas...

Suacelência devine la rhétorique de l'Européen. Il lève son bras autoritaire, mais se revêt de patience pour que l'étranger comprenne.

– C'est peut-être la maladie. Mais la maladie qui provoque des convulsions ici, à Cacimba, c'est autre chose.

Les rumeurs s'étaient répandues comme du feu sur le *capinzal* 5. On n'avait jamais vu une chose pareille : des hommes adultes errant, fébriles, sales et déguenillés. Et c'était comme l'Administrateur l'expliquait : à Cacimba, les gens sont peut-être pauvres, mais ils sont toujours propres et soignés. Seuls les fous sont sales.

– Les mauvais esprits les habillent avec leurs ordures. Et moi-même, qui n'appartiens pas à la masse populaire, je crois qu'il y a... comment dirais-je... une malédiction du cimetière.

– Comment ça une malédiction ?

– Voyager c'est très bien, mais les gens devraient mourir là où ils sont nés.

– Je ne vois pas le rapport entre une chose et l'autre.

– Regardez le cimetière des Allemands. Ce sont des défunts désorientés, ils ne reconnaissent pas l'endroit où ils ont expiré.

– Le monde a changé, aujourd'hui les gens vivent et meurent loin de leurs lieux de naissance.

– Je ne sais pas, vous connaissez mieux le monde. Revenons à l'épidémie, docteur. Moi ce que je veux, c'est des résultats, je veux annoncer le contrôle de la situation.

– J’ai fait venir des vaccins et des antibiotiques de la ville. Il faut lancer une campagne d’hygiène et d’isolement. En d’autres termes, il faut que vous fassiez fermer la caserne.

– Je ne peux pas.

– Pour quelque temps. La caserne est sûrement le foyer de cette épidémie.

– Mais je ne commande pas les militaires.

– Je parle en tant que médecin, il faut aérer et désinfecter la caserne.

L’hôte se lève et appelle sa femme. Reconnaître que ses pouvoirs sont limités l’a rendu tendu, il a besoin de se réapprovisionner en alcool. Le médecin se propose de se lever et de remplir son verre au maître de maison, mais celui-ci lui ordonne de s’arrêter. Son épouse qui était certainement réveillée accomplirait son obligation domestique.

– Il me semble que dona Esposinha s’est déjà endormie...

– Elle va se réveiller, se réveiller – et l’homme crie sur un ton martial : Esposinha !

Silence. La maison dort. Suacelência s’appuie péniblement sur ses genoux et se met à geindre tandis qu’il s’approche de la table. Il se sert généreusement et plus généreusement encore, et siffle d’un trait un verre entier. Il remplit à nouveau son verre en même temps qu’il desserre sa ceinture et frotte son ventre à l’air. Un rot puissant se mêle à sa voix et l’Administrateur est obligé de répéter son propos :

– Vous saviez que je peux vous faire arrêter ?

– Je sais.

– On vous emprisonne et personne n’en saura rien. Ici, à Vila Cacimba, c’est très loin, il n’y a pas d’ambassades, de consulats, de journalistes...

Le Portugais baisse le visage en silence. La menace est si réelle qu’il ne trouve pas de réponse. Suacelência continue de se caresser la panse et reprend son discours sur un ton plus doux :

– Qu’est-ce qui vous amène donc tant chez Bartolomeu Sozinho ?

– Il est très malade.

– Il y a des dizaines de personnes très malades, avec toute la priorité politique que je vous ai déjà expliquée. Ou y a-t-il quelqu’un d’autre qui vous appelle dans cette maison ?

– Pour l’amour de Dieu...

– Sachez une chose : vous êtes docteur, avec tout le respect, mais vous êtes sous mes ordres et je ne permettrai pas de désobéissances. Nous nous sommes bien compris ?

– J’ai compris.

À nouveau, un rot fait trembler un silence qui se prétendait solennel. Suacelência ferme les yeux, il semble en proie à une subite mélancolie.

– Ma vie n’est pas très heureuse, vous savez ?

Le maître de maison entame sa phase plaintive : il ne pouvait se soûler qu’en privé. Car en état d’ivresse il disait la vérité, toute la vérité et rien que la vérité.

– Vous savez ce qui se passe à la fin ? Je finis par dire du mal de mon parti.

Une gorgée de plus, une confiance de plus. Les yeux rivés à son verre, il se met à tâter l’assise de sa chaise :

– Portugais, je vous aime bien, car ce sont d’ailleurs des Portugais qui m’ont sauvé.

– Sauver comment ?

– Du naufrage. Ce sont des pêcheurs portugais qui m’ont sorti de l’eau. Bartolomeu ne vous a pas raconté.

– Non.

– Il ne vous a jamais parlé de l’*Infante D. Henrique* ?

– Si, il m’a déjà raconté plus d’une fois.

– Mais je parie qu’il ne vous a pas dit la vérité. Il ne vous a pas dit que nous étions ensemble, lui et moi. Je vous raconte maintenant la vérité vraie.

Suacelência et Bartolomeu étaient amis d’enfance. Ils grandirent ensemble dans le village de Murebwé, aux alentours de Porto Amélia. Le jour où ils vinrent chercher de l’aide pour réparer l’*Infante D. Henrique*, ils embarquèrent ensemble dans le petit canot. Lors du trajet jusqu’au navire, ils veillèrent tous les deux à ne pas tourner leurs visages en arrière. Ils désiraient que le quai demeurât sans adieu. Pour être libres de ne plus jamais revenir.

Le commandant du navire les adopta tous les deux. Mais aussitôt en route vers la capitale, Suacelência fut saisi de vomissements et se sentit indisposé au point qu’on le laissa à la capitale. Quand le navire quitta le port de Lourenço Marques en direction de Lisbonne, Suacelência resta à terre, agitant le même mouchoir qui l’accompagnerait toute sa vie.

Le jeune Suacelência s’attarda dans la capitale et, quand il fut de retour dans sa terre natale, il rapporta avec lui une version héroïque de son passage sur le navire. Il avait été chassé du transatlantique pour des raisons patriotiques. Lui, Suacelência, fils et petit-fils de la lignée Susiweia, avait dirigé une révolte à la manière d’Henrique Galvão avec le *Santa Maria*⁶. La révolte avait avorté – en partie par la connivence

de Bartolomeu avec les Portugais – et Suacelência avait été jeté à la mer. Il en avait réchappé grâce à l'aide de pêcheurs qui l'avaient ramené sur la plage.

Des mois plus tard, quand il revint de Lisbonne, Bartolomeu Sozinho était déjà catalogué comme menteur, traître et collaborateur. Quoi qu'il dise sur le passé de Suacelência serait perçu comme une calomnie délibérée.

– Que des mensonges de ce décoratif de Bartolomeu...

La boisson coule le long du verre, goutte sur la moquette, mais Suacelência, la voix pâteuse, est trop absorbé par le récit du passé. La narration reprend au début, tant les mots et les idées étaient enchevêtrés :

– Ce sont des pêcheurs portugais qui m'ont sauvé...

Les pêcheurs étaient portugais. Cependant, ils avaient déjà été anglais, italiens, français et russes. La nationalité changeait selon les convenances du récit et l'identité de l'interlocuteur.

– Nous aimons beaucoup les Portugais ici.

– Encore heureux.

– Et sachez-le : je vous aime bien, docteur.

– Je vous remercie. Je vous aime bien aussi.

– Vous êtes différent du prêtre d'ici, de Vila Cacimba.

– Et pourquoi ?

– Les prêtres, je les ai très bien connus, ils traitent l'âme comme un arbre : ils l'élagent. Vous non. Vous traitez, disons, du corps spirituel.

Ils se disent au revoir. L'Administrateur serre le visiteur dans ses bras et l'étreinte s'éternise davantage que Sidónio ne le voudrait. Durant un instant, toujours dans les bras de l'autre, d'étranges pensées l'assaillent. Suacelência se serait-il endormi dans le tiède refuge de son corps ? Ou pire retirerait-il des plaisirs libidineux de ce contact ?

Pour finir, l'hôte s'écarte, appuyant ses mains sur les bras de son interlocuteur, et demande :

– Qu'est-ce que je disais ?

– Je ne sais pas, répond le médecin, se détournant de l'haleine pestilentielle de l'Administrateur.

– Ah, c'est vrai. N'oubliez pas le médicament, docteur.

– Le médicament ?

– Pour la transpiration, vous ne vous souvenez pas ?

Sidónio Rosa ne connaît qu'un seul chemin dans le dédale de sentiers de Vila Cacimba : la ruelle qui relie la pension au dispensaire et à la maison des Sozinho. C'est cette même rue de sable qu'il parcourt en ce moment comme si c'était un terrain miné. Cela saute aux yeux : c'est un Européen qui marche dans les profondeurs de l'Afrique. Son pas est calculé, presque sur la pointe des pieds, son regard prudent orpaillant le sol. Il n'a pas confiance, il ne gouverne pas son ombre. Il passe par le marché, évite les vendeurs, les mendiants, les ivrognes. "Saloperie de vie", pense-t-il. "Ceux qui viennent vers moi ne veulent pas de moi comme individu. Les uns s'approchent pour vendre, les autres pour voler. Personne ne m'aborde sans intérêt, mon Dieu, comme il me pèse d'avoir une race !" Il se reprend ensuite quand il entend :

– Bonjour, docteur !

Le salut se répète, ouvert, sincère et généreux. Et l'âme du Portugais se rallume en un sourire. L'Univers est en train de l'embrasser.

Il percute presque une jeune fille tape-à-l'œil. Le médecin cède à la tentation de la contempler, prisonnier du balancement des hanches généreuses. Les mots de Bartolomeu lui viennent en tête :

– Faire l'amour avec une petite, ça c'est un bon médicament pour vous et pour moi.

Le vieux Sozinho insiste en invoquant les préceptes traditionnels : faire l'amour avec une vierge est la meilleure façon de nettoyer son sang. Au fond, il n'y croit pas beaucoup, mais l'ordonnance est bien plus appétissante que les prescriptions cliniques qui bourrent sa petite table de nuit.

– Avant je recevais des lettres, maintenant on m'écrit des ordonnances. Ce que j'ai maintenant à côté de mon lit, ce n'est

plus une petite table de chevet. C'est une table pour m'achever.

Finalement, le médecin se rapproche du foyer des Sozinho et les difficultés de sa marche redoublent. Trous, pierres, obstacles semés dans un chaos qui n'est pas l'œuvre du hasard. C'est Bartolomeu qui a saboté la petite rue. Dès la première visite, sa femme expliqua au Portugais comme si elle excusait les désagréments du chemin :

– C'est Bartolomeu : il a arraché les pavés, trouant la chaussée uniquement pour que personne ne vienne à la maison.

“Puisque je ne sors plus, alors personne ne viendra ici non plus !”, c'était ce qu'il disait tandis qu'il creusait les trous, penché sur le sol, la pelle en l'air, sa femme derrière lui pour le dissuader, invoquant ses os qui, plus tard, le puniraient.

Sa désobéissance lui avait valu la remontrance de sa femme et une amende salée de la part de l'autorité municipale.

– Vandalisation de la chose publique ! clama Suacelência.

L'ex-mécanicien haussa les épaules.

– Le premier maïs, c'est pour la première des linottes, commenta-t-il. Après, il se tut à tort et à travers.

Les dégâts ne furent pas réparés, et maintenant le médecin est obligé de secouer ses chaussures à l'entrée de la maison. Il relève l'ourlet de son pantalon avant d'avancer dans le couloir de la résidence. La maison est étouffante, les tapis sentent, les miroirs dorment recouverts de tissus comme sur le visage des défunts. Les fenêtres fermées rappellent des ailes brisées. Ces oiseaux ne connaîtront plus jamais de ciel.

Le Portugais presse le pas pour franchir la dernière porte du sanctuaire. Quand la poignée tourne, la voix du vieux jaillit libre, égrenée sans fatigue.

– Comment je suis ? Je suis vivant, que le ciel me vienne en aide.

La cendre reste entière au bout de la cigarette allumée. C'est comme si Bartolomeu Sozinho voulait recueillir, intact, le temps déjà consommé. Il réalise sa propre jérémiade “on passe sa vie à gaspiller des vies”. Le vieux gaspille peu désormais : un chapelet de cendre, des miettes de biscuit que son épouse balaie les rares fois où elle a accès à la chambre.

Accompagnant les volutes de fumée, le regard du médecin est suffisamment réprobateur pour lui épargner son habituelle réprimande.

– Ce n'est pas moi qui fume, docteur Sidonho. C'est la

cigarette qui me consume.

– Sur ce point, nous sommes d'accord. Vous ne devriez plus toucher à la cigarette.

– Excusez-moi, docteur, mais vous ne comprenez pas le fait de fumer.

– Je ne comprends pas, comment ?

– Ce n'est pas le tabac qu'on consomme. C'est la tristesse qu'on fume.

– Aujourd'hui, vous avez l'air mieux, vous râlez avec plus de poésie, moins d'aigreur. Un de ces jours, vous écrirez à nouveau des vers, comme vous le faisiez sur *l'Infante D. Henrique*.

Sept décennies évaluent la justesse des propos du médecin. Les autres fois, le vieux répondait invariablement : que le docteur aille s'occuper du monde. Car lui, Bartolomeu Sozinho avait mal à une pierre, à un arbre, la terre entière l'affligeait. L'univers entier tombait malade en lui. Que le médecin aille soigner le monde et, ainsi, il guérirait par voie de bonne conséquence.

Cette fois-ci pourtant, une ouverture à la fenêtre éclaire la chambre et le malade lui-même paraît avoir moins de cernes. Le visiteur trouve étrange ce changement d'humeur.

– C'est à cause de cette peau de vache de Munda, docteur Sidonho, je ne m'attarde dans ce monde que pour la contrarier...

– J'aime vous entendre. C'est une bonne blague.

– Dites la vérité, docteur : ma Munda, là-bas, bien assise dans sa cuisine, ne m'a-t-elle pas pleuré ces temps-ci ?

– Pleuré ?

– Vous pouvez le dire, docteur, vous pouvez parler, elle n'a pas avoué combien elle m'aime tellementissime ?

Le médecin n'articule pas un son. Hocher indéfiniment la tête est tout ce qu'il peut faire.

– Munda ne comprend pas, mais moi, si je l'ai blessée, c'est sans le vouloir du tout.

– Pourquoi est-ce que vous ne parlez pas avec elle ?

– Ce que je veux lui dire, je ne pourrais le dire qu'une fois mort.

Bartolomeu appelle le visiteur plus près, il place la main devant sa bouche par respect des convenances et demande :

– Est-ce que vous ne pouvez pas convaincre Munda de se déguiser en médicament ?

– Se déguiser en médicament ?

– Vous ne comprenez pas ? Dites-lui de se déguiser en

gamine, de faire semblant d'être une jeunette qui vient me rendre visite, vous comprenez, docteur ?

– Je ne sais pas, je ne peux pas...

– Vous ne voulez pas me soigner ? Vous ne voulez pas m'ôter ma souffrance ?

– Je préfère faire ce que vous m'avez toujours demandé. Je vais dans la rue et vous ramène une ou deux jeunettes de quatorze ans...

– C'est que je n'en veux pas une autre... je la veux elle, rien qu'elle.

Le médecin en est absolument sûr : ce plan absurde sera rejeté par dona Munda. Il lui vient à l'idée : il ira chercher une prostituée qui accepte de se faire passer pour son épouse. Le vieux est presque aveugle, il ne s'apercevra pas de l'échange pour peu que les voix et les parfums s'accordent. Et il décide de s'engouffrer dans cette arnaque :

– J'accepte, Bartolomeu.

– Vous acceptez ?

– Oui, je vais convaincre dona Munda.

Une accolade maladroite pour célébrer la concession inattendue. Le docteur évite le corps branlant : il y a dans cette accolade une circulation de l'âme bien plus contagieuse que le plus virulent microbe. Les adieux sont sommaires, à la manière d'un médecin.

Le vieux mécanicien se rend à la fenêtre, ouvre les rideaux comme s'il réparait un rouage rouillé. Craintivement, il jette un œil au médecin qui s'éloigne à l'angle opposé. La rue déserte lui paraît familière, semblable à la solitude de sa chambre.

D'un pas endeuillé, Bartolomeu retourne vers la commode et cherche le paquet de cigarettes que le médecin lui laisse toujours. Le médicament empoisonné, comme l'appelle Sidónio. C'est alors qu'il se rend compte : Sidónio avait oublié sa serviette sur la commode. Le vieux tente encore quelques pas en criant le long du couloir :

– Docteur ! Docteur ! Vous avez oublié votre serviette !

Il apparaît à la porte qui donne sur la rue, la dernière frontière qui le sépare du monde. Il hésite un instant, et ensuite seulement lance un cri de naufragé :

– Docteur Sidonho !

Mais c'était trop tard, le Portugais s'était déjà volatilisé au milieu des gens et des rues. Sur le seuil de la porte, Bartolomeu est paralysé. De l'autre côté se trouve l'Univers ou la mer qui sait, ce sombre abîme où ses pas s'enfonceront pour

toujours.

– Docteur ! crie-t-il, en hurlant bas.

La serviette serrée contre sa poitrine, il retourne dans le havre de son foyer, retrouve la sécurité de sa chambre. Et il reste ainsi, l'objet oublié sous le bras, comme s'il partageait avec lui sa condition d'orphelin.

Une heure plus tard, dans la pénombre de sa chambre, la curiosité consume le vieux mécanicien. Ces papiers que l'on aperçoit par la fermeture éclair entrouverte, quels secrets révéleraient-ils sur son état ? Le diagnostic de sa fin définitive serait là noir sur blanc ? Vaincu par ses démons intérieurs, Bartolomeu Sozinho ouvre la serviette et en retourne les entrailles. Il examine papier après papier et son visage va de surprise en surprise. Soudain, le volcan dans son âme se libère :

– Gros fils de pute !

Il y a de la malice dans son sourire déformé, quand il décide de cacher la serviette dans un tiroir de l'armoire.

– Je vais bousiller ce fils de pute ! Oui, je vais lui en dégoter un, moi, de médicament, un de ces médicaments qui récurent une fois pour toutes les langues des baratineurs.

Dona Munda crache sur ses doigts avant de toucher le fer à repasser pour en tester la chaleur. Elle agite l'appareil et le son du charbon qui s'entrechoque se mêle à la voix du médecin :

– Pourquoi est-ce que vous n'utilisez pas un fer électrique ?

– Ne dit-on pas qu'il n'y a pas de fumée sans feu ? Eh bien, moi je ne crois qu'au feu avec fumée...

La cuisine est peuplée d'appareils électriques : réfrigérateur, cuisinière, congélateur. Vieux et en piteux état, mais qui fonctionnent. Les raisons du choix du fer à charbon sont différentes. Et le médecin les connaît.

– J'ai apporté encore du fuel, je l'ai laissé dans la cour. Après, en partant, je remplirai le générateur.

– Merci, docteur, merci beaucoup. Excusez la question : vous ne prenez pas cette essence là-bas au dispensaire ?

– Comment pourrais-je faire une chose pareille ?

– Il y a des gens importants qui font ça.

Le médecin passe sous silence. C'est un volontaire, un étranger, qu'est-ce qu'il peut dire ? Il prend une enveloppe dans sa poche et dit :

– Les photographies que vous m'avez prêtées sont là. Où est-ce que je les mets ?

La semaine précédente, dona Munda lui avait montré l'album de famille. Étonnant comme elle ressemblait à sa fille Deolinda dans sa jeunesse. Le médecin n'aurait pas pu les distinguer l'une de l'autre. Il avait été tellement impressionné par cette ressemblance qu'il avait renoncé à cette distance respectueuse qu'il avait toujours préservée. Aussi avait-il demandé à emprunter les photographies. Dona Munda avait réagi avec cette même indolence qui l'invitait à présent à

suggérer au médecin de s'emparer de ces souvenirs.

– Emportez-les, gardez-les, mon cher docteur. Les photos transforment les membres de la famille en meubles.

– Bon, dona Munda...

– En dehors de ça, ces photos ne m'appartiennent pas.

– Je n'ai pas compris : ces photos ne sont pas à vous ?

– C'est moi qui ne suis plus à ces photos. Tout ça, là, fait partie d'une époque révolue, on est moins vivant rien que d'entrer dans ces souvenirs.

Voilà quelques jours que dona Munda l'invite à s'asseoir dans le salon. Les lourds rideaux entrouverts, la maîtresse de maison et le Portugais mettent un temps infini à visiter les souvenirs de famille, les histoires et les photos de Deolinda. Des braises s'allument dans les yeux du médecin et les mots de Munda sont de l'eau où il recouvre la tranquillité. Et ils restent là, se baignant tous deux dans une douce inexistence.

Cependant, maintenant Munda semble différente, absorbée avec acharnement dans ses tâches domestiques. Et elle lève le fer à repasser comme si c'était une épée qu'elle maniait contre des fantômes. Elle pousse l'appareil contre la planche, chiffonne la chemise avec le même geste fatigué avec lequel les lavandières battent le linge contre la pierre.

– Ce matin, le type a ouvert la porte de sa chambre. Jusqu'à présent, il ne l'a pas refermée.

– Il ne vous a pas dit qu'il avait trouvé ma serviette ?

– Une serviette ?

– Je l'ai oubliée hier dans sa chambre.

– Je ne suis au courant de rien.

– Et il a fini par sortir dans la rue ?

– Barto ne retournera plus jamais dans la rue. Uniquement *tchové* dans son cercueil.

– Et il a parlé avec quelqu'un ?

– Avec qui pourrait-il parler ? Non, il n'a fait que tourner en rond dans la maison. Aujourd'hui c'est son anniversaire...

– Ça lui fait quel âge ?

– Compter l'âge des autres n'augmente que le nôtre...

Soudain, du fond du couloir résonne la voix pâteuse :

– Qui est là ?

C'est Bartolomeu. Il veut vérifier qui discute avec son épouse dans le salon. Munda hausse les épaules, blasée :

– Tu as mal ? Le médecin est là, profite-en pour te plaindre.

– Je n'ai ni douleurs ni plaintes. Profites-en pour inviter le docteur à faire la fête avec nous.

Impassible, dona Munda semble ne pas avoir entendu. Pourtant, le fer s'abat plus rageusement sur la planche. Son mari n'a jamais fêté quoi que ce soit, rien n'était suffisamment important pour le transporter de joie. Pour quelle raison avait-il choisi l'année de son départ pour convoquer une fête d'anniversaire ?

– Toi, Mundinha, crie-t-il du fond du couloir, tu vas me trouver quelques bougies, cette fois je veux bien souffler... soixante-dix souffles...

– Toi ? Toi, tu n'as plus de souffle, même pour éteindre une petite bougie...

– Je l'éteindrai. Si ce n'est pas en soufflant, ce sera en pétant.

On entend son rire étranglé. Le médecin est tendu, la seule chose dont il a envie, c'est de faire irruption dans la chambre pour éclaircir l'affaire des papiers oubliés. Pause, sans paroles. Jusqu'à ce qu'on entende le vieux à nouveau :

– Le docteur est toujours là ?

– Oui, je suis là. J'arrive.

– Excusez mon langage, docteur, mais c'est drôle, un type qui éteint ses bougies d'anniversaire avec une bonne loufe.

En général, les hommes ne vieillissent pas : ils deviennent seulement plus vieux. Seuls les pauvres vieillissent réellement. Les riches se conservent bien ou mal. C'est ce que dit Bartolomeu caché au fond du couloir.

– Que le docteur n'entre pas. Je viendrai quand le salon sera prêt pour ma fête.

Dona Munda ne répond pas aux plaisanteries de son époux. La femme pelote ses nerfs dans une tension croissante.

– Excuse-moi, mon mari Bartolomeu, mais je ne lèverai pas le petit doigt pour organiser cette fête d'anniversaire.

– Je n'entends rien.

– Si tu veux une fête, travaille-y. Je n'ai pas le cœur aux gâteaux et aux ballons.

– Parfois, docteur, je suis pris d'un bourdonnement à l'oreille. Je vous en ai déjà parlé, n'est-ce pas ? Par exemple, maintenant que ma femme parle je n'entends que des sifflements.

Alors Bartolomeu ordonne : qu'ils s'approchent à présent. Son épouse et le visiteur obéissent. Munda marche devant. À l'entrée de la chambre, inopinément, l'homme bondit du noir et la presse violemment contre lui. Il serre ses bras, la blesse tandis qu'il murmure :

– Mundinha, Mundinha, on a une révolte populaire ?

– Laisse-moi !

– Eh bien va faire les gâteaux, les desserts, décorer le salon et envoyer des invitations et tout ce que je dirai de faire...

– Tu me fais mal.

– C'est toi qui te fais mal toute seule.

Le médecin se met en retrait. Il était habitué au nuage sombre planant sur la famille. Maintenant que la violence a éclaté, il ne sait pas comment réagir.

– Eh bien là, tu vas m'expliquer, très bien m'expliquer, pourquoi tu es toujours en train de fermer les rideaux...

– Ce n'est pas moi qui les ferme.

– Ah non ? Qui est-ce que ça peut être alors ? Notre petit docteur ici ?

– Ce n'est pas moi, mon mari. Je le jure. Je les retrouve comme ça, je ne sais pas qui c'est qui les ferme...

– Tout est toujours si sombre ici à l'intérieur, j'ai l'impression d'être emballé dans un cercueil... Qu'est-ce que tu cherches avec cette obscurité ?

– Lâche mon bras. Docteur, aidez-moi !

– Docteur, ne vous en mêlez pas, ce sont des affaires entre mari et femme... pas vrai, docteur Sidonho ?

Le médecin a les yeux baissés, une odeur provenant du salon l'interpelle, le sauvant de l'embarras :

– Quelque chose brûle !

Le médecin crie et court dans la cuisine retirer le fer de la planche. Il brandit un bout de tissu, tout roussi et flétri.

– Tu as brûlé ma chemise, ma femme ! clame le vieux.

La furie de Bartolomeu révèle le tourbillon dans son âme : ce n'était pas un vêtement qui avait brûlé. C'était bien plus que ça. La brûlure l'avait frappé lui. Plus grave encore : il avait été puni par quelqu'un qui lui devait un dévouement total.

Prudent, Sidónio Rosa retourne dans la chambre, la défunte chemise accrochée à son bras. Dans le coin le plus sombre, Munda est accablée, l'âme en loques et la voix en lambeaux :

– Je te demande pardon, mon mari, pardonne-moi...

– C'était la chemise que j'allais porter pour ma fête...

– Je te trouverai une nouvelle chemise. Je demanderai à Deolindinha de te rapporter une chemise avec un col et tout.

– Deolindinha ?

Il est perplexe, flottant à l'intérieur de lui-même. Son épouse guette avec appréhension l'effervescence dans sa

poitrine. Et elle insiste, apaisante :

– Deolinda rapportera une chemise tellement jolie comme tu n'en as jamais rêvé.

– Je ne sais pas, ma femme, je ne sais plus rien.

Sa voix était la douceur rugueuse : le sable sur la langue du chat. Finalement, sa colère se dissipe. Il évolue dans sa chambre tandis qu'il répète en implorant : "Deolinda, Deolinda pourquoi tu ne reviens pas ?"

On dirait que Munda va l'aider, mais après elle l'embrasse et reste dans ses bras, tête baissée entre honte et culpabilité. Peu à peu son mari se libère, les épaules vaincues :

– Inutile. Notre amour a vieilli.

– Et pourquoi tu dis ça ?

– Maintenant, quand nous nous embrassons, nous ne pleurons même plus.

Dona Munda se retire, pieds nocturnes foulant le silence, son corps voulant se dégravier. Elle reçoit du médecin la chemise roussie et la traîne par terre comme un trophée sans guerre. Sidónio demeure immobile, statufié dans un coin de la chambre.

Bartolomeu Sozinho soulève le rideau, feint de regarder par la fenêtre, examine à son poignet une montre inexistante.

– Deolinda, Deolinda. Où est-ce qu'elle peut être à cette heure, ma fille ? Vous savez, docteur ?

– Moi, comment pourrais-je savoir ?

L'allumette tremble dans sa main. Il la laisse brûler presque jusqu'au bout. Ce n'est qu'alors qu'il allume sa cigarette.

– Ma femme a parlé de quelque chose ?

– Quelque chose, comment ?

– Du passé, de la famille... Vous savez, les familles sont des boîtes à histoires, à secrets et à mensonges.

– Non. Votre épouse ne m'a jamais rien raconté de spécial.

– Elle n'a jamais parlé du tout de ce qui s'est passé entre moi et ma fille ?

– Rien, jamais.

– C'est que la tête des enfants fabrique des fantasmes, des choses imaginées. Et ils accusent les parents de crimes qui n'ont jamais existé.

– Ça c'est normal, au Portugal c'est la même chose.

– J'ai confiance en vous, docteur. Pas à cent pour cent. À tout pour cent.

Le Portugais sourit. "Ce doit être de l'ironie", pense-t-il. "Le vieux saligaud est déjà au courant de mes secrets."

Inspirant des gorgées de courage, Sidónio passe à l'attaque :

– Hier, j'ai oublié ma serviette ici, dans votre chambre.

– Une serviette ? C'est pas possible, vous l'avez oubliée ailleurs, j'ai tout rangé aujourd'hui, je n'ai rien trouvé.

– Je l'ai laissée, j'en suis sûr.

– Vous ne l'avez pas laissée. Je vous dis que vous ne l'avez pas laissée.

L'intransigeante certitude du mécanicien est telle que le Portugais n'a plus de doute : les papiers avaient été profanés, Bartolomeu avait envahi l'intimité de son passé.

– Un médicament ! murmura-t-il.

Tout d'un coup, la peur faisait jaillir en lui l'indicible prophétie : un médicament, voilà ce dont il avait besoin, trouver d'urgence un médicament qui supprime une fois pour toutes la toux du vieux. Il réprime sa pensée, étouffe le mot qui s'obstine à émerger du fond de son âme : un médicament, oui, un médicament qui rendrait superflus tous les autres médicaments.

Il tente de sonder le visage de Bartolomeu mais le vieux, absorbé, examine ses propres jambes tremblantes. Il tente de se lever, ses genoux souffrent de vertiges. Il secoue la tête en protestation contre le destin. La suite, se lamente-t-il, devrait être : mourir d'abord, vieillir après.

– Aidez-moi à m'asseoir sur mon lit.

Appuyé contre l'épaule du visiteur, le vieux se traîne, pleurnichant toujours. À cette heure-là, il n'avait plus de corps.

– Vous êtes dispensé de soins. À cette heure je ne suis qu'âme.

Sidónio regarde le visage livide du patient et pense qu'il a peut-être raison : tant de maigreur dans un organisme presque sans organes peut-il abriter une maladie ? Il se détrompe tout de suite après : ostensiblement, le vieux frotte assidûment ses testicules, la même main qui s'est baladée dans son caleçon effleure maintenant ses larges narines.

– Elles sentent la naphtaline. Mes couilles sentent la naphtaline.

Dans une autre circonstance le médecin aurait envie de rire mais, à présent, la tension transforme le rire en grimace.

– Qu'est-ce qui se passe, docteur Sidonho ?

– Je suis inquiet de la disparition de mes papiers.

– Ils réapparaîtront, docteur. Quand vous ne chercherez plus, ils réapparaîtront. À moins qu'on ne les ait volés là dans la rue...

- Pays de voleurs.
- Pardon ?
- Je n'ai rien dit.

Le Portugais est abattu, méconnaissable. Le dos collé au mur, ses yeux passent la chambre au peigne fin. Et, à nouveau, l'idée malfaisante d'un médicament définitif lui vient à l'esprit.

– Vous savez une chose, Bartolomeu : je crois que vous avez raison. J'ai besoin de prescrire un nouveau traitement. Une thérapie de choc.

– Thérapie de choc ? J'ai peur de ce langage, docteur, on dirait un discours militaire...

– C'est que je suis préoccupé par ces vertiges, ces oublis.

– Quels oublis ?

Ils demeurent silencieux. “Salaud de Noir”, pense le Portugais. Et aussitôt il a honte de sa pensée. Putain de lapsus raciste, comment a-t-il pu penser une chose pareille ? Peut-être vaut-il mieux se retirer, laisser l'air frais refroidir ses nerfs. Il entend alors les mots inintelligibles que le malade rumine entre ses dents.

– *Mezungu wa matudzi* 8.

– Qu'est-ce que vous avez dit ?

– J'ai parlé dans ma langue.

– Votre langue, c'est le portugais !

– Comment dites-vous, docteur ? *Ini nkabe piva, taiu* 9.

– Excusez-moi, ce n'est pas ça que je voulais dire. Mais pourquoi avez-vous cessé de parler avec moi en portugais ?

– Parce que je ne sais pas qui vous êtes, docteur Sidonho.

Un silence tendu et épais rend la chambre plus exigüe. Bartolomeu Sozinho parle le dos tourné, incapable de regarder en face l'étranger.

– Cette nuit, j'ai rêvé de vous... Vous écoutez ?

– J'écoute oui.

– J'ai rêvé que vous entriez dans ma chambre. Vous aviez une seringue dans la main. Finalement, près de la lumière, j'ai compris que ce n'était pas une seringue mais un pistolet.

– Un pistolet ?

– Fantastique, n'est-ce pas, docteur ?

– Je trouve ça étrange.

– Peut-être n'est-ce pas aussi étrange, si on pense que vos ancêtres apportaient des pistolets et des fusils pour nous tuer, nous, Africains.

– J'ai autant à voir avec ces gens-là que vous.

– Du calme, docteur. Ne vous énervez pas, ce sont des faits

historiques.

– Pardon, mon cher, mais je suis très fatigué et il est trop tard pour des faits historiques. Si vous permettez, je veux retourner à la pension.

Il attend que Bartolomeu s'écarte du passage, mais le vieux reste là, impavide, barrant la sortie.

– Vous permettez, je dois sortir. Vous entendez, Bartolomeu ?

– Vous avez vu ? On est revenu encore une fois au passé. Comment m'avez-vous appelé ?

– Comment je vous ai appelé ? Ça alors, je vous ai appelé Bartolomeu. Ce n'est pas votre nom ?

– Mon nom est Bartolomeu Augusto Sozinho. Pas seulement Bartolomeu. Vous ne m'appellez jamais Bartolomeu Augusto Sozinho.

– Vous aussi vous m'appellez seulement Sidónio.

– Docteur Sidónio. Je vous appelle docteur Sidónio.

Pour le malade, ce n'était même pas un oubli. C'était un rapt. Le médecin volait sa plus importante identité, son nom de racine. C'était comme ça qu'on faisait avec les esclaves, déjà son grand-père lui avait parlé de ce vol.

– Pour l'amour de Dieu, d'abord des pistolets, maintenant des noms...

Le médecin force le passage. Il veut sortir, respirer. En ouvrant la voie, il pousse sans le vouloir le vieux qui s'étale par terre. Le médecin tente de l'aider à se relever. Cependant, l'orgueil de Bartolomeu n'a pas disparu, même dans un corps fragile :

– Laissez-moi !

– Appuyez-vous sur moi.

– Vous m'avez poussé et maintenant vous voulez m'aidez ?

Le Portugais sort. Il passe près du mur sous la fenêtre de la chambre de Bartolomeu quand, soudain, un éclair l'atteint au visage. C'est une attaque de flamme, soufflée en un millième de seconde, comme une piqûre d'un serpent de feu. Les yeux du médecin se dépareillent, le médecin recroquevillé sur lui-même comme si la faille des enfers s'était ouverte à ses pieds.

Tombé à terre, il comprend : c'est un chiffon qui brûle et qui s'agite en flammes menaçantes. Puis, la vision devient claire : c'est le drapeau de la Compagnie coloniale de navigation qui se consume sur le mât improvisé de la fenêtre. Le vieux devenu fou crie, rauque :

– Finie la liberté de merde ! Finie la putain de nation !

Ces cris rauques insultants résonnèrent encore quelque

temps dans les ruelles nébuleuses, faisant trembler le calme ténu de Vila Cacimba. Tout le monde savait qui prendrait à cœur cette injure, mais personne ne savait exactement à quelle nation et à quelle liberté le vieux Bartolomeu se référait. La nation offensée était peut-être la petite chambre où il s'était cloîtré. Et la liberté maudite la possibilité de visiter le passé et de voyager à nouveau sur de défunts navires coloniaux.

Dans la pénombre du salon, Bartolomeu Sozinho attend, renversé sur le fauteuil. Il voit son épouse entrer, les bras chargés de linge. “Elle a été jolie, pense-t-il, maintenant ses flancs sont lourds comme ces femmes qui ont l’air d’être de dos même si elles se présentent de face.” Bartolomeu se rappelle les débuts de leur flirt, les premières rencontres où il se prit au charme. Il a d’ailleurs discuté de la question avec Sidónio Rosa, le médecin portugais.

La beauté des femmes, disait l’un, c’est comme ces piquants dorés avec lesquels les animaux paralysent leurs victimes. Et ils se rejoignaient tous les deux sur la chose suivante : il n’existe pas de jolie femme qui soit seulement belle par nature. Il existe, oui, la beauté ressentie. Mundinha n’était pas la plus belle femme de l’univers. C’est Bartolomeu qui n’avait jamais regardé une femme d’un air aussi séduit. Cet amour avait grandi au point de lui faire aimer les petites rancunes qu’elle lui vouait. Que pourrait-il aimer encore de plus ?

– Ça, cher Sidónio, ce n’est pas aimer : c’est malaimer.

À présent, Bartolomeu Sozinho se trouve dans le salon sombre, tel un prédateur se préparant à l’embuscade. Il guette son épouse qui circule, lourde, aux coins de la pièce. Que peut-elle bien faire, à fouiller au-dessus des meubles ? Le soupçon agite la poitrine du vieil époux. Cherche-t-elle sur ordre du médecin la serviette qu’il avait oubliée la veille ? Accomplissait-elle les instructions secrètes du Portugais ?

Le doute amer fait remonter son foie à sa bouche, il ravale cette bile en grimaçant. Mais c’est une fausse alarme. Mundinha s’acquitte seulement de ses tâches domestiques. Elle ouvre les armoires, range sur les étagères vides le vide qui est en elle. Elle époussette sur le mur un calendrier de l’année

passée et passe un chiffon humide sur le cadre de la cène du Christ.

Le mari ne comprend pas si elle chantonne ou si elle pleure. En un instant, le trouble se réinstalle en lui : son épouse lui consacre des larmes de condoléances ? Ou pleurniche-t-elle des *saudades*, non pas de lui, mais d'une époque à présent murée ?

– Tu pleures, ma femme ?

Munda se remet de sa frayeur, la main sur sa poitrine. Elle soupire entre soulagement et agacement.

– Tu es sorti de la caverne, mon mari ?

– C'est moi qui ai demandé d'abord. J'ai demandé si tu pleurais...

– Pleurer, moi ?

– Non, c'est moi peut-être ! Oui, c'est moi qui pleure, qui sait, et comme je deviens sourd, je ne m'entends plus pleurer ?

– Le jour où je pleurerai, mon vieux mari, ce sera pour ne plus jamais m'arrêter.

Elle abritait tant de tristesse qu'elle libérerait non pas un fleuve, mais des flots dans lesquels elle se noierait définitivement. Et lui aussi se noierait, il n'y aurait pas de navire pour le sauver. Mais c'était faux. Car, en vérité, Munda pleurait. Elle le faisait aux mêmes heures, toujours au même endroit sacré. Bartolomeu Sozinho le savait bien.

– Tristesses, tristesses. C'est toi la coupable, tu m'as jeté dans les bras des autres.

– Encore des fautes ! Et moi qui me plains que tu ne me donnes jamais rien.

– Tu ne m'as pas assez aimé.

– Pour toi, il n'y en a jamais assez.

C'était insuffisant, pas seulement pour lui. Assez, c'est pour celui qui n'aime pas. En amour, seuls les infinis existent.

Récalcitrant, le mari renâcle comme s'il fumait l'atmosphère elle-même. L'éloquence de son épouse l'a toujours laissé diminué et dans les moments où ils mesuraient leurs forces, ses mots l'avaient toujours fait ployer, inférieur. Bien parler est un parfum qu'elle aime porter, mais qu'il ne lui a pas offert.

– Je suis venu ici pour te poser une question : tu n'as jamais eu de soupçons sur ce médecin ?

– Toi, Bartolomeu, toi tu as toujours craché dans la soupe. Avec ce Portugais, nous n'avons que des raisons d'être reconnaissants.

Son vieux mari secoue la tête : Munda est une bouillante

catholique, comme il dit lui-même. Peu importe combien de fois on l'ait corrigé, il insiste sur le qualificatif "bouillant". Car agenouillée devant la croix, elle avoue sentir son sang bouillir. Bartolomeu se demande : là si loin, y a-t-il un ange qui s'y risque ? Et plus il a des doutes : qu'est-ce que son épouse peut bien demander à Dieu ? À genoux, elle doit demander pour deux, mari et femme, et maintenant qui sait, elle inclut le salaud de docteur, devenu tellement familier.

– Eh bien je me méfie, Mundinha. J'ai des raisons. Jamais personne, même là-bas dans la ville des riches, n'a eu une assistance aussi domiciliaire.

– Un ingrat, voilà ce que tu es.

– Tu t'es déjà demandé, Mundinha : quelle chance nous est tombée dessus ici, dans ce coin perdu, nous qui n'avons jamais eu aucun docteur ?

– Et on ne mérite pas cette chance ?

– On n'a jamais rien eu, maintenant ce Portugais tombe du ciel, plein de gentillesse ? Hein, Mundita, ou c'est toi qui as tapé Dieu avec ces faveurs spéciales ?

– On ne tape pas Dieu, tu n'as pas de respect pour le sacré.

Elle sait qu'il n'y a pas d'arguments qui valent : Bartolomeu a toujours refusé de prier. "Avec les dieux on parle", rétorque-t-il. La parole libre, sans texte, créant le divin dans un dialogue improvisé. "Et de plus, plaide le vieux, prier est toujours une déclaration de culpabilité."

– Soumis, on se déclare d'abord fils de Dieu. Mais ce qu'on veut, en réalité, c'est être Dieu. Voilà pourquoi prier, c'est toujours demander pardon. Tu comprends, Mundinha ?

– Tu as lu ça quelque part, mon mari. C'est trop compliqué pour sortir de ta tête...

– Ce n'est pas que je refuse la prière : j'en profite pour prier tant que je dors...

– Plaisante, plaisante. Après, au Jugement Dernier, je verrai bien ce que tu répondras...

– Pour moi, le jugement dernier c'est tous les jours.

– Va plutôt prendre tes médicaments.

– Tu veux que je te dise ? J'ai jeté tous ces médicaments dans la cuvette des toilettes. Dans cette bouche, ma bouche, plus rien ne rentre.

– Tu es fou ? Après, plains-toi d'être mort...

– Et si je te dis que ce toubib n'est pas la personne que tu crois ?

– J'ai à faire, Barto. N'oublie pas que c'est moi qui fais bouillir la marmite.

- Tu n’iras nulle part sans répondre à ma question.
- Encore une ?
- Je veux savoir qui a dévoilé les miroirs.
- C’est moi. Pour les nettoyer, j’ai oublié de les couvrir à nouveau.

– Munda, Munda : est-ce que tu n’es pas en train de me tromper ? est-ce que tu n’es pas en train de raviver tes beautés ?

Sans répondre, Munda claque la porte-moustiquaire derrière elle. Le vieux rentre dans la solitude obscure de sa chambre. Par la fenêtre, il voit son épouse s’éloigner dans la cour et se mettre à pendre le linge lavé. Et il remarque l’arrivée du médecin qui avance respectueusement entre les draps blancs. Ensuite, il ferme les rideaux. Un sentiment de jalousie, lame rouillée, ronge son âme.

– Je te dirai ce que je fais à tes beautés, grosse pute...

Un grattement à la porte l’empêche de ruminer sa colère. Le même laconique “pourquoi” autorise Sidónio Rosa à entrer et à se caser, lui et ses accessoires.

Les meubles sont couverts de poussière, on avait ouvert la fenêtre, le vieux Bartolomeu n’avait pas résisté à écouter la conversation dans la cour.

– Dites-moi, mon cher : pourquoi ne demandez-vous pas “qui c’est” ?

– C’est que je n’attends jamais personne.

– Vous devriez, parce que j’apporte quelque chose à vous offrir.

– Je n’ai besoin de rien.

Les mains tendues de Sidónio Rosa portent une boîte en carton. Bartolomeu demeure impassible, le regard prisonnier du mur d’en face. Le Portugais supplie :

– Acceptez, s’il vous plaît, c’est une façon de vous demander pardon pour ce que j’ai dit hier.

Devant l’impassivité du mécanicien, le Portugais défait lui-même le paquet. Il retire de la boîte une chemise blanche. Il la déploie comme s’il hissait un drapeau victorieux.

– Laissez-moi vous aider à la mettre. Levez les bras.

Passé un temps, le vieux s’adoucit. Il se lève, les bras en Christ, son corps balançant au gré des mouvements de Sidónio.

– Elle est très bien, regardez-vous dans le miroir.

Bartolomeu réagit avec indifférence. Il sait que les miroirs de la chambre sont couverts, mais il se met néanmoins au garde-à-vous pendant quelques secondes. La chemise lâche,

déboutonnée, il s'assoit à nouveau et demeure étranger et épouvantailé comme s'il avait été ainsi depuis la naissance.

– Hier, j'ai découvert que Munda a dévoilé les autres miroirs de la maison.

– Et alors ?

– Et alors ? Cette petite garce s'occupe de ses beautés. Je demande : pour qui se pomponne-t-elle ?

– Vous savez : les femmes se font belles pour elles-mêmes.

– Foutaises. Il y a toujours quelqu'un...

– Ce quelqu'un, c'est peut-être vous-même, mon cher Bartolomeu ?

– Ne me faites pas rire, ça me fait tousser.

– Peut-être Munda se prépare-t-elle pour être Mundinha. Elle se déguise pour vous apparaître jeune fille, toute Mundita, qui sait ?

Les épaules rentrées, le vieux regarde par la fenêtre. Et il s'interroge : puisqu'il ne voulait plus voir le monde, pour quelle raison guettait-il tant la rue ? Dehors, son épouse puise l'eau dans le puits. Bartolomeu détourne le visage :

– Salope, toujours à travailler et moi ici tout tranquille. Tout ça pour me sentir encore plus mal.

– Pourquoi est-ce que vous n'allez pas l'aider à porter les seaux ?

– La nana devrait, c'est me jeter dans le puits...

– Il n'y a pas de puits qui n'ait un crime à raconter, ajoutez-il. Que les secrets à Vila Cacimba ne s'enterrent jamais dans une fosse. Ils restent dans un trou ouvert comme la blessure qui ne cicatrise jamais.

– D'où es-tu ? demanda Deolinda.

– De Guarda.

Malice ingénue dans son regard, elle susurra à l'oreille de Sidónio Rosa :

– Tu es mon ange gardien.

Son rire gagna en profondeur, inondant son corps. Ensuite, son corps ne lui suffit plus et elle se laissa aller contre lui. Le Portugais vit ses défenses s'envoler. Ses bras l'entourèrent, timidement. Quand ils s'en rendirent compte, ils étaient enlacés, ne sachant plus à qui appartenait quoi. La place du Rossio à Lisbonne se dépeupla soudain. Un homme et une femme échangeaient des baisers et leur amour délogeait la ville entière.

– Tu as peur de faire l'amour avec moi ?

– Oui, répondit-il.

– Parce que je suis noire ?

– Tu n'es pas noire.

– Ici, je le suis.

– Non, ce n'est pas parce que tu es noire que j'ai peur.

– Tu as peur que je sois malade...

– Je sais me protéger.

– Et pourquoi, alors ?

– J'ai peur de ne pas revenir. De ne pas revenir de toi.

Deolinda fronça les sourcils. Elle poussa le Portugais contre le mur, se collant à lui. Sidónio ne reviendrait plus de cette étreinte.

– Quel regard est à moi dans tes yeux ?

Cette nuit-là, ils fondirent, mains de potier délestées l'autre de son poids. Cette nuit-là, le corps de l'un fut le drapeau de l'autre. Et ils furent tous les deux oiseaux car ils se retrouvèrent en un temps avant que la terre existe. Et quand

elle cria de plaisir, le monde devint aveugle : un moulin de bras se défit au vent. Et plus aucune destination n'existait.

– Aimer, dit-il, c'est être toujours en train d'arriver.

Un an après, assis sur un banc en pierre, tandis qu'il convoque les souvenirs de sa rencontre avec la métisse Deolinda, le Portugais a toujours l'impression d'arriver à Vila Cacimba. Que manquait-il à présent pour qu'il se sente déjà arrivé ?

Il se rappela les vers qu'il avait lui-même griffonnés en l'absence de Deolinda : “Je suis le voyageur du désert qui, au retour, dit : j'ai voyagé à seule fin de chercher mes propres traces. Oui, je suis de ceux qui voyagent à seule fin de se couvrir de *saudades*. Voilà le désert, et en lui je me rêve ; voilà l'oasis, et en elle je ne sais pas vivre.”

En poésie, il y aurait des oasis et des déserts. Mais, à Vila Cacimba, il n'y avait qu'une place où un médecin étranger se baignait dans les souvenirs de sa bien-aimée. C'est au milieu de cette place que ce médecin aspire l'air frais et sourit de satisfaction : dans son pays c'est l'automne, et à cette heure-là il serait plongé dans un froid grisâtre.

Telles sont les pensées de Sidónio Rosa tandis qu'il se rend à la maison des Sozinho. Pourtant, cette fois-là, il n'entre pas. La journée est trop radieuse pour qu'il s'enfonce dans ce noir. Il contourne la maison sur la pointe des pieds et frappe à la fenêtre de la chambre de Bartolomeu. Endormi, le visage du vieux, inquisiteur, fixe la clarté.

– Laissez la fenêtre ouverte pour respirer ce petit air du matin, invite le médecin.

– C'est une bonne chose de notre Vila Cacimba : l'air ici est très abondant. Ce n'est pas l'atmosphère. Ça ici, cher docteur, c'est de l'artmosphère.

Évitant de regarder le vieux sans chemise qui se penche sur l'appui de la fenêtre, un groupe de femmes qui salue à peine le médecin passe près d'eux.

– Femmes mal baisées, grommelle Bartolomeu.

Les femmes de Vila Cacimba n'aiment pas les matins. C'est le moment où leurs maris quittent la maison. Pour dona Munda, cela avait toujours été le contraire. Pendant toute sa vie, la meilleure partie de la journée avait été celle-là. L'absence de Bartolomeu ne lui apportait que du soulagement. Maintenant, tout s'était inversé. Son mari était une présence obsédante, une sorte de bosse qui pesait sans relâche sur son dos.

– J'aime sentir Vila Cacimba, comme ça au petit matin, dit

le Portugais. J'aime voir comment elle se couvre peu à peu de gens.

– Je hais les gens, bougonna Bartolomeu.

– Les trottoirs ne vont pas tarder à se remplir de vendeuses.

– Ces gens-là ne sont pas de Vila Cacimba. Ceux que vous voyez par ici sont ceux qui ne sont pas encore partis.

– Aujourd'hui il fait un temps dégagé dans une ville nommée Cacimba, bruine. Pourquoi abîmer cette lumière, mon cher patient ?

– Ils n'ont pas quitté Vila Cacimba. Je n'ai pas quitté la Vie.

Le médecin regarde le ciel et ouvre les bras comme s'il voulait embrasser l'immensité. L'intention de son geste est claire : rien n'altérera sa bonne humeur.

– Vous ne voulez vraiment pas entrer, docteur ?

Le Portugais argue qu'il est de passage, sans fonction professionnelle. Sa tâche ce jour-là se résumait à être heureux.

– J'ai une curiosité très impersonnelle, dit Bartolomeu après une pause.

– Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

– Vous n'êtes pas venu en Afrique seulement à cause de Deolinda.

– Alors, c'est pourquoi ?

– Personne ne quitte son pays uniquement à cause d'une femme. Vous êtes parti pour une autre raison.

– Et pourquoi ?

– Parce que vous n'étiez pas heureux, par exemple.

On part à l'étranger lorsque notre pays nous a déjà quitté. Lui, Bartolomeu Sozinho, en savait quelque chose, endurci qu'il était par ses haltes lointaines.

– Je n'ai pas quitté le Portugal. Je suis seulement venu chercher une femme.

C'est ainsi qu'il répond, mais en son for intérieur il reconnaît : dans son pays il n'était pas heureux. Plus grave encore : il ne savait plus ce qu'était le désir d'être heureux. À Lisbonne, il était au milieu de sa famille, entouré d'amis. En partant en Afrique, il craignit de se mettre à souffrir de solitude. Mais, à présent, il savait : il était seul depuis longtemps. Solitaire parmi ses proches et ses connaissances. Ou, comme dit Bartolomeu, voilà longtemps que Sidónio Rosa n'avait plus personne qui le bénisse.

– Mundinha a dit que votre père est mort ici, en Afrique. C'est vrai ?

– C’est vrai, admit le Portugais, vous n’allez pas me dire que je viens rendre visite à son esprit.

– On ne visite pas les esprits. C’est nous qui sommes visités.

– De toute façon, le corps de mon vieux ne réside pas ici. On l’a transféré dans son pays.

Le père de Sidónio s’était exilé peu de temps après sa naissance. Il croyait fuir le fascisme. Mais la dictature n’était que le masque de ce qu’il fuyait. Il fuyait le vide qui est au-delà des régimes politiques. Quarante ans après, Sidónio Rosa fuyait ce même vide.

– Eh bien je vous le dis : c’est plus douloureux de devoir fuir la démocratie...

– Ça je ne sais pas, je fuis seulement ma femme, et ça me suffit comme raison.

Par ailleurs, le retraité se moquait pas mal de fuir toutes les Suacelências qui pullulaient dans le pays. De ceux, comme il dit, auxquels le cul grandit plus que la chaise.

– L’autre jour, vous vous êtes fâché contre moi parce que je ne vous appelais pas par votre nom complet. Mais je connais votre secret.

– Je n’ai pas de secrets. Ce sont les femmes qui ont des secrets.

– Votre nom est Tsotsi. Bartolomeu Tsotsi.

– Qui vous a raconté ça ? Sûrement ce salaud d’Administrateur.

Abattu, Bartolomeu admit. D’abord, ce furent les autres qui changèrent son nom lors du baptême. Ensuite, quand il put redevenir lui-même, il avait déjà appris à avoir honte de son nom originel. Il s’était colonisé lui-même. Et Tsotsi avait été à l’origine de Sozinho.

– Je rêvais d’être mécanicien pour réparer le monde. Mais ici, entre nous puisque personne n’écoute : est-ce qu’un mécanicien peut s’appeler Tsotsi ?

– *Ini nkabe dziua*¹⁰.

– Ah, vous apprenez leur langue, docteur ?

– La leur ? Finalement, ce n’est plus votre langue ?

– Je ne sais pas, je ne sais même plus...

Le Portugais avoue éprouver la jalousie de ne pas avoir deux langues. Et pouvoir utiliser l’une d’elles pour perdre le passé. Et l’autre pour tromper le présent.

– À propos de langue, vous savez quoi, docteur Sidonho ? Je suis en train de me démulâtrer.

Et il exhibe sa langue, les yeux fermés, la bouche grande

ouverte. Le médecin fronce les sourcils, consterné : la muqueuse est couverte de champignons, formant une couche blanchâtre.

– Quels champignons ? réagit Bartolomeu. Je deviens plutôt blanc de langue, c'est sûrement parce que je ne parle que portugais...

Le rire dégénère en toux et le Portugais prudent s'éloigne de ce foyer contaminieux. Il heurte presque Suacelência qui vient de traverser la route. L'Administrateur arrive essoufflé et salue rapidement les présents. Il s'arrête sous la fenêtre, profite de l'ombre pour sécher méticuleusement son visage en feu.

– Alors, excellence, s'enquiert le vieux Sozinho, si tôt et déjà en train d'agacer les mouches ?

– Qu'est-ce qui se passe, Suacelência ? demande le Portugais, corrigeant l'indélicatesse de son patient.

– Les jeunes de la fanfare électorale, soupire-t-il en réprimant une vague de colère naissante, les jeunes se sont enfuis avec les instruments.

– Mais ça c'est la veine à pas de chance. Alors les bandes vous ont volé la fanfare ?

Ignorant le ton ironique de la question, l'Administrateur acquiesce avec gravité. Selon lui, il ne s'agissait pas d'un simple vol. C'était une cabale politique, manœuvre des ennemis de la Patrie.

– Un sorcier connaît tous les sorciers... ironise le vieux Sozinho.

– Pourquoi est-ce que vous ne me respectez pas, Bartolomeu ? Moi qui ai tellement fait pour le pays ?

– Le pays aurait préféré que vous n'ayez rien fait.

– Pourquoi est-ce que vous ne m'aimez pas ?

– J'aime ma terre, mes gens. Et vous, vous aimez qui ?

Mais l'Administrateur a déjà tourné les talons, il s'en va sur la route en boitant légèrement. Bartolomeu et Sidónio restent à regarder la silhouette du dirigeant s'évanouir comme s'ils assistaient à son crépuscule politique.

– Il me fait de la peine, admet le Portugais.

– Eh bien, je me contrefous de ce type, conclut Bartolomeu.

Il rit pour réaffirmer son mépris. Et aussitôt un accès de toux lui survient qui le laisse sans respirer.

– Putain de vie, dit-il, si on ne rit pas, on ne vit pas ; puis on meurt d'avoir ri – et il termine après avoir repris son souffle : vous croyez que je suis une anomalie ?

Le médecin regarde l'appui de la fenêtre et tremble de voir si fragile, si fugitif celui qui est son unique ami à Vila Cacimba. L'embrasure de la fenêtre apparaît tel un cadre avec la dernière photographie de ce mécanicien retraité têtue.

– Je peux vous poser une question intime ?

– Ça dépend, répond le Portugais.

– Est-ce que vous vous êtes déjà évanoui une fois, docteur ?

– Oui.

– J'aimerais beaucoup m'évanouir. Je ne voudrais pas mourir sans m'évanouir.

L'évanouissement est une mort paresseuse, un décès de courte durée. Le Portugais qui était un garde-frontière de la Vie n'avait qu'à faciliter une de ces escapades, une brève perte de sens.

– Prescrivez-moi un médicament pour que je m'évanouisse.

Le Portugais rit. Lui aussi avait envie d'une intermittente illucidité, une pause dans l'obligation d'exister.

– Un coup de masse sur la tête est la seule chose qui me vienne.

Ils rient. Rire ensemble, c'est mieux que de parler la même langue. Ou, peut-être, le rire est-il une langue antérieure que nous avons perdue peu à peu à mesure que le monde cessait d'être à nous.

Le médecin reçoit l'alerte : le vieux Bartolomeu était sorti de la maison, vagarondant dans les rues, personne ne savait où il était. Les routes sont longues quand on ne marche qu'avec ses jambes. Voilà longtemps que la tête du mécanicien est prisonnière quelque part, loin du corps. D'où les craintes quant à son escapade inattendue. Dona Munda angoissée, genoux à terre, avait supplié :

– Allez-y, docteur, cherchez mon mari, il est sûrement déjà épuisé dans une quelconque ruelle sans issue.

Le Portugais remplit sa mission de sauvetage, il s'engage dans les méandres de Vila Cacimba sur la piste du malade. Sa trace est facile à reconstituer, Bartolomeu a laissé des signes de son passage à chaque recoin. Ici et là, le vieux s'était perdu et s'était adressé aux passants pour demander des informations.

– Où est-ce que vous vivez ? lui demandait-on.

– Je ne vis pas, j'habite seulement, répondait-il invariablement.

Et ils se souviennent tous de la réponse, désignant le même chemin par lequel Bartolomeu était descendu peu d'heures auparavant.

À Vila Cacimba toute la voie publique est privée, espace d'intimités exposées, les filles tressent des cheveux, les femmes cuisinent, les enfants défèquent. Ici et là, des hommes balaient les jardins avec des balais en feuilles de palmier. Pourquoi balaie-t-on autant les places, ici, au milieu de si vastes poussières indigènes ? Le Portugais ignore la réponse. À Cacimba, le jardin n'est pas dehors : c'est une pièce, une partie de la maison. Le médecin ne soupçonne même pas combien il foule de territoires sacrés, profanant les intimités familiales.

“Bonjour Doc !” entend-on d’une terrasse où deux tailleurs font tourner de vieilles machines à coudre. Les transistors à pile émettent au volume maximum, transformant la rue en marché dominical. La musique est une place divine, privatiser son usage est une offense pécheresse.

À mesure qu’il s’éloigne des recoins qu’il connaît si bien, Sidónio se perd dans des paysages labyrinthiques. Les ruelles se transforment en sentiers tortueux, les gens cessent de parler portugais. Le médecin s’enfonce dans un monde inconnu, en dehors de la géographie, loin de la langue. L’endroit a perdu toute sa géométrie, davantage habité par son sol que par des citoyens.

Peu à peu l’étrangeté cède la place à la peur. Là commence un continent inconnu de Sidónio Rosa. Il s’aperçoit combien son Afrique était réduite : une place, une rue, deux ou trois maisons en ciment. Alors il comprend combien sa personne apparaissait déplacée et combien, même s’il ne le voulait pas, il se faisait beaucoup remarquer. Au fond, le Portugais n’était pas une personne. Il était une race qui marchait solitaire sur les sentiers d’une ville africaine.

Soudain, Sidónio Rosa se rend compte que jamais de sa vie il n’a dû appeler au secours. Cette supplique lui a toujours semblé ridicule, le mot même “au secours !” lui semblait trop scandé pour être crié, même en cas de brusque et de suprême détresse. L’anglo-saxon *help* ! conviendrait mieux. Et il pensa : “Je crierai à l’aide si on m’attaque.” Puis, il pensa : “Et qui va m’entendre même si je crie distinctement ?”

– Au secours ! essaya-t-il à part lui, de manière à ce que personne ne l’entendît.

Le médecin s’aperçoit seulement à ce moment-là qu’il est arrivé au fond d’une vallée inhabitée. L’unique construction est un vieil hangar en zinc. Sidónio se tient à l’entrée de cet entrepôt abandonné. Derrière lui une foule se rassemble déjà. Du silence tendu des badauds, quelqu’un tend un bras accusateur :

– Il est à l’intérieur ! Le vieux est avec une jeunette de quatorze ans !

Le Portugais s’approche tout seul et entend des gémissements libidineux. Par respect, il s’éloigne dans un silence pudique. Et il reste là immobile. Il ne veut pas qu’on s’aperçoive qu’il ne sait pas quoi faire. Il est médecin, européen, maître de puissantes connaissances. La populace est restée plus loin, attendant en cercle. Et un temps se passe ainsi sans qu’il ne se passe plus rien. Jusqu’à ce qu’on entende à

nouveau, provenant de l'intérieur du hangar, des gémissements voluptueux, signes que les attributs du vieux étaient tout à son avantage. On entend des rires, le Portugais secoue la tête et sourit avec indulgence. La situation éveille en lui des souvenirs de ses amours avec Deolinda. Il se rappelle sa chambre à Lisbonne, griffes de lumière écorchant la nuit, un battement de pilon dans sa poitrine. Et la douce voix qui répète :

– Tu es mon ange gardien.

Et le souvenir s'évanouit. Peu à peu les gémissements lui semblent quelque chose de différent : des plaintes douloureuses d'abord, des râles souffreteux ensuite. Sidónio s'interroge : le vieux serait-il au plus mal ? À l'inverse de flirter, serait-il agonisant ? Le Portugais s'approche de la porte de l'entrepôt, appelle Bartolomeu. Un instant ne s'est pas écoulé et la même expression rituelle traverse le zinc :

– Et pourquoi ?

Ce qui se produit à l'intérieur du hangar jamais personne ne saura. Une jeune domestique, si tant est qu'il y en ait eu une, était entre-temps sortie par l'arrière. Personne n'entendit ses pas, elle ne laissa pas de trace. Le médecin entra dans l'enceinte vide, aida le vieux à se lever du lit improvisé, une natte effilochée.

– Je voulais sentir mon cœur, comme si je m'auscultais de l'intérieur. Vous comprenez, docteur ?

– Je comprends, mais vous auriez pu prévenir.

– Je voulais prouver à moi-même que je n'étais pas mort.

– Et ça s'est bien passé ?

– L'amour se passe toujours bien.

L'amour, avait-il dit. Son manque de conviction trahissait qu'il voulait dire autre chose. Quoi qu'il en soit, il se sentait l'exécutant de la tradition. Il avait couché avec une fille d'âge tendre, ou comme on dit dans la langue locale : une petite pas encore chaude. À présent, on pouvait libérer le médecin. On l'avait déjà nettoyé, les foies purifiés, les sangs fluidifiés, les fluides plus distillés que l'eau-de-vie.

– C'est plutôt avec Munda, votre épouse, que vous devriez faire l'amour.

– Ça ne dépend que de vous, docteur.

– Comment de moi ?

– Donnez-lui un médicament pour calmer cette tête de mule.

– Mais quel médicament ?

– Bon, vous êtes docteur... Prescrivez-lui donc un sirop

qui fasse que ma petite Mundinha m'accepte, tôt ou tard elle m'aimera à nouveau, qui sait ?

– Ce médicament n'existe pas, vous savez bien...

– Il y a toujours un médicament pour tout.

À la sortie du hangar, le vieux s'appuie contre l'épaule du médecin, inspire profondément et fixe son regard au sommet des nuages :

– C'est ça le ciel ?

Le vieux doutait, naïvement ? Le médecin examina son visage du coin de l'œil. Il opta pour une réponse prudente.

– Oui, ça c'est le ciel, là-haut et encore plus haut, tout ça c'est le ciel.

– Ah ! Si j'étais un oiseau. Les oiseaux ne vieillissent jamais.

S'appuyant l'un sur l'autre, ils clopin-clopinent de retour à la maison. Malgré tout, le vieux mécanicien avance bien reboutonné, exhibant la chemise que le médecin venait de lui offrir.

– Ce n'était pas qu'hier. Aujourd'hui aussi c'est mon anniversaire, dit-il avec ce qui lui reste de fierté malgré sa fatigue.

Cependant, à mesure qu'ils montent la côte, le retour devient pénible, avec des arrêts fréquents.

– J'ai des étourdissements, docteur.

– Des étourdissements ou des vertiges ?

– Quelle est la différence ?

– Dans l'étourdissement, on se sent tourner et le monde est arrêté. Dans le vertige, c'est le monde qui tourne.

– Dans mon cas, tout tourne, docteur. Moi et le monde dansons ensemble.

À proximité de la maison, ils sont interceptés par une femme en minijupe violette et chapeau à larges bords. Cramoisie, elle se dirige vers Bartolomeu :

– Tu ne m'as pas encore payée, pépé.

Le vieux regarde la femme de haut en bas et s'exclame :

– On devrait mettre les putes en uniforme. Ce serait plus facile de les identifier, poursuit-il en protestant. Tellement de serviteurs publics portent l'uniforme, pourquoi oublie-t-on les prostituées ?

– Paie-moi donc pépé, insiste la femme.

– Je n'ai rien à payer. *Suca*¹¹, *famba*¹² !

On devine une dispute bruyante et le médecin s'interpose, craignant que dona Munda ne se rende compte du scandale. Autour, les badauds se sont à nouveau rassemblés.

– Je réglerai ça, madame, dit le Portugais, venez demain au poste médical.

– Quand il s'agit d'argent, demain est une chose qui n'arrive jamais. J'ai besoin de ce blé maintenant.

– S'il vous plaît, parlez bas, insiste le médecin. Inutile de réveiller la maisonnée.

– Je veux seulement réveiller mon fric.

– Je vais conduire le pépé à la maison, tranquillise le Portugais, et je reviens tout de suite vous parler.

– Laissez, docteur, affirme Bartolomeu à voix haute, laissez Roxinha faire du bruit, je veux que Munda me voie comme ça, tout jeune, tout plein d'amour.

Sidónio Rosa pousse Bartolomeu à l'intérieur de la maison. Peu après, le médecin retourne dans la rue, fouillant dans ses poches, fourrageant son porte-monnaie. La femme qui l'attendait ne quitte pas des yeux les billets qui sont comptés. Les yeux sont plus gros que le ventre.

– Il a couché avec vous ?

– Avec moi ? Non, je suis l'intermédiaire. Je suis venue de la ville pour monter un commerce de bonheurs instantanés, ici, à Vila Cacimba.

– Pourquoi est-ce que vous me rendez de l'argent ?

– Vous ne payez que la moitié, ce vieux n'a fait que passer son temps à appeler le nom d'une autre.

– Une autre ? Ne serait-ce pas Munda ?

– Non, il appelait une certaine Deolinda.

Que ce fut par excès d'âme ou insuffisance pulmonaire, le Portugais ouvrit la bouche en vain. Comme le poisson, loin de l'eau. On ne l'entendait quasiment pas quand il demanda :

– Deolinda, vous êtes sûre ?

– Il a même demandé qu'il fasse noir et qu'elle dise certaines choses... et il a demandé d'autres choses très étranges...

Sidónio Rosa vit l'univers s'abattre sur lui. En plein flirt, le vieux avait invoqué le nom de sa fiancée ? Il se sentit subitement vieilli, ayant lui-même besoin de soins médicaux. Il rentre à nouveau dans la maison, le cœur défait, la tête sonnée. Il trouve Bartolomeu assis sur son lit, les chaussettes remontées, les jambes écartées.

– Docteur, s'il vous plaît, donnez-moi un bain.

– Un bain ?

– Munda dit toujours que je sens le pourri... Comme ça, je prouverai que je suis plus hygiénique que le papier...

– Je suis médecin, je ne suis pas infirmier.

– Ce dont j'ai besoin maintenant, ce n'est pas d'un médecin ni d'un infirmier. J'ai besoin d'un ami.

Et, chancelant, il se dirigea vers la baignoire. Le médecin le regarda enlever ses vêtements, sa silhouette maigre au ventre énorme dans un théâtre d'ombres chinoises.

– Me donner un bain n'est pas une requête, c'est le paiement d'une dette...

– Je ne comprends pas.

– Le paiement d'un certain médicament que vous avez trouvé dans cette famille...

– Pour un médicament ?

– Un médicament nommé Deolinda.

– Je ne connais même pas votre fille.

– Je ne sors pas dans la rue, docteur, je suis emprisonné dans cette chambre. Mais j'ai des rues à l'intérieur de moi, des rues qui sortent de moi et qui m'apportent des nouvelles...

Il grimpe dans la vieille baignoire, ses mains s'appuyant obsessionnellement aux bords. Sidónio Rosa se retire, le laissant plongé dans l'eau argileuse.

Dans le salon, le Portugais cherche Munda parmi la pénombre. Machinalement, les mains nerveuses tirent les rideaux. La lumière pénètre d'un flot, de petits flocons de poussière voltigent, fous, à travers la pièce. Assise sur la grande chaise, la maîtresse de maison lève le bras pour se protéger de l'inondation de clarté.

– Dona Munda, tout va bien ?

– Tout, répond la femme sèchement.

– Vous ne voulez rien me demander ?

– Rien.

– Bartolomeu est revenu, il est dans la chambre.

– J'ai entendu.

– Je vous demande pardon dona Munda, mais je suis impressionné... vous êtes là, assise et silencieuse, vous n'avez même pas voulu savoir si votre mari était revenu.

– Pour moi, il n'est jamais sorti.

Elle secoue un chiffon de poussière d'un geste vide. Ensuite, le chiffon tombe, évanoui, sans pesanteur.

– J'ai perdu le désir de nettoyer la maison.

Si elle avait à ranger, ce ne serait pas la maison. Elle rangerait plutôt les choses qui n'existent pas, les chuchotements et les soupirs qui s'accumulent dans les coins. Finalement, dans cette maison il n'y avait pas d'odeur de mort. C'était l'odeur même de la maison qui était morte.

– Bien, je vais au fleuve. C'est mon heure, j'y vais. Ensuite,

vous me parlerez, docteur...

Toutes les fins d'après-midi, elle se rend au fleuve pour pleurer. Quelles tristesses l'animent, personne ne sait. Mais voilà des semaines que c'est là son rituel religieux : elle reste debout dans le fleuve sous la cascade adossée à la paroi de roche noire. Et elle pleure.

– Le fleuve me prend dans ses bras comme une mère. Ce n'est que ça...

Le médecin interrompt son départ. Le fleuve attendra, les pleurs attendront. Il y a des choses plus urgentes à dire sur son mari, sa fugue intempestive, sa récente arrivée.

– J'ai une autre question.

– Je n'aime que les questions qui n'appellent pas de réponses.

– À quel moment est-ce que vous avez arrêté de dormir ensemble ?

– C'est ça que vous voulez savoir ? Et pourquoi, docteur ?

– Pour des raisons médicales. Quand est-ce que vous avez arrêté de dormir ensemble ?

– Quand j'ai tout découvert.

– Quoi ?

– Quand en nous aimant, il a dit son nom.

– Le nom de qui ?

– D'elle.

– Deolinda ?

Munda fait signe que oui. La seule fois où Bartolomeu était véritablement sorti de la maison aurait été celle-là. Il était sorti de la maison, sorti d'elle, sorti du monde.

– Je n'ai plus jamais voulu qu'il me touche.

– Vous en avez parlé ensemble ?

– Non, pour moi c'était clair.

– Mais il pouvait rêver de Deolinda sans que ce soit de cette manière...

– Une femme devine. Une épouse sent. Une mère sait.

– C'est pour ça que vous voulez le tuer ?

Elle hoche la tête dans l'affirmative et répète : "Oui, c'est pour ça." Pendant des années, elle pensa qu'il lui fallait davantage de preuves de l'adultère incestueux. Mais, en son for intérieur, Munda ne voulait pas de preuves. Elle craignait qu'en étant sûre de sa culpabilité elle ne veuille plus le punir. Elle préférait ainsi qu'il subsistât une poussière de doute sur le sujet.

– Mais, d'autres fois, je pense que ce n'est même plus la peine de le tuer. Il a cessé de savoir vivre.

- Votre mari est seulement malade.
 - Cette maladie n'est pas un hasard. C'est moi qui l'ai commandée.
 - Toujours les sorts... même vous, dona Munda ?
 - Vous, docteur, vous êtes aussi un sorcier. Vous avez seulement peur de vos pouvoirs.
 - Eh bien, je vous dis une chose : si vous voulez tuer, vous devrez utiliser vos propres moyens.
 - À bien y penser, mon mari a peut-être raison : j'ai des pouvoirs de sorcière. Par exemple, je vous ai deviné...
 - Vous m'avez deviné ?
 - J'ai rêvé que vous veniez. Et vous apportiez le médicament. Le médicament, c'est-à-dire la mort...
- Le médecin brasse l'air de ses deux mains comme s'il écartait davantage qu'une simple idée. La mort ? C'était supposé être l'inverse : il apportait la Vie, la guérison, la mort de la Mort.
- Et maintenant, excusez-moi, docteur, j'y vais. S'il vous plaît, fermez les rideaux à nouveau.
- Le noir était une sorte de vêtement pour la maison et de linceul pour les miroirs. Traversée par la lumière, l'habitation des Sozinho s'exposait comme une obscénité.
- Maintenant j'y vais. Vous ne voulez pas m'attendre ici ?
 - Vous allez où ?
 - Je vous l'ai déjà dit, je vais au fleuve, je n'en ai pas pour longtemps.
 - J'attendrai.
 - Quand je reviendrai, bien éplorée, je vous raconterai plus d'histoires sur Deolinda. Et je vous montrerai plus de choses.
 - Plus de choses ?
 - Plus de photos d'elle.

– Dona Munda est venue ici.

L'infirmière accueille avec ces mots le médecin portugais à la porte du dispensaire. Si peu de choses arrivaient à Vila Cacimba que la moindre nouveauté prenait la dimension d'une révélation cosmique. Le visage épanoui par la joie de maîtriser un sujet, l'infirmière avance plus de détails :

– Elle vient de sortir, il n'y a pas longtemps. Elle a laissé ce mot pour vous.

Le médecin lit le papier griffonné et son visage se trouble en un clin d'œil. Il enlève à nouveau la blouse qu'il venait juste de mettre sur ses épaules.

– Où est-ce qu'elle est allée ?

– Chez elle directement. Elle a emporté la boîte d'injections et elle est rentrée chez elle.

– La boîte de seringues ?

– Oui. Elle a dit que vous lui aviez demandé d'emporter le matériel chez elle.

Le médecin sort en courant. À un autre moment, il aurait remarqué le clair de lune. Cette nuit-là, le clair de lune envahissait les rues vides de la ville comme la marée remplit la mer. "C'est l'époque de la lune", disait-on, comme si le clair de lune était un fruit de saison.

Cette fois pourtant, le médecin profite seulement de la lumière qui filtre pour presser le pas. Il veut éviter le crime. Il entre brusquement dans la maison des Sozinho, tombe sur la femme au chevet du mari qui gît déshabillé sur le lit.

– Qu'est-ce que vous avez fait ?

– C'est lui qui m'a fait quelque chose, regardez ce qui était dans son tiroir.

Elle exhibe une photographie d'une belle fille, métisse. C'est une image d'une cérémonie de fin d'études, la fille porte

une toque noire qui contraste avec son sourire adolescent.

– C'est elle ! insiste Munda.

C'était elle : une enfant-amante, une de celles dont le vieux rêvait depuis longtemps. Le médecin contemple la photographie et il lui vient à l'esprit la condition des enfants soldats : un même destin mortel rapproche les petits mercenaires et les jeunes prostituées.

– Je l'ai toujours soupçonné, docteur. Toujours. Quand Deolinda s'est plainte, j'ai pris sa défense à lui. Non par conviction, par peur d'accepter la vérité.

Bartolomeu se tord et gémit, risquant de tomber du lit. Le médecin s'assoit à ses côtés, ausculte ses signes vitaux.

– Vous avez fait une piqûre à votre mari ?

– Je ne me rappelle plus, docteur.

En un instant, la respiration du vieux semble s'évanouir. Puis cette torpeur cède la place à une agitation trouble.

– Laissez-moi rester avec lui. Je veux rester seul à seul avec mon mari.

– Je ne sais pas, dona Munda. Je dois accompagner son état, c'est mon devoir.

– Cet homme n'a aucun état. Regardez bien la seringue, elle est intacte. Je ne lui ai fait aucune piqûre.

Méfiant, le médecin regarde le flacon en transparence. Même après examen, il observe une réserve prudente.

– S'il vous plaît, laissez-moi seul à seul avec Bartolomeu, insiste l'épouse.

– Dites-moi, vous n'auriez pas une autre seringue avec vous ?

– Je n'en ai pas. Je ne veux pas lui faire de mal. J'ai eu envie de tuer, mais ça m'est passé...

Entre-temps, Bartolomeu se réveille. Ses yeux éteints errent dans l'espace clos. Et se dirigent sur la photo de la fille posée sur les genoux de sa femme. Le vieux perçoit le sujet de conversation entre le médecin et son épouse. Munda se lève avec mille précautions, dépose la photo près du visage de son mari.

– Garde-la ! déclare sa femme.

Elle fait quelques pas en direction de la porte. Avant de se retirer, elle se retourne pour fixer longuement son mari d'un regard irrité. Y a-t-il dans ce regard un imperceptible adieu ?

– Ma femme, viens ici, supplie son mari.

– Ne m'appelle pas ma femme. C'est un nom trop sacré pour ta bouche.

Il se lève, entraînant avec lui le linge de son lit, et marche,

les pieds prisonniers des draps.

La photographie danse dans sa main gauche, on dirait un prophète devenu fou :

– Munda : cette fille c'est Isa...

– Je ne veux pas de noms ! Ne ramène jamais le nom de cette femme à l'intérieur de cette maison...

Connaître le visage et le nom d'une femme rivale : voilà un couteau dont la lame la plus aiguisée est le manche. Comment extraire ce poignard de son âme sans se blesser encore davantage ? C'est peut-être la cause du bond inattendu de Munda qui s'empare de la photographie entre les mains de Bartolomeu et la déchire avec rage. Son mari demeure impassible en voyant l'image voler en éclats. La larme guette sa voix, la bave coule de ses lèvres qui tremblent :

– Cette fille, c'est ma fille !

La chambre reste suspendue à l'annonce : même les bouts de photographie tourbillonnent dans l'espace comme de brusques papillons.

– C'est ma fille, répète-t-il.

Tous deux s'assoient, incapables de supporter le fardeau de la révélation. À ce moment-là, son mutisme n'était pas l'absence de parole. Bartolomeu veut parler toutes les langues d'un seul coup. Il reste ainsi sans rien dire jusqu'à ce que, désorienté, il se mette à dérouler les peines de son passé. Cette fille-là était la raison pour laquelle il supportait les longues absences, les humiliations du racisme à l'étranger, les accusations amères de Suacelência.

– J'allais rendre visite à ma fille.

Et il lui rendit visite toutes les fois que le bateau prit la direction de Lisbonne jusqu'à ce que, en avril 1974, en quittant São Tomé, le navire reçût la nouvelle de la chute du régime colonial portugais. Ils restèrent là à attendre davantage de nouvelles, inventèrent un arrêt pour raisons "d'ordre technique". Bartolomeu fut appelé auprès du commandant avec les chefs de la salle des machines. Les instructions du capitaine furent laconiques :

– On est arrêté à cause d'une panne. Vous comprenez ?

Ils ne comprenaient pas. Il n'y avait aucune panne. C'était le régime des puissants qui était tombé en panne. Le visage du commandant traduisait ce deuil. De retour au fond du bateau, Bartolomeu croisa des passagers et des marins qui faisaient la fête dans un contraste absolu avec la solennité funèbre de la salle des commandes.

– C'est un fasciste, le salaud de commandant ! conclut un

collègue.

Dans la salle des machines on commémorait au milieu des rires, des chants et des boissons.

– Viens danser, Bartolomeu. Viens faire la fête.

– Je dois retourner à mon poste.

– Tu ne comprends pas ? Toute cette merde va prendre fin, ton poste, ce bateau, ces voyages, tout ça sera bientôt terminé...

On fit la fête toute la nuit. Dans la solitude de son petit réduit, Bartolomeu Sozinho s'enfonça dans la tristesse. Il savait qu'il ne verrait plus jamais sa fille. Lorsque, deux jours plus tard, il débarqua à Lisbonne, il ne se rendit pas tout de suite à Amadora¹³. Il s'attarda sur les places et dans les rues où une foule défilait, entonnant des mots d'ordre. Dans le Rossio, Bartolomeu vola des œilletons rouges accrochés aux portes. Il les porta à sa fille en signe d'un dernier adieu.

C'était là l'histoire qu'il avait cachée des années d'affilée. Sa révélation le laissa épuisé.

– Tu comprends maintenant, Mundinha ? J'allais et venais dans ce maudit bateau, maintenant tu comprends pourquoi ? J'allais rendre visite à ma fille...

– Comment elle s'appelle ?

Il ne répond pas, redoutant la tempête. Munda renouvelle sa question :

– Dis son nom... de celle-là, de ta fille ?

– Isa... Isadora.

Sa femme balbutie son nom entre ses dents. Elle le répète comme si elle voulait le dresser contre l'oubli. Bartolomeu gagne courage :

– Tu me pardonnes ?

– Jamais !

– Je sais ce que tu penses. Mais cette femme, la mère de cette enfant, elle n'a même pas existé, Munda.

Et il s'explique : la mère d'Isadora avait été une aventure d'une seule fois. Elle était morte tout de suite après. Bartolomeu l'apprit au voyage suivant, quand la grand-mère d'Isadora alla l'attendre sur le quai, la petite dans ses bras. Lui, le père, pouvait partir tranquille : l'enfant avait des bras pour la prendre et un toit.

– Cette mère n'a jamais existé, répète le mécanicien.

– Je ne pardonne pas, je ne peux pas pardonner, insiste Munda.

– Je n'ai aimé que toi, que toi. Il n'y a jamais eu d'autre femme.

- Tu es vraiment stupide, mon mari.
- Tu peux m’insulter.
- Tu ne comprends pas, Bartolomeu ? Je me fous des femmes que tu as eues. Je ne te pardonne pas, c’est de m’avoir volé une fille.

Elle fit une pause, comme s’il lui coûtait de faire rimer parole et sentiment.

- Tu m’as enlevé cette enfant.

Elle se retire avec la solennité d’une reine, répétant comme une prière : Isadora, Isadora, Isadora. Enveloppé dans ses draps, Bartolomeu ressemble à un monarque détrôné quand il lève son bras accusateur :

- Cette femme est une sorcière !

Le médecin l’aide à retourner se coucher. Le vieux s’installe dans son lit, tirant le drap jusqu’au menton. Comme ça, en un coup d’œil, on dirait qu’il n’y a pas de corps sous le tissu blanc. Bartolomeu demeure ainsi, sans vie ni apparence, pour repousser ensuite le drap d’un coup et appeler :

- Docteur ?

Les yeux escarbillés se plantent sur le Portugais et, avec l’enrouement qui lui reste encore, le vieux dégaîne :

- Je sais que vous n’êtes pas médecin !

- Comment ?

- Vous n’êtes pas médecin. Vous mentez, rien de plus.

- Voyez-vous ça... rendez-moi ma serviette.

- Vous n’êtes pas médecin et tout Vila Cacimba va le savoir. Et vous allez être chassé d’ici en un déclin d’œil...

- Je n’ai pas terminé mon cursus uniquement... il me manque des matières...

- Vous n’êtes pas médecin.

- Je vous demande pardon, je voulais seulement...

- Si c’était l’inverse, réfléchissez bien, si c’était l’inverse : qu’est-ce qui arriverait à un Africain en Europe, s’il était pris avec de faux papiers ?

- Mes papiers ne sont pas faux.

- Vous avez raison, vos papiers disent la vérité. C’est vous qui êtes faux.

Le médecin trouve qu’il en a déjà assez entendu. Il devra faire face à cette menace imminente, il n’y a pas de remède à cette honte qui embarrasse jusqu’au pas avec lequel il se retire de la chambre.

- Où est-ce que vous allez ? demande-t-il au médecin sur un ton subitement douceâtre.

- Je vais à la pension, je ne sais plus quoi dire.

- Vous n’avez pas besoin de vous en aller.
- Je n’ai plus rien à faire ici.
- Oubliez ce que je vous ai dit. J’oublierai aussi le reste.
- Je ne sais pas, je ne peux pas.
- Tout ça n’a pas d’importance : vous n’êtes pas véritablement médecin, je ne suis pas malade.

Ce n’était pas la santé qui lui faisait défaut, il se mourrait par *saudade* de la Vie. Le mécanicien examine les nœuds sur ses doigts. Plus que le visage, on devrait préserver les mains de ces traces du temps. Car c’est dans les mains que nous naissons humains. Des mains, il est né mécanicien. Maintenant, ce n’est que très difficilement qu’ils réussiront à croiser ses doigts sur sa poitrine quand il sera sur son lit de mort. Et, à nouveau, il reprend la parole :

- Ne craignez rien, ce sera un secret entre nous deux. Pour nous tous, vous serez toujours docteur. Mon docteur privé.
- Je ne sais pas quoi dire.
- Seulement une chose, ne me demandez plus jamais ce qui me fait mal.

Comment pouvait-il détecter ce qui lui faisait mal puisqu’il était tout entier une douleur, le tourment d’être une personne dans un monde où les personnes n’ont pas leur place ?

- Ce n’est pas de mourir dont j’ai peur. C’est de devoir naître à nouveau.

Il ne prêtait pas le flanc à la mort uniquement pour ça. Il se laissait exister avec la même inertie que les ongles qui poussent.

- Je vous pardonne d’avoir menti sur votre diplôme. C’est autre chose que je ne peux pas oublier.

Il se lève difficilement et prend dans l’armoire la serviette que le médecin avait oubliée. Spectaculairement, il laisse tomber tout son contenu. Des enveloppes diverses s’éparpillent par terre.

- Vous n’avez jamais envoyé aucune de mes lettres. C’est celui-là le grand mensonge !

- J’attendais d’aller en ville.
- Eh bien maintenant vous allez jurer d’envoyer cette lettre, ma lettre d’adieu à Isadora.
- Je promets de l’envoyer.
- Ce sont mes derniers œilletons rouges.

Sur la place parmi la foule, Munda aperçoit le médecin assis à l'intérieur d'un pick-up. Moteur en marche, fumées colorant l'air, la voiture s'apprête à partir. Les mains serrant son pagne, Munda court aborder le Portugais :

– Vous partez, docteur ?

– Je vais en ville. Je ne supporte plus de rester ici à attendre les bras croisés. Je vais chercher Deolinda.

Elle attache, détache puis rattache le tissu à sa taille comme si elle ajustait les mots à son corps.

– Vous avez bien choisi le moment, docteur.

– Pour moi, c'est le bon moment. Ce doit être maintenant.

C'était celui-là le bon moment, répète-t-il comme s'il avait besoin de se convaincre. L'accès de méningite était sous contrôle, hier encore il avait démantelé les tentes de l'infirmerie. Quoi d'autre le retenait là ?

– Vous avez bien choisi le moment, insiste Munda. Eh bien, c'est exactement aujourd'hui que Bartolomeu va plus mal.

– Plus mal ?

– Quand vous reviendrez de la ville, vous le trouverez déjà mort.

– Donnez-lui le médicament qui est sur la commode.

– Vous savez bien qu'il n'accepte pas que je lui donne des médicaments.

– Je ne comprends pas. Encore hier soir, il m'a assuré qu'il allait bien mieux.

– Il est en train de mourir. Il ne passera pas aujourd'hui.

– Je ne peux pas retourner là-bas, à la maison, dona Munda. Il ne vous a pas dit ?

– Quoi ?

– Il ne vous a pas dit que je ne suis pas médecin ?

– Mensonge. Vous êtes très médecin et il est encore plus malade.

Le chauffeur klaxonne, impatient. Le temps, c'est de l'argent. Plutôt de la monnaie, mais ici, une misère c'est une fortune. Le conducteur accélère, la fumée se concentre, les femmes toussent et agitent leurs mains pour dissiper l'air visqueux.

– S'il vous plaît, dona Munda, occupez-vous de lui tant que je ne suis pas revenu. Maintenant je dois y aller.

– Allez-y, docteur, allez-y. Peut-être survivra-t-il, peut-être que Dieu a encore un peu de patience en plus.

Le pied nerveux écrase à nouveau l'accélérateur, une dernière nappe de fumée engloutit le paysage. Dona Munda se retire, lente. Elle glisse d'un pas funèbre comme si le regard du médecin l'épiait encore, attestant son passage de préveuve à veuve effective.

En arrivant à sa ruelle, Munda est surprise par une voix familière :

– Bon, me voici...

– Docteur Sidónio ! Finalement, vous n'êtes pas parti ?

– Allons donc voir le mari, si tant est que son état ait si empiré que ça...

Il ouvre lui-même les portails et prend les devants d'un pas leste. Il avance précipitamment en gesticulant pour conforter son ton sur la défensive : “Une seule journée là-bas en ville, demain il serait là de nouveau...” Suivant sa trace, Munda le met au courant : une aggravation subite s'était produite, le vieux Bartolomeu avait vomi toute la nuit comme quelqu'un qu'on étrangle.

– Dites-moi, dona Munda : vous lui avez administré un... un médicament ?

– Administrer ? J'aime ces mots-là : administré...

– Je parle sérieusement, Munda. Vous avez donné quelque chose à votre mari ?

– Allons, docteur : le serpent meurt-il du venin ?

La question marque la fin de la conversation. Tout de suite après, la maîtresse de maison tourne les talons, s'éloigne, de retour dans sa cuisine.

Le médecin entre sans frapper dans la chambre de Bartolomeu. Le vieux est assis sur le bord de son lit, une bassine en métal entre ses pieds. Il regarde le médecin avec l'étonnement fatigué de celui qui a trouvé la clé mais ne sait pas où est la porte.

– C'est maintenant que je suis désarrivé à ma fin – la voix

vieille est presque effacée.

– Vous allez devoir attendre, mon ami, rassure le médecin.

– Je suis fils de paysans. J'ai passé la moitié de ma vie à attendre – et il conclut : Celui qui a appris à attendre la pluie sait attendre le ciel.

“Erreur de votre part”, pense Sidónio. Il y a des attentes qui ne s'apprennent jamais. Même sous le déluge, nous continuerons d'attendre la pluie. C'est une autre eau que nous attendons.

Le médecin prend sa température, la main sur son front. Bartolomeu cède, la tête abandonnée comme si c'était une caresse. Cependant, en un instant, ses bras, serpents rapides, se croisent sur son ventre. Une colique le fait plier.

– Je suis en train d'être dévoré par mon propre ventre.

– Laissez-moi voir ce qui se passe.

Les mains professionnelles parcourent l'arrondi du ventre. Le vieux réagit : il tente de se lever, vacille et, lourd, tombe sur le fauteuil.

– Il y a une de ces tempêtes aujourd'hui... Tout oscille, je suis retourné sur le bateau, l'*Infante D. Henrique*.

– Vous devez boire beaucoup de liquides.

Le refus est véhément : que le médecin ne pense même pas à introduire des étrangetés dans son corps. À l'inverse, qu'il lui enlève excès et excroissances, poisons qui malfaisaient sa bile.

– Ça fait longtemps que vous ne jetez pas un coup d'œil à mon sang. Vous ne voulez plus me vampiriser ?

– On ne prend du sang que quand c'est nécessaire.

Le vieux rit. Il savait pour quelle raison on ne prenait pas ses sangs. Ses veines étaient devenues plus dures que n'importe quelle aiguille. Toutes ses entrailles s'étaient transformées en matière minérale, les artères en os et les veines en pierre. Déjà, on l'enterrait de l'intérieur.

– Docteur, j'ai besoin que vous me préveniez quand mon heure arrivera vraiment.

– D'accord. Je dirai.

– C'est que j'ai une grave confession à vous faire.

– Vous pouvez parler maintenant.

– Je ne parlerai que quand les choses tourneront au mort.

– Mal. Tourner mal.

– Corrigez ma souffrance, docteur. Ne corrigez pas ma grammaire. Car moi, modestie mise à part, j'ai fait des études à l'époque coloniale – ensuite il conclut sur un ton ironique : et ce ne furent pas seulement quelques cours, comme en ont

fait d'autres que je connais bien...

– Vous avez dit que vous aviez une confession, j'attends.

Le mécanicien s'appesantit en grimaces, révélant que sous le poids des douleurs pèse la décision de parler. Pour finir, la voix tremblante, il avoue :

– Ça fait dix ans que Deolinda a été violée.

– Deolinda ? Violée ?

Elle avait quinze ans, c'était une enfant. Effrontée, oui, mais une enfant.

– Et qui l'a violée ?

– Elle ne vous a jamais rien dit ?

– Qui ?

– Munda.

– C'est la première fois que j'entends parler de ça.

– C'est ça dont j'ai peur, docteur. Peur qu'elle veuille se venger sur moi.

– Excusez-moi, elle qui ? Deolinda ou Munda ?

– Ma femme.

– Mais qu'est-ce que vous avez à voir avec ça ?

– Elle pense que c'est moi. J'ai beau jurer que non, je ne démonte pas ce fantasme.

– Je ne sais pas quoi dire. Mon Dieu, Deolinda, violée...

– C'est pour ça que je n'aime pas vous voir ensemble...

– Ensemble ? Qui ?

– Vous et Munda.

Quand il surprenait le Portugais et Munda à chuchoter tout près, il lui venait toujours en tête qu'ils étaient en train de manigancer comment régler leurs comptes avec lui.

– Munda ne m'a jamais parlé de ça.

– Elle va se venger, je sais.

Un médicament inapproprié, une dose excessive, un poison sucré : des moyens silencieux et parfaits pour l'éliminer du monde des vivants. Ou presque vivants. C'était celui-là le plan ignoble qui lui ôtait le sommeil.

Le vieux se lève, fouille dans la commode, allume une cigarette et aspire longuement et bruyamment. La toux qui s'ensuit n'est même pas caverneuse. À l'intérieur de lui, il ne reste plus aucun vide. Sa poitrine s'est déjà fondue à son dos.

Le médecin recouvre la parole :

– Je vais devoir sortir.

– Où est-ce que vous allez ?

– Je vais en ville aujourd'hui encore.

– Qu'est-ce que vous allez faire ?

– J'ai des choses urgentes à régler.

- N’y allez pas, docteur. Je vous le dis : n’y allez pas !
- Excusez-moi, mais il y a des affaires me concernant sur lesquelles même moi je n’ai pas prise.
- Eh bien je vais vous dire une chose, approchez, c’est un secret.

Le Portugais s’approche, interdit. Il se penche au-dessus de l’haleine acide du malade.

- Faites attention, docteur.
- Et pourquoi ?
- Parce que je sais qui vous êtes. Et les autres peuvent être mis au courant.
- Vous me menacez, Bartolomeu Sozinho ?
- Je ne sais pas si vous savez ce qui est arrivé au Portugais qui est venu ici avant vous.
- Celui qui vivait à la pension ?
- On a cambriolé sa chambre et, sans Suacelência, on l’aurait frappé à mort.

On a accusé cet autre Portugais d’être trafiquant d’organes.

- C’est que nous ici, dit le vieux, nous ici, nous n’avons rien excepté le corps.

Sidónio est pâle, les mythes d’un continent rempli d’imprévisibles dangers retombent sur lui.

- C’est ce qu’il nous reste : des organes, répète Bartolomeu.

- Vous croyez que quelqu’un peut me confondre avec un trafiquant d’organes.

L’autre ne répond pas. Le médecin décide de se retirer, mais sa décision est lente. Il ferme la porte, reste adossé au mur du couloir. Il écoute la toux sourde du vieux provenant de la chambre. Il ferme les yeux et sent quelque chose effleurer son visage. Il gesticule, effrayé, faisant tomber un pot qui se brise, laissant la terre se répandre sur le plancher. Le médecin ramasse la fougère déjà sèche, secoue les racines et la transporte sans comprendre pourquoi à l’extérieur de la maison.

- Qu’est-ce que vous faites, docteur ? demande Munda, surprise.

- Cette plante est morte, dona Munda. Les morts ne restent pas à l’intérieur de la maison.

- Cette plante appartient à Deolinda.

- Je sais, elle a parlé de cette plante dans une lettre.

- Cette fougère n’est pas morte faute de lumière. Elle est morte de *saudade* de Deolinda.

Tandis qu'il pose les feuilles jaunies sur la pierre froide de la cour, le Portugais pense qu'il n'a jamais planté une plante de sa vie. Sans doute était-il l'unique adulte dans tout Vila Cacimba qui n'ait jamais créé ce lien avec la terre. Cette distinction le marquait davantage qu'une race.

- Je n'ai jamais rien planté dans la vie.
- Vous planterez.
- Je planterai quoi ?
- Pas "quoi". "Qui." Vous planterez Barto.

Munda avertit : finalement, nous sommes tous des planteurs d'ossements. Urbains, ruraux, Blancs, Noirs : nous plantons tous les mêmes morts sur le même sol.

Puis, la maîtresse de maison fait mine de prendre la fougère des mains du visiteur. Mais le médecin garde les doigts croisés et c'est avec difficulté que Munda réussit à libérer la plante.

- Qu'est-ce qui se passe, docteur ?
- Je n'arrête pas de penser à Deolinda. C'est vrai qu'elle a été violée ?

- Il y a des sujets que je ne peux rappeler.
- Vous me répondez oui.

Elle enlève une motte de sable près des racines. Avec colère, elle effrite les grains entre ses doigts.

- Elle est morte, même la racine, affirme-t-elle.

Elle jette la plante flétrie au loin, balaie la saleté éparpillée dans la cour. Elle parle sans trêve ni repos :

- Vous ne vous intéressez qu'à Deolinda ? Vous ne voulez pas vous intéresser à moi ?

Le sens de la question échappe à Sidónio. Le compas du balai grattant le sol est un battement tendu, des ongles qui crissent sur le dos de la terre.

- L'autre jour, vous avez dit que j'étais jolie.
- Je l'ai dit et le redis.

- J'ai été jolie quand j'avais des joies. Mais vous, bien que médecin, vous n'avez même pas remarqué qu'il n'y a pas qu'un malade dans cette maison.

- Vous ne vous êtes jamais plainte.
- Un bon médecin entend les douleurs avant même que le malade ne les ressente.
- Et de quoi souffrez-vous ?

- Regardez ma poitrine, parfois ça me serre ici entre les seins. Regardez, aujourd'hui je ne porte même pas de soutien-gorge.

Le médecin se trouble, entre excitation et hésitation. Il

lève le bras afin d'éviter que Munda ne continue à déboutonner son chemisier. La femme le fixe avec dureté, lassée :

– Eh bien, je vous le demande : vous ne vous demandez pas ce que faisait une femme jeune, jolie, à attendre des années qui paraissaient des siècles ?

– Je ne sais pas, dona Munda. Et que faisait cette femme ?

Munda secoue la tête en désapprobation. Elle parie que le médecin s'est interrogé sur ce que faisait Bartolomeu au cours de ses aventures de par le monde. Qu'il lui a imaginé et envié des amours entre ports et adieux.

– Mais moi aussi j'ai un corps ou peut-être n'avez-vous jamais remarqué ?

– J'ai remarqué, répond-il mal à l'aise.

– Les femmes n'attendent pas autant que vous, les hommes, le croyez.

– Et avec qui est-ce que vous n'avez pas attendu, dona Munda ?

– Vous n'allez pas le croire.

– Dites.

– Je ne peux pas.

– Maintenant vous allez devoir le dire.

– Eh bien j'avoue : j'ai trahi Bartolomeu avec mon pire ennemi.

– Et qui est-il ?

– Alfredo Suacelência.

– Avec Suacelência ?

– À l'époque, il n'était pas comme ça, il n'avait pas autant la grosse tête. Il était bien différent.

– Et quand est-ce que vous avez arrêté de vous retrouver ?

– Quand lui, en pleine action, a laissé échapper son nom.

– Son nom ?

– Deolinda.

– Excusez-moi, je n'y crois pas. Vous m'avez dit que c'était arrivé avec votre mari...

– Vous vous trompez.

– Si si, vous l'avez dit. Vous avez affirmé que votre mari a rêvé tout haut de Deolinda en faisant l'amour...

– Je n'ai jamais dit ça...

– Si, vous l'avez dit, vous avez dit que vous avez arrêté de dormir ensemble quand il a laissé échapper son nom.

– Je ne pensais pas à Bartolomeu. Je parlais de Suacelência. C'est lui qui a prononcé le nom de Deolinda.

Cela s'était passé comme ça : Munda et Suacelência se

rencontraient en cachette jusqu'au jour fatidique où elle comprit que son amant était l'amant de sa propre fille. Ce fut alors qu'elle évalua le mensonge dans lequel elle vivait. Et il se passa la chose suivante : au lieu d'incriminer Suacelência, elle jeta sur son mari toutes les représailles possibles. Pour elle, c'était Bartolomeu qui méritait une punition.

– Je n'ai plus jamais couché avec lui.

Le médecin se retire avec la conviction qu'un écheveau de mensonges s'était tissé autour de lui. Munda avait beau jurer comme elle jura, il y avait trop d'intrigue pour peu de personnages.

– Vous voyez Cacimba et les gens vous semblent nombreux. Mais nous, mulâtres et noirs assimilés, sommes moins nombreux que les doigts.

Peu et abandonnés, partageant des complicités secrètes et souffrant d'un même sentiment d'orphanité. La culture qui les a créés est loin, dans un autre temps, un autre univers. Le mensonge est l'unique médicament qui leur reste contre cet éloignement solitaire. Comme dit Munda : seul un péché mortel peut guérir la maladie de vivre.

Au dispensaire Sidónio Rosa se lave les mains, le regard distant, étranger au tohu-bohu qui règne à l'extérieur. Il avait terminé de prêter les premiers secours à l'administrateur Suacelência. Une heure ne s'était pas écoulée depuis que le chef de l'administration avait fait son entrée au dispensaire dans un état critique. Au début, Sidónio redouta qu'il ne s'agisse d'un cas supplémentaire de méningite. Mais il rectifia aussitôt son diagnostic : les symptômes étaient typiques d'un empoisonnement : salivation, nausées, sudation incontrôlée.

– Que quelqu'un aille à ses côtés pour le soutenir dans les secousses.

Inanimé sur le siège arrière de la camionnette qui l'emmènera à l'hôpital de la ville, Suacelência souffre toujours de convulsions qui projettent ses yeux hors de son visage. Voilà l'envers du destin : l'homme qui ne voulait pas transpirer se noie en sueurs.

– Il survivra, docteur ?

La voix gagne de l'écho dans le petit réduit où le médecin change de vêtements. Celle qui parle ressemble à une gosse, presque sans âge. Mais, ensuite, Sidónio la reconnaît : c'est Esposinha, la délicate épouse de Suacelência, trop timide pour apparaître comme première dame. On comprend pourquoi on lui a donné ce nom. Elle n'est que l'épouse de quelqu'un.

– Mon mari a abusé de la dose de poudre que vous lui avez demandé de prendre...

– Mais quelles poudres ?

– Ces poudres à base de racine que vous lui avez prescrites hier. Pour en finir avec la transpiration.

Le médecin ne répond pas. La furie lui dérobe la parole. Quelqu'un s'était servi de son nom pour que Suacelência s'auto-empoisonne. Sans dire au revoir à Esposinha, l'étranger

se hâte sur les chemins qui débouchent sur le foyer des Sozinho. Il pense dans sa barbe qu'il n'a pas : on avait empoisonné l'Administrateur et son nom serait bientôt impliqué dans la tentative d'assassinat. D'où sa hâte de trouver dona Munda. Il la trouve qui sort de chez elle, portant le deuil.

- Où est-ce que vous allez, dona Munda ?
- Je vais présenter mes condoléances à dona Esposinha.
- Suacelência n'est pas encore mort.
- Pour moi, il est déjà mort.

Hautaine, dona Munda poursuit son chemin, feignant de ne pas entendre le Portugais qui la supplie de revenir. En robe noire, elle se déplace svelte, le pas court, on dirait qu'elle a des ailes aux talons. Le médecin la suit et la tire par le bras. Il insiste pour qu'elle retourne à la maison. Munda ne résiste pas, son corps adossé à celui du médecin tandis qu'il la traîne.

- Vous dansez avec moi, docteur ?
- J'ai une question très sérieuse pour vous : qui est-ce qui a apporté ces poudres vénéneuses à Suacelência ?
- Entrons, docteur. Parlons à l'intérieur. Vous êtes hors de vous.

Ils marchent en se donnant le bras, ressemblant à un couple qui rentre d'une soirée. Aussitôt entrés dans la maison, le Portugais regarde la femme en face :

- Maintenant, regardez-moi dans les yeux et dites-moi : vous avez empoisonné l'homme ?
- Suacelência n'est pas un homme.
- Je suis foutu ! Non seulement vous avez commis un crime, mais vous m'avez aussi incriminé.

Le médecin est méconnaissable. Il claque la porte et retourne dans la rue les bras levés, puis il croise les mains derrière sa nuque. Si quelqu'un le rencontre dans Vila Cacimba, il croira qu'il s'est transformé en va-nu-puant.

Dona Munda espère encore qu'il revienne pour terminer la conversation mal engagée. Mais le Portugais ne revient que le lendemain. Très tôt le matin, il entre sans frapper, surprenant Munda allongée par terre dans le couloir, dormant blottie contre la porte de la chambre de Bartolomeu et toujours vêtue de la même cérémonieuse robe noire.

- Dona Munda ? Tout va bien ?

Elle se réveille en sursaut, se ressaisit, arrange ses cheveux, rajuste ses vêtements.

- Quelque chose est arrivé ? Vous vous êtes évanouie ?
- Je dors toujours comme ça...

– Comment toujours comme ça ?

Toutes les nuits, elle dormait renversée devant la porte de la chambre de Bartolomeu, à l'affût d'un signe sur l'état de son mari.

– En fin de compte, dona Munda. Tant de colère, tant de colère !

– S'il vous plaît, ne dites rien au type.

– Soyez tranquille.

– Promettez-moi une chose, docteur. Si Bartolomeu meurt, s'il part...

– Personne ne partira, dona Munda. L'unique personne qui va partir, c'est moi.

– Vous vous en allez, comment ? Définitivement ?

– Je retourne dans mon pays. Tout ça est fini pour moi.

– Vous ne pouvez pas nous laisser !

– C'est déjà fait, j'ai déjà laissé, je viens seulement vous dire au revoir.

– Au sujet d'hier, je n'ai même pas fini de vous expliquer...

– Je n'ai pas besoin que vous me disiez quoi que ce soit, je m'en vais...

Le médecin franchit la porte de sortie, se penche pour prendre ses valises qui l'attendaient dans la cour. La voix de Munda prend une gravité jamais entendue auparavant :

– Et Deolinda ?

– Nous nous rencontrerons un jour.

– Non. Vous ne vous rencontrerez plus jamais.

– Le monde est petit, dona Munda.

– Vous ne comprenez pas ? Deolinda est morte !

Un arc tendu s'empare du dos du visiteur.

Ses valises tombent. Les mains du médecin voltigent comme des oiseaux aveugles en une danse désajustée. Son corps veut parler, il ne trouve ni voix ni geste. Pour finir, il parvient à vaincre la surprise qui l'a inondé et balbutie :

– Vous venez d'inventer ce mensonge seulement pour me retenir ici ?

Munda n'écoute pas. Elle est mystérieusement calme, ses mots ont perdu toute visée. Sur ce ton éteint, elle poursuit :

– Deolinda est morte avant que vous arriviez ici. Elle est morte en se faisant avorter, de l'autre côté de la frontière.

– Ce n'est pas possible, ce n'est pas possible.

– Elle était enceinte de votre ami, l'administrateur Suacelência.

Le poison que Munda lui avait tant réclamé n'était pas,

comme il l'avait toujours imaginé, pour tuer son mari. C'était pour se venger de Suacelência.

Le bruit pèse, mais c'est de ne pas entendre qui fatigue. Sidónio, à ce moment-là, préférerait l'épuisement de ne plus rien entendre. Sans doute pour cela décida-t-il de se retirer à la pension. Dona Munda suit derrière lui, silencieuse comme dans un cortège funèbre. Quand Sidónio entre dans la chambre, elle entre avec lui. Puis elle demande :

– Laissez-moi rester ici cette nuit. Je reste dans un coin, sans bouger, bien silencieuse, sans exister.

Le médecin n'écoute pas. La douleur lui dérobe les sens. La conclusion était pour lui aussi évidente qu'insupportable : le couple l'avait trompé de la façon la plus infâme. Ils avaient menti sur le sacré : la mort de leur propre fille. Et, pire encore, ils avaient profité de l'occasion pour extorquer de l'argent et des aides.

– Le temps passera, vous oublierez.

Au début, la voix de Munda n'est pour Sidónio qu'une variation du silence. Elle poursuit néanmoins dans l'intention de le consoler :

– Le temps est le mouchoir de chaque larme.

Et elle complète le proverbe : l'oubli est la dernière mort des morts. Les mots de Munda ne font que conforter sa décision : il retournera aujourd'hui même dans son pays, il abandonnera Vila Cacimba pour ne plus jamais revenir. Étendu sur son lit, il rumine des angoisses comme le guerrier qui, après la déroute, aiguise encore la lame de son épée. Peu à peu, cependant, un abattement le saisit et il sombre dans une brume. Avant de s'endormir il entend encore la femme :

– Vous ne connaissez pas le temps, vous ne savez pas comme le temps est l'unique remède.

Le médecin ne répond pas. Il est couché, regardant fixement le ventilateur en panne suspendu au plafond. Il se laisse gagner par un lourd silence comme un rideau obscurcissant le monde. Et il s'endort en sentant le lit grincer. Vaguement, il perçoit qu'un autre corps s'étend à ses côtés. Comme en rêve, les bras de Munda entourent son cou. Mais ce ne sont déjà plus des bras. Seuls des draps blancs voltigent comme des oiseaux migrateurs parmi le ciel épais de Vila Cacimba.

Peut-être est-ce l'épaisseur de ce ciel qui fait tant rêver les Cacimbais. Rêver est une façon de mentir à la vie, une vengeance contre un destin toujours tardif et rare.

À présent le médecin comprend la raison de l'éternelle pénombre de la maison. Ce n'est pas la lumière qui y est interdite. Ce sont les ombres. La fonction des lourds rideaux était celle-là : empêcher que la maison n'abrite les ombres mouvantes, Deolinda serait l'une de ces ombres.

C'est un de ces solennels rideaux que la main maigre de Bartolomeu caresse d'un geste presque sensuel. Il parcourt les tissus comme s'il déshabillait une de ses femmes tant rêvées.

– Vous vous êtes mis à caresser la maison ?

– Après tant d'années, je ne sais pas si j'ai une autre famille. Cette maison est mon parent, je suis moi-même cette maison.

Voici ce que le ton tragique du vieux suggère : pour lui, celle-ci est la dernière visite du Portugais. Le visiteur ne partage pas cette perception dramatique. Sidónio va droit au but :

– Je viens chercher mon passeport.

L'autre semble lui prêter l'oreille : aussitôt les intentions du médecin annoncées, Bartolomeu se précipite sur l'armoire et retourne les tiroirs et les étagères.

Le médecin remarque que les outils ne sont plus disséminés en désordre sur le sol de la chambre. La boîte à outils de couleur rouge écarlate attend à côté de la porte. Munda l'avait toujours cachée sous le lit, avec un jugement catégorique :

– Je ne veux rien de la couleur du sang dans cette maison.

Cependant, Munda n'est pas à la maison et Bartolomeu fait face tout seul au chaos de ce qu'il appelle son "désarrangement". Passé un temps, Sidónio Rosa s'aperçoit que le vieux ne cherche pas ses papiers. Il cherche des vêtements avec lesquels il s'habille de pied en cap.

- Je vais sortir.
- Comment sortir ?
- Je vais dans la rue, j’ai des affaires...
- Encore une fois ? demande le médecin.
- Il n’y a pas d’autre fois, là je sors en mission de travail.

Vous ne voulez pas savoir laquelle ?

- Moi maintenant je ne m’intéresse qu’à mon passeport.
- Qui vous a dit qu’il est ici ?
- Il était dans la serviette que j’ai laissée ici.
- Il est peut-être tombé quelque part par là.
- Je ne crois pas que vous ignoriez où se trouvent mes papiers.

– Vous avez raison de douter de moi. Faire confiance à qui, docteur ? Dans ce monde, les femmes sont fausses et les hommes sont menteurs.

– Pour moi, c’est simple : le passeport est caché pour que je ne puisse pas partir.

– Du calme, chaque chose en son temps. J’ai besoin de vivre ce moment. Qui sait, c’est peut-être la dernière fois que nous sommes ensemble.

– J’espère bien que oui. Je veux seulement partir, oublier tout ça.

- Et pourquoi ?
- Vous m’avez menti.
- Vous aussi vous avez menti.
- Ce n’est pas la même chose.

– Comment non ? Vous avez beaucoup et toujours menti, docteur Sidónio. D’ailleurs vous n’avez pas menti, vous êtes un mensonge.

– Je ne suis pas encore médecin, c’est tout.

Sidónio épelle posément le mot “encore”.

– Vous voyez la différence d’un “encore” ? Nous non plus n’avons pas menti : Deolinda n’est seulement pas “encore” à nouveau vivante.

– Je n’ai pas menti.

– Celui qui endosse la peau du loup perd la sienne.

Le retraité va à la fenêtre, soulève un pan du rideau et observe la clarté. Une étrange inversion s’est opérée dans le regard du vieux : c’est dehors que se trouve le noir. Il retourne à son lit et, déjà assis, révèle sa décision d’ordre viril :

– J’ai déjà perdu beaucoup de temps. Maintenant, j’ai besoin de sortir. Aidez-moi à mettre mes chaussures, s’il vous plaît.

Le médecin demeure impassible, sans savoir s’il

interrompt les projets du mécanicien qui se plie sur lui-même tandis qu'il se plaint : on ne devrait pas porter les chaussures aux pieds, fioritures si sophistiquées et si chères. Quel gâchis qu'elles raclent les immondices du sol.

– Regardez, même mes pieds sont maigres. Je vais avoir besoin de doubles chaussettes.

– Je ne peux pas vous aider. Occupez-vous d'abord de me rendre mon passeport. Après, vous sortirez dans la rue.

– C'est un ordre, docteur ? Si j'étais vous, je n'essaierais pas de donner d'ordres à quelqu'un, encore moins à moi...

– Je vous le demande, Bartolomeu Sozinho, je vous le demande par tout ce qui est sacré : donnez-moi mon passeport !

Le malade contemple le Portugais. Un sentiment de commisération semble effleurer son âme, mais il secoue la tête et revient très vite à ses intentions affichées :

– J'ai seulement une chose à régler, je reviens et je m'occupe de votre affaire.

– Vous promettez ?

– Je promets. Maintenant, aidez-moi à me chausser.

Le médecin s'agenouille, ses doigts servent de chausse-pied, mais les chaussures sont tellement grandes que les pieds du mécanicien glissent dès qu'il essaie d'avancer.

– Salopes de chaussures, vous avez la folie des grandeurs...

Il marche comme un enfant : les chaussures comme des péniches, dépassant de son corps, gênant son déplacement. Il fait le tour de sa chambre en traînant les pieds, puis, résigné, s'assoit de nouveau sur son lit.

– Où est-ce que vous vouliez aller, finalement ?

– Connaître les nouvelles.

– Quelles nouvelles ?

Dès le matin, son épouse lui avait parlé de la rumeur qui courait dans Vila Cacimba : Suacelência avait été démis de sa fonction. Sans raison, ni motif, ni explication. La mesure avait été prise tandis que l'Administrateur était soigné en ville.

– Je voulais savourer la nouvelle dans la rue, fêter les derniers événements. Je vais célébrer cette canaille de Suacelência jeté à bas de son perchoir.

– Vous n'irez nulle part avec ces chaussures.

Bartolomeu se fait une raison à sa réclusion. Il ne sortira pas dans la rue en traînant ces fardeaux. En vérité, il ne sortira d'aucune manière.

– Vous savez une chose : j'ai envie d'une fumette.

- Je n'ai plus de cigarettes.
- J'ai besoin de fumer mais pas du tabac. Dites-moi une chose : vous ne fumeriez pas une bonne herbe avec moi ?
- Non. N'y pensez même pas.
- Docteur Sidónio Rosa : c'est la demande d'un condamné. Ma dernière faveur...
- Inutile de dramatiser, je suis immunisé...
- Nous ne nous verrons plus, ce qui se passe ici est une mort, nous allons mourir l'un pour l'autre...
- D'accord, je cède.
- Quoi, on va fumer ensemble ?
- Non. Vous fumez et moi je reste ici, j'assiste mais je ne fume pas...
- Alors, rendez-moi un service : prenez le sac qui est sous le lit. Je ne peux pas...

Le médecin s'aplatit sous le lit. Ensuite, il rampe à reculons et, avec une moue de douleur, lui remet le sac de *suruma*¹⁴ et une boîte d'allumettes.

- Maudit dos ! peste l'étranger.

Devant les plaintes du Portugais, le mécanicien s'apprête à disserter sur les ravages de l'anatomie : le dos sert à quoi ? À nous poignarder. C'est à ça qu'il sert. Mais le médecin lusitanien interrompt la digression :

- Ne parlons pas de poignarder.

La fabrication d'une cigarette, l'enroulement méticuleux du papier : voilà les tâches qui accaparent désormais Bartolomeu et qui exaspèrent le visiteur.

Résigné, Sidónio contemple la flamme qui jaillit entre les doigts de son patient. Il regarde le vieux aspirer la fumée, la retenir dans ses poumons jusqu'à ce que sa poitrine explose brusquement.

- Vous ne voulez vraiment pas une taffe, docteur ? Ce sont nos adieux, nous devons déjouer la tristesse...

Le Portugais mortifié esquisse un sourire mal dessiné. Lentement, il tend la main et accepte la cigarette déjà allumée.

- Vous savez comment on fait ? Vous inspirez et vous ne recrachez pas.

Le Portugais s'adosse au mur et regarde le mégot avec méfiance. La cigarette venait juste de quitter la bouche du vieux, le papier s'était certainement imprégné de ses salives contaminées. Il reste ainsi un temps, puis il ferme les yeux et finit par fumer avec avidité. Le mégot passe de main en main et, pendant quelque temps, personne ne dit mot. Le léger

toussotement causé par l'irritation de la fumée est le seul bruit qu'on peut entendre dans cette chambre sombre de Vila Cacimba.

– J'imagine si Munda entrerait maintenant dans cette chambre, dit le médecin.

– Ça mon ami, voilà ce que c'est de rêver durement, réplique l'autre en se levant.

Les jambes tremblantes supportent difficilement la marche du vieux mécanicien. Néanmoins, il semble résolu à dépasser les limites de son corps et il enlace le lourd téléviseur, le soulevant en force.

– Venez donc m'aider docteur, aidez-moi à porter cette télévision.

– Vous voulez la mettre où ?

– Vous allez voir !

Ils installent le téléviseur sur le rebord de la fenêtre. D'un coup, Bartolomeu tire les rideaux et ouvre la fenêtre. Son geste est plein d'effort et pénible, ces charnières n'ont pas bougé depuis des mois.

Ensuite, ils poussent tous les deux l'appareil dehors. Penchés, ils regardent la télévision se briser avec fracas sur le ciment du trottoir.

– Ça y est ! soupire le vieux, soulagé.

Ce que le Portugais lui avait offert avait cessé d'exister à ce moment-là. Il restait des tessons éparpillés sur la voie publique.

– Finie la dette extérieure !

Le retraité rit, adolescent. Les éclats de rire du Portugais se joignent à son gloussement rauque. Dans cette chambre, on fête le chaos ou, comme on dit en ville, on danse avec les démons.

– En riant comme ça, vous savez ce qu'on fait ? On emballe la tristesse.

Le Portugais ne répond pas. Il essuie les larmes que le rire et la fumée ont fait couler sur son visage. On entend dans la rue les petits débris de l'écran qui sont écrasés par les passants.

– Écrasez, écrasez salauds, grommelle Bartolomeu, vous écrasez mes rêves.

Peu à peu, l'euphorie initiale cède la place à un abattement lugubre. Ils partagent tous deux cette veillée sans mort, mais Bartolomeu ne tarde pas à recouvrer la parole :

– Si ça se trouve, Deolinda n'est pas morte définitivement.

Vous ne croyez pas en la réincarnation ?

– Non.

– Moi non plus. Mais, la vérité, c'est que la personne se réincarne, oui.

– On devient quoi ?

– La personne se réincarne, mais ça prend une éternité. Regardez le cas de ma femme.

– Qu'est-ce qu'elle a, votre femme ? Ne venez pas me dire que Munda est réincarnée ?

– Si elle l'était, elle serait une belle réincarnée, vous n'êtes pas d'accord ?

La prudence impose que le médecin s'abstienne de répondre. Une étincelle imaginaire attire son attention sur son pantalon. Il s'attarde à le secouer et à en examiner le tissu.

– Pauvre Mundinha, poursuit le mécanicien. Toute sa vie, elle a été en travail d'accouchement. Encore aujourd'hui elle porte sa fille dans son corps.

– Je vous demande une chose : ne parlons pas de Deolinda.

– Qui a dit que je parlais d'elle ?

Ils se taisent à nouveau. On entend un balai nettoyer le trottoir. Il ne restera bientôt plus rien de l'appareil cassé.

– Vous m'avez donné cette télévision, pourquoi ?

– Ne me le rappelez même pas. C'est à cause de l'arnaque de ces lettres.

– Laissez tomber, vous avez donné parce que vous l'avez voulu, vous vivez avec des peurs.

– Quelles peurs ?

– Vous êtes arrivé ici en demandant si on aimait les Portugais, tous les jours vous demandiez la même chose...

– Et quel est le mal ?

– Jamais, au Portugal, je n'ai demandé si les Portugais aimaient les Africains. Et vous savez pourquoi ?

– Non.

– J'avais peur de demander parce que je connaissais déjà la réponse.

– Tout ça a beaucoup changé. Aujourd'hui, le Portugal est un autre pays.

– Les gens mettent du temps à changer. Ils mettent presque toujours plus de temps que leur propre vie...

Finalement, les hommes sont aussi de lents pays. Et là où l'on pense trouver de la chair et du sang, il y a de la racine et de la pierre. D'autres fois, cependant, les hommes sont des nuages. Il suffit que le vent souffle et ils se défont sans trace.

– Et maintenant, docteur : vous éprouvez encore de la peur ?

– Je ne sais pas. Parfois, je pense au Portugais qu'ils ont tué là-bas dans la chambre de la pension.

– Il n'y a jamais eu de Portugais dans cette chambre.

– Mais on m'a montré la chambre avec ses affaires...

– Tout est faux.

Le mystère de la chambre de la pension était en définitive bien différent de ce qu'il avait imaginé. Cette chambre était un "abattoir" mais dans un autre sens. Suacelência y amenait les filles qu'il, disons, consommait. Les vêtements que le médecin y avait vus étaient utilisés par l'Administrateur pour se changer, sans odeurs ni transpirations.

– Vous pouvez être sûr que je ne crois plus en rien. Vous m'avez menti. C'est ce que vous avez fait depuis que je suis arrivé : mentir.

– Attention avec ces "vous"...

– Vous et Munda, à fabriquer des lettres et à demander des choses, ça je ne pourrai jamais plus pardonner.

– En premier lieu, ne mêlez pas Munda à ça. C'est moi qui ai eu l'idée des lettres. Moi seul.

– Vous avez menti tous les deux.

– En deuxième lieu, nous ne vous avons pas menti qu'à vous. Nous nous mentons à nous-même depuis que Deolinda est partie.

Que l'étranger comprenne la raison et pardonne le motif. Demander, c'est mieux que voler. Et si Dieu ne nous aide pas, comment refuser l'assistance du diable ? Le secret dans une vie rafistolée, c'est de garder le fil dans l'aiguille et savoir profiter de l'occasion. Et là, si loin de tout, il ne pouvait pas y avoir d'autre occasion. Dona Munda, la pauvre, était très naïve. Elle demandait à Dieu que le monde change. Malheureusement, c'est connu : pour les pauvres, ce monde ne change qu'en pire.

– Je commence à en avoir assez de cette arrogance, votre arrogance...

– Eh bien, vous allez encore écouter la chose suivante : vous avez payé ce que vous deviez nous payer.

Au fond, il n'y avait jamais eu d'abus quelconque ou de profit immérité. Le Portugais allait épouser la fille du couple. Tout ce que Bartolomeu Sozinho avait commandé par lettre falsifiée n'était rien de plus qu'une dote, un droit de famille légitime.

– Pour tous les défauts, vous étiez notre gendre.

– J'étais. Ou mieux : je ne l'ai jamais été. Maintenant encore moins.

– Je veux que vous disiez que vous êtes encore notre gendre.

– Je ne dirai rien du tout. Vous savez ce que je veux.

– Dites que vous êtes mon gendre.

– Je ne le dirai pas, je suis peut-être défoncé, mais je n'ai pas perdu la raison.

– C'est dommage, parce que j'aimerais rendre son passeport à mon gendre chéri.

Le ton ironique révèle que l'obstination s'est muée en abandon, en résignation de celui qui sait qu'il balaie des ruines. Pourtant, la réponse de l'étranger surgit, inattendue :

– Je suis votre gendre, Bartolomeu Sozinho.

– Dites-le encore une fois.

– Je suis votre gendre.

Le mécanicien se lève avec une énergie surprenante, fouille un tiroir et remet solennellement un portefeuille au visiteur. Sidónio ne remercie pas. Il a envie de serrer le vieux dans ses bras mais il se retient.

– Maintenant, vous pouvez nous abandonner. Vous pouvez aller à Lisbonne.

– Je vais retourner dans mon pays.

– Qui sait, vous serez à nouveau mon gendre ?

– Comment ?

– Isadora.

– Je ne comprends pas.

– Cette nuit, j'ai rêvé que là-bas, à Lisbonne, vous tombiez amoureux de ma fille, Isadora...

Sidónio sourit, condescendant – “qui sait ?, qui sait ?” –, tandis qu'il vérifie ses papiers : ils sont complets, y compris le passeport à la couverture rouge. Après seulement, il relève la tête et fixe le sombre habitant de la pénombre.

– Dites-moi, Bartolomeu : vous êtes comme ça, enfermé dans cette chambre, depuis que vous avez appris que votre fille était morte ?

– On ne sait jamais qu'un enfant est mort.

Il y a des savoirs qui sont au-delà de la connaissance. L'Homme comprend la Vie. Mais seuls les animaux comprennent la Mort.

Sidónio Rosa est assis dans l'escalier du dispensaire avec ses valises éparpillées sur les marches. Il attend la voiture qui va l'emmener en ville. Il contemple Vila Cacimba, lentement : c'est la dernière fois qu'il la regarde. Comme sur des sels d'argent, il absorbe l'image de cet endroit où il n'est jamais parvenu véritablement à entrer. La découverte d'un lieu exige la mort temporaire du voyageur. Sidónio Rosa redoutait cette disponibilité totale. Il était préparé à ce qu'on l'appelle Sidonho. Mais n'était pas habilité à être Doc Sidonho.

Et il pense : cette Vila Cacimba a la vie d'un fleuve. Docile et lent, mais avec des crues fatales. Il ne désire ni ses eaux calmes ni son courant. Uniquement le repos de se sentir étranger, sans racine ni semence. C'est ainsi qu'il va partir, dépouillé de mémoire, dépourvu de regrets.

La camionnette fait son entrée sur la place, soulevant un nuage de poussière. L'Administrateur débarque du ventre bondé du véhicule. Il arrive affaibli, mais marche par ses propres moyens sans renoncer à sa posture suffisante. Il n'est peut-être plus l'autorité, mais dans un cas comme celui-là, la suffisance ne peut pas baisser les bras en se montrant rétrogradée. Les ailes du papillon ne sont-elles pas le papillon tout entier ?

Un jeune s'approche pour lui remettre un billet et l'aider à porter ses valises jusqu'à l'escalier du dispensaire. Suacelência jette un œil au papier et donne une pièce au gosse qui s'éloigne en courant. Ensuite, il regarde étrangement le Portugais et s'adresse à lui, la respiration difficile comme s'il avait porté les bagages.

– Docteur, assis comme ça dans les escaliers du dispensaire, on dirait qu'il vous est arrivé la même chose qu'à moi : vous avez été rétrogradé.

- Je vois que vous êtes revenu remis.
- Grâce à vous et aux premiers soins que vous m’avez prodigués. Mais cette route m’a achevé.
- Elle n’a jamais été aussi mauvaise.
- Dommage qu’elle soit la seule, se plaint l’Administrateur.
- Je ne sais pas s’il faut le regretter. Plus il y a de routes, moins on rend visite aux autres.

Le médecin ne se lève pas pour saluer Suacelência, mais il l’aide à s’installer à ses côtés, occupant toute une marche de l’escalier. Ils restent ainsi, abattus et vides, l’Administrateur faisant chœur avec le silence du Portugais. Suacelência essuie ses sueurs si méticuleusement qu’on comprend qu’il attend que le médecin parle. Le Portugais répond et s’explique :

- Je voudrais éclaircir une chose, ce poison en poudre, ce n’est pas moi qui vous l’ai envoyé.
- Je sais, répond l’Administrateur.
- Je n’ai rien à voir avec cette histoire.
- Je sais qui c’est. – Suacelência fait une pause et poursuit sur un ton expéditif : Munda ne veut pas croire aux évidences.
- Et quelles sont ces évidences ?
- La cause de tout est enfermée dans une chambre. Elle s’appelle Bartolomeu Sozinho.

- Pourquoi lui ?
- Deolinda a renoncé à vivre à cause de lui.
- En fin de compte, elle n’est pas morte d’un avortement ?
- L’histoire est bien différente.
- Administrateur : racontez-moi tout. S’il vous plaît, racontez-moi la vérité. Je suis tellement confus...
- Je ne suis plus Administrateur. Ce sont mes compagnons de voyage qui m’ont donné la nouvelle.
- J’ai aussi entendu dire.
- Dans votre pays, c’est aussi comme ça ?
- Comme ça, comment ?
- Se servir des gens, puis les jeter comme des pelures de fruit ?

Ce qui s’était produit était simple, aux dires de Suacelência. Il s’était opposé à l’abattage anarchique du bois, sans savoir que l’affaire était aux mains d’une entreprise d’un politicien puissant.

- On ne sera rien tant qu’on gouvernera le pays comme un jardin et qu’on dirigera l’économie comme un bazar. Vous savez qui a dit ça ?
- Je ne sais pas, je ne veux même pas le savoir. À présent,

je m'intéresse à autre chose...

– Mais il me reste une compensation, mon ami : maintenant, je peux boire en public. Maintenant, je peux me soûler et dire tout ce qui me viendra sur le cœur.

– Excusez-moi, Suacelência, mais je n'ai la tête qu'à Deolinda, je ne peux pas partir d'ici sans comprendre ce qui s'est passé avec Deolinda.

– Vous avez le temps ?

– J'attends la camionnette. Je crois qu'elle va mettre du temps.

– Vous avez la patience d'écouter ?

– En Afrique, j'ai appris à écouter et pas seulement à parler.

– Écouter c'est aussi parler.

L'Administrateur se recule tandis qu'avec mille précautions, il arrange son mouchoir dans la poche de sa veste. Ce n'est qu'ensuite qu'il reprend la parole :

– C'est Deolinda qui a tué Bartolomeu.

– Bartolomeu est vivant.

– Pour peu de temps. C'est elle qui lui a refilé la maladie.

– La maladie ? Quelle maladie ?

L'Administrateur poursuit comme s'il n'entendait pas la question. Deolinda est revenue malade à Vila Cacimba et s'est servie de sa propre maladie comme d'une arme pour se venger du vieux qui l'avait violée enfant.

– C'est ça : on naît sans demander et on meurt sans permission.

Cela s'était passé ainsi : après son retour de la ville, Deolinda avait été à nouveau harcelée par Bartolomeu. Il n'y a qu'un moyen de se sortir de l'enfer : c'est de nous transformer en diable. Ce fut ce que fit la belle enfant : elle séduisit le mécanicien et convoqua les angoisses du passé. Les blessures de la bouche se soignent par la salive elle-même.

– Bartolomeu était au courant de tout.

– Quoi de tout ?

– Il savait que Deolinda était malade et de quelle maladie elle souffrait. Ça pour moi, ce fut un suicide, conclut Suacelência.

Et il répète : le vieux mécanicien était sûr qu'il serait contaminé, mais il a tout de même préféré l'étreinte fatale de ce corps.

Personne à Vila Cacimba ne connaissait l'intégralité de l'histoire excepté lui et le vieux couple des Sozinho. Bartolomeu s'était enfermé dans sa chambre. Il était en deuil

de Deolinda et de lui-même. Et Munda ? Elle prétend qu'elle va pleurer au fleuve mais ce n'est pas vrai. Ce qu'elle va faire c'est visiter la tombe, ou plus exactement, la dernière ombre de Deolinda.

– La maladie de Deolinda, cher docteur, c'est celle-là même que vous savez, mais en phase terminale. Vous n'avez pas peur pour vous ?

– Bon, à Lisbonne, nous nous sommes protégés.

L'Administrateur secoue la tête avec une sage tolérance. La paume de sa main caresse son large ventre. Celui qui comme lui est dépositaire de secrets finit par être maître du passé.

– Alors, maintenant vous savez, c'est comme ça que tout s'est passé...

– Je vous demande pardon, cher Administrateur, mais j'ai dû entendre tellement de versions que je ne crois plus à rien.

Croire c'est pour celui qui se réveille, croire c'est pour celui qui arrive. Et il était sur le départ, il fermait son âme avec les mêmes rideaux qui assombrissaient la maison des Sozinho.

– Vous ne croyez pas, mais je vous raconte quand même ce qui s'est passé lors des derniers jours de Deolinda Sozinho.

En réalité, la fin n'était pas très différente du début : le destin ne protégea jamais la belle Deolinda. Déjà très malade, elle vint trouver Suacelência et lui demanda de l'emmener au Zimbabwe pour consulter un guérisseur. Elle en revint encore plus malade. Elle ne parvint même pas à retourner à Vila Cacimba. Elle descendit à l'arrêt précédent et demanda qu'on appelât sa mère pour qu'elle vînt la retrouver. Elle se réfugia dans le petit cimetière des Allemands où le préjugé ne laissait venir personne. Elle y mourut en peu de jours. Il ne fut même pas nécessaire que son cœur s'arrêtât. Son corps avait perdu toute sa substance et ses os s'étaient tellement amaigris que, après la fin, il n'y avait plus rien à enterrer.

– Encore une chose, docteur...

– Vous pouvez parler, je n'écoute plus. Je ne sais plus écouter.

– Bartolomeu n'a pas violé sa propre fille.

– Causez toujours, mes oreilles filent au-delà de la route.

– Deolinda n'était pas sa fille, c'était sa belle-sœur.

Qu'on mette les points sur les *i* : Deolinda était la plus jeune sœur de Munda. En arrivant à Vila Cacimba, les Sozinho ramenèrent l'enfant emmaillotée dans cette fausse identité. Le couple vivait traumatisé à l'idée de ne pas pouvoir avoir

d'enfants. Ils exhibèrent la petite sœur de Munda comme leur fille. Ici personne ne les connaissait, personne ne les questionnerait.

L'explication des querelles entre les deux vieux compatriotes était là. La dispute entre Bartolomeu et Suacelência, toute cette rage réciproque, ce n'était pas pour des raisons politiques : tous les deux aimaient Deolinda.

– Je veux que vous sachiez une chose, docteur : je n'ai jamais touché à Deolinda, je n'ai jamais touché ni à la mère ni à ladite fille... Vous me croyez ?

– Munda m'a dit exactement le contraire. Elle m'a dit que Deolinda avait même avorté, enceinte de vous.

– Tout est faux. Munda a inventé ça et, maintenant, elle est persuadée que je suis coupable. Vous ne me croyez pas ?

– Je ne crois en personne. Je croyais en Deolinda. Je voudrais seulement qu'elle soit là...

Le médecin ouvre sa valise et prend l'album photo. Il feuillette page à page, tandis que Suacelência jette un coup d'œil par-dessus son épaule.

– Je vais emmener Deolinda avec moi, dans ces images... Comme ça je pourrai les voir toutes les nuits. Regardez cette photographie, regardez comme elle est si jeune...

– Excusez-moi, docteur, mais celle-là, ce n'est pas Deolinda.

– Comment ce n'est pas Deolinda ?

– Celle-là, c'est Munda.

– Ce n'est pas possible.

– C'est Munda, je sais. C'est moi qui ai pris ces photos.

Le médecin sourit, son incrédulité frôle l'insolence. Il range à nouveau l'album, ferme lentement la valise et se lève pour scruter l'horizon. Il cherche la voiture qui l'emportera au loin. Pas de traces d'elle.

– J'ai donné des ordres pour qu'on aille chercher de l'essence, lui dit l'Administrateur.

C'était possiblement le dernier ordre qu'il donnait. On lui avait obéi sans aucune hésitation. Après avoir emmené le médecin en ville, la camionnette devait revenir et prendre la direction de la côte. Mission urgente, inattendue.

– Savez-vous ce que la camionnette va faire ? Elle se rendra à l'embouchure du fleuve pour louer un bateau. Je mettrai ça dans le camion et le transporterai par ici.

– Et pourquoi a-t-on besoin d'un bateau à Vila Cacimba ?

– J'exauce un souhait de Bartolomeu. Attendez, je vous montre...

Suacelência retire de sa poche le mot que le gosse lui avait donné il n'y a pas si longtemps et le tend à Sidónio :

– Lisez ce billet que m'a envoyé mon vieux Bartolomeu Sozinho...

Le médecin prend le petit papier froissé et lit lui aussi le message taché. L'Administrateur destitué jette un œil au visage du Portugais et demande geignard :

– Vous avez lu ? Maintenant, je dois dépenser ce qu'il me reste d'argent...

Il devrait détourner des fonds qu'il avait l'intention de dépenser dans la campagne électorale. Qui le seraient à présent dans la location d'un bateau.

– Bartolomeu est dingue. Vous avez déjà vu ça ? Demander qu'à son enterrement, on emmène son corps dans un bateau...

C'était une folle demande, mais Suacelência allait la réaliser. Si d'aventure il restait encore de l'argent, il achèterait peut-être quelques peintures et peindrait sur la coque du bateau le nom *Infante D. Henrique*. La ruse était sans doute inutile qui sait, la vue de son ancien rival était tellement faible.

– Alors cette vieille haine entre vous deux est terminée ?

Suacelência ne répond pas. Il sourit, circonspect. Il secoue la poussière qui s'était accumulée sur les bagages et appuie sa jambe contre l'une des valises. Le médecin se lève, déterminé :

– Suacelência, excusez-moi, mais à présent je dois y aller... je dois aller à un certain endroit.

– Je sais quel est cet endroit.

– Je peux vous demander de garder mes valises ?

– Allez-y, mon ami, je demande à quelqu'un de rester ici à surveiller. Et écoutez une chose, écoutez avec tout votre cœur : ce n'est pas votre faute.

– La faute de quoi ?

– De tout ça.

– Tout ça quoi ?

– Tout ce qui est arrivé ici avec vous, avec Deolinda, avec Munda, avec Bartolomeu. Il ne pouvait en être autrement. C'est la vie qui est incurable.

Le Portugais descend à la hâte les marches de l'escalier. Il a besoin d'accomplir une dernière urgence. Il ne peut pas partir sans rendre visite à l'endroit où Deolinda est enterrée.

– Je vais faire un tour, je reviens tout de suite.

Ment le Portugais : il dit qu'il va dire au revoir à Vila Cacimba, cette petite Afrique à lui. Il fait un signe d'adieu à

l'Administrateur et fait mine de se diriger vers le marché. Quand il se sent hors de portée de Suacelência, il prend la route qui sort de Vila Cacimba et court jusqu'à ce qu'il arrive au panneau du premier arrêt. Puis, il s'engage dans un sentier en direction du fleuve. Il ne s'arrête que lorsqu'il distingue les premières tombes. Sidónio Rosa est en plein cimetière des Allemands, l'endroit interdit qu'il enfreint maintenant d'un pas désorienté.

– Je savais que vous viendriez.

La voix de Munda ne paraît pas effrayer le Portugais. Sa présence n'était que la confirmation d'un soupçon. La mulâtresse est assise sur une pierre, auprès d'une croix en métal. En s'approchant, Sidónio s'aperçoit qu'il s'agit en réalité d'une vieille ancre. Le Portugais pense : cette tombe-là doit être celle de Deolinda et l'ancre, un crucifix improvisé par le vieux Bartolomeu.

Le Portugais s'assoit aux côtés de Munda et écoute, par-delà la limite du cimetière, le lent écoulement du fleuve. Au fond de la vallée, le fleuve s'étire dans une paix généreuse. On appelle l'endroit "nombril de l'eau", aucun habitant de Cacimba n'enterrerait ses morts dans des terres mouillées, dans un lieu aussi proche d'un cours d'eau. Celui-là ne peut être qu'un cimetière pour étrangers, ces morts qui deviennent fous de ne jamais retrouver le chemin pour rentrer chez eux.

– Cette tombe là-bas est à mon arrière-grand-père Germack.

– Et celle-ci, c'est la tombe de Deolinda ? demande Sidónio en désignant l'ancre rouillée.

– Non. Celle-ci sera la tombe de Bartolomeu.

– Et où est enterrée Deolinda ?

– Je vous l'ai déjà dit, Deolinda n'habite pas dans la terre. C'est une ombre.

– Dites-moi : quelle est sa tombe ?

La réponse papillonne sans relâche : la personne qu'on aime est enterrée partout. La même chose est de dire : elle ne descend jamais dans la terre. Ainsi parla Munda pour se taire ensuite. De nouveau, le silence crée des distances océaniques entre le visiteur et la mulâtresse. Le médecin venait dire adieu mais il ne trouve pas les mots. C'est Munda qui le sauve de l'embarras :

– Je n'ai pas de cœur aux adieux. Je ne sais même pas comment vous exprimer ma reconnaissance.

– Je n'ai rien fait de spécial.

– Vous m'avez rendu Deolinda.

Le médecin, l'espace d'un instant, perd l'équilibre. Il s'appuie sur le bras de Munda. Sa main s'attarde sur son corps.

– Vous m'avez regardée avec désir, docteur Sidónio. Vous m'avez fait naître femme, tant d'années après.

Au cours des dernières semaines, elle se surprenait à se vernir les ongles, à passer une couleur sur ses lèvres, à ressusciter les miroirs en mettant et en enlevant des enjolivures.

– Bartolomeu était enfermé dans sa chambre, j'étais enfermée à l'intérieur de moi.

Sa voix est éteinte : tout ce qu'elle dit semble être déjà passé. L'ancienneté des choses réside dans le désir qu'on les oublie. Et elle savait que les parures sur son corps et les éclats en son âme n'étaient pas plus que des souvenirs ténus.

– Je vous ai parlé des fois où j'imitais des maîtresses pour mon mari ?

– Et pourquoi est-ce que vous me demandez ça ?

– Parce qu'il m'est arrivé quelque chose de semblable avec vous.

C'était arrivé ainsi : de tant se prendre pour Deolinda, de tant écrire des lettres d'amour pour son futur gendre, dona Munda avait fini par être captive d'un vertige honteux.

– Je vous désire beaucoup, Sidónio.

Le Portugais garde le silence, la respiration contenue.

– Vous m'avez donné le plus grand médicament. Je rêve à nouveau.

– Et vous rêvez de qui ?

– Je rêve de moi-même.

La lumière du jour décline. Les cigales se taisent peu à peu, les grenouilles initient leur tour. La première chouette biffe des vols dans l'aveuglement du noir. Le Portugais avoue :

– J'envie la chouette qui est capable de voir de nuit.

– Je ne veux pas voir de nuit, répond-elle. Je veux voir la nuit.

Elle sourit, gênée, comme si elle s'excusait. “*Eu quero ver a noite*¹⁵”, c'est comme dit la chanson...

– Quelle chanson ?

– Une chanson. Vous ne connaissez pas.

Elle fredonne une musique en sourdine. Ensuite la mulâtresse se redresse et corrige les plis de sa robe.

– Je ne voudrais pas que vous fassiez l'amour avec moi. Il suffirait que vous m'observiez une nuit et que vous me voyiez me déshabiller. Comme dit la chanson : *eu, nua, sob a Lua*¹⁶.

Sidónio lisse le sable de ses pieds. C'est comme si les mots de la femme étaient tombés par terre, creusant sous ses pieds de profonds précipices. Munda se laisse aller contre le corps du Portugais et pose un doigt sur ses lèvres.

– Vous n'avez rien à dire, docteur. Seulement promettez-moi une chose.

Il relève la tête et, soudain, il ne sait pas quelle femme lui apparaît derrière cette voix qui lui demande :

– Si mon mari ne se réveille pas demain, s'il s'endort définitivement, vous promettez de m'attendre ?

Il lui sembla qu'elle avait ajouté : “Vous m'attendrez, mon ange gardien ?” Lui sembla-t-il. Qui peut savoir ? Finalement, tout commence par une erreur. Et tout termine par un mensonge.

– Suacelência m'a raconté beaucoup de choses.

– J'imagine.

– Des choses très tristes.

– Les mensonges peuvent être tristes, oui.

– Je ne sais pas. J'y ai cru.

– Bon, vous avez besoin d'oublier. Vous avez besoin d'oublier tout ce qu'on vous a raconté.

– Oublier, pourquoi ?

– Parce que ce sont des mensonges, cette terre ment pour vivre.

Munda ramasse des fleurs blanches qui poussent entre les tombes. Sa main est remplie de pétales et elle les remet au Portugais.

– Vous savez comment s'appelle cette fleur ?

– Non.

– Eh bien vous n'oublierez plus jamais. Elle s'appelle *beijoda-mulata*¹⁷.

La femme ne désire pas seulement que le Portugais touche et hume la fleur. Elle prétend qu'il fasse comme elle : qu'il mâche les pétales et sente leur goût sucré.

– C'est celui-là le remède aux *saudades* et aux tristesses, celles qui sont incurables, dit Munda.

Ses doigts fragiles introduisent les corolles blanches entre les lèvres de l'homme. Les yeux fermés, le médecin reçoit cette hostie profane.

Cette nuit-là, Sidónio Rosa dort profondément parmi les tombes aux noms illisibles. Il désobéit à la plus grande interdiction qui est de dormir dans un lieu où tout sommeil est éternel. Sans doute pour cela, en s'endormant, entendit-il des voix qui disaient : “Dans ce cimetière on n'a pas

seulement enterré des Européens. Ici fut enterrée l'Europe entière." Et peut-être est-ce pour cela que Sidónio parcourut toute la nuit le territoire des rêves comme si le rêve était l'unique frontière qui le séparait des défunts.

Le rêve de l'étranger est tellement réel et intense qu'il ignore lui-même s'il dort ou s'il délire éveillé. Il crie après Munda, personne ne répond. Sidónio se sent flotter : le reflux des fleurs mâchées le poursuit ? Attaqué par de mauvais augures, il s'empresse de se retirer du cimetière. La brume est si intense qu'il doit traîner les pieds pour trouver la trace qui le conduit à la route. Si on le voyait maintenant, on dirait qu'il est un va-nu-puant de plus.

Il entend la camionnette s'immobiliser à l'arrêt et sent quelqu'un descendre lentement du véhicule. Le bruit du moteur qui s'éloigne s'évanouit peu à peu jusqu'à se calmer en silence. Ensuite, une silhouette se profile et finit par percuter spectaculairement le Portugais. Une brise dissipe la bruine et Sidónio Rosa a devant lui une femme maigrissime portant une robe grise qui touche le sol. Le médecin remarque que la femme est enceinte et qu'une valise en carton est accrochée à son bras livide. Les yeux de la fille blanchaient et elle demande :

– Savez-vous où je peux trouver dona Munda ?

La voix était-elle humaine ? Un frisson secoue le Portugais.

– Dona Munda ? chuchote-t-il. Il laisse la question résonner dans le vide de son âme à seule fin de reprendre son calme. Il veut répondre, mais les mots restent prisonniers dans sa gorge. Il ne fait que désigner le petit sentier qui débouche sur le cimetière.

– Je viens de la ville, dit l'apparition. J'apporte une lettre à remettre à dona Munda.

– Une lettre ? tremble le Portugais.

Et la femme s'enfonce dans le brouillard. Sidónio Rosa cesse alors de se voir lui-même. Et il se remémore ce qu'on lui a dit à son arrivée : "À Vila Cacimba, il y a tellement de brouillard que parfois les hommes ne sont pas plus que des nuages." C'est ce qu'il est en ce moment : un flocon céleste suspendu. Une sorte de brise le pousse en direction de la messagère.

– Jeune fille ? Attendez, je vous montre où est la maison des Sozinho...

Et il avance solitaire sur la route nuageuse. Que ce soit le brouillard dense ou son état intérieur, le médecin ne reconnaît

pas Vila Cacimba. Il doute : “Est-ce que j’arrive pour la première fois dans cet endroit ?” Devant la résidence des Sozinho, une voix le salue :

– Heureusement que vous êtes venu, docteur, la maison est mourante.

On l’avait convoqué pour ça ; il avait débarqué dans la localité pour ça. Ce n’étaient pas les habitants qui pâtaient d’une maladie. C’était la maison qui était tombée malade. Sidónio sentit de fait que le bâtiment était fébrile, sur le point de souffrir de convulsions.

C’était ce qui était arrivé aux autres bâtiments de Vila Cacimba. Le même mal, la même épidémie avait frappé l’ensemble des maisons. Cette maison-là était la dernière, l’unique survivante. Soudain, parmi les voix distantes, il lui sembla entendre Deolinda :

– Sauvez ma maison, sauvez mes souvenirs...

Le médecin caressa le châssis de la porte d’entrée comme s’il prenait le pouls de la construction. Il se produisit ensuite, sans qu’il puisse l’éviter, que les murs de la maison tremblèrent au point de se dissoudre. Ils ne s’écroulèrent pas comme dans un séisme. Devenus poussière, ils s’élevèrent dans l’espace pour ensuite s’évaporer dans les cieux. Telle une aile détachée, il resta le toit, voguant suspendu, ressemblant à un oiseau aveugle qui tournoierait au-dessus de son ancien nid. Un filet d’eau coulait de ce toit flottant et Munda se baignait sous cette petite cascade. La femme s’était déshabillée pour pleurer.

– Maintenant que la maison s’est envolée, je n’ai plus besoin de sortir dans la rue pour pleurer.

Pendant toute sa vie, elle était toujours sortie pour déverser sa tristesse. On pleure loin de la maison, là où personne n’écoute ni ne voit : tel était le commandement dans la famille. La larme ne peut pas tomber sur le plancher. Le cas contraire, la pierre devient chair et la maison peut s’envoler jusqu’à n’être pas plus que du brouillard parmi le brouillard.

Chancelant, le médecin pensa à se tenir mais il n’y avait pas d’appui. L’homme glissa à terre et sentit le sable contre son visage. Il ne se leva pas. Ses forces l’avaient quitté, l’idée même de son corps l’avait quitté. Il était le sol entier : pourquoi se séparer de sa propre substance ?

Jusqu’à ce que des bras féminins l’aident à se lever, soutiennent sa marche et le conduisent à nouveau parmi les ombres. Il entendit quelqu’un vaguement familier :

– Maintenant, vous pouvez pleurer, docteur.

Le médecin sent que la voix résonne dans un tunnel diffus. Ensuite, peu à peu plus clair, il comprend que c'est dona Munda qui le tient dans ses bras et lui murmure à l'oreille :

– Pleurez contre ma poitrine, docteur Sidónio.

Serait-il encore dans le cimetière ? Son ouïe est déjà revenue, mais sa vue est encore brouillée. Le Portugais secoue la brume qui brouille sa conscience. Sa main nettoie les grains de sable sur son visage et fait tomber un pétale qui était encore accroché à sa bouche.

– Où est-ce que je suis ?

– Vous êtes dans la camionnette, vous êtes quasiment sur le départ.

– Le départ ?

– Oui, celui-ci est notre adieu, dit Munda. Vous êtes triste ?

– Moi ?

– Il m'a semblé voir une larme couler sur votre visage.

Munda l'avait aidé à marcher jusqu'au siège arrière de la camionnette et, pour de derniers instants, elle partage le banc que le Portugais occupe. La mulâtresse prend une enveloppe dans son sac et s'en sert comme d'un éventail pour rafraîchir le visage du médecin. Sidónio a l'impression que c'est la même enveloppe que celle qu'il avait vue entre les mains de l'étrange fille du rêve.

– Cette lettre, cette lettre...

Il n'a pas le temps de formuler sa question. À l'extérieur, quelqu'un frappe à la vitre. C'est l'Administrateur qui lui fait signe, souriant :

– Une belle gueule de bois, cher docteur. Il a fallu deux personnes pour vous ramener jusqu'à Vila Cacimba.

Suacelência désigne les valises sur le toit de la voiture. Tout était rangé, tout était complet et prêt pour le départ. Puis, Sidónio replonge dans le silence. Le médecin contemple les maisons, la place, le dispensaire. Il ne dit pas adieu. Il vérifie seulement que les habitations ne s'étaient pas envolées.

– Je vous vois tellement triste, docteur. Il est encore temps pour une petite larme rapide, personne ne remarquera...

– Une larme ?

– Pleurez contre mon cœur, docteur. Ici, dans mon cœur, c'est la tombe de Deolinda.

Pleurer ? Les pleurs nécessitent un corps et Sidónio, à ce moment-là, ne possédait ni poids ni réalité. La camionnette est en train de partir, Munda se retire sans regarder en arrière et la fumée noire enveloppe la foule qui dit adieu.

Le Portugais avance sur la route défoncée comme s'il flottait sur les vagues d'un fleuve. Lentement, la savane se met à défiler, ondulant comme des flammes liquides. Le médecin jette un œil par la vitre arrière, mais Vila Cacimba a cessé d'être visible. Une brume épaisse l'a soustraite aux regards et aux souvenirs. Il y a dans cette poussière la saveur d'un temps suspendu. Comme si le voyage de Sidónio n'avait ni départ ni arrivée. C'est peut-être pour cela qu'au lieu des acacias et des baobabs, il assiste à l'indolent défilé des maisons de sa Lisbonne. Finalement, Sidónio Rosa quitte seulement maintenant sa terre natale.

Soudain, la vision perturbante se révèle à lui : sur le bord de la route, la messagère à la robe grise. Elle est assise sur ses propres bagages. En définitive, la fille livide n'a jamais quitté l'arrêt du cimetière. Le médecin lui fait signe, mais elle ne répond pas. Elle ne peut faire d'autre usage de ses bras : sur ses genoux, elle tient d'immenses brassées de fleurs blanches. Ce sont des *beijos-da-mulata*, les fleurs de l'oubli. On les plante à proximité des cimetières afin que les morts oublient qu'à un certain moment ils ont été vivants. L'autobus s'arrête, croyant que la jeune fille veut monter pour retourner en ville.

– Montez vite, ordonne le contrôleur.

– Vous pouvez y aller, je reste par ici, explique l'apparition.

– Vous restez ici, dans le cimetière ? s'interroge le chauffeur.

– Je suis venue planter ces fleurs. Je les ai prises dans le cimetière et je vais les planter par là, je vais les planter dans tout Vila Cacimba.

DU MÊME AUTEUR
(entre autres)

Les Baleines de Quissico, Albin Michel, 1996
La Véranda du frangipanier, Albin Michel, 2000
Chronique des jours de cendre, Albin Michel, 2003
Le Chat et le Noir, Chandeigne, 2003
Tombe, tombe au fond de l'eau, Chandeigne, 2005
Un fleuve appelé temps, une maison appelée terre,
Albin Michel, 2008
Le Dernier Vol du flamant, Chandeigne, 2009
Et si Obama était africain..., Chandeigne, 2010
Le Fil des Missangas, Chandeigne, 2010
L'Accordeur de silences, Métailié, 2011

1 *Abre-boca* : littéralement “ouvre-bouche”. Valeur monétaire ou produits alimentaires que la famille du marié paie à la famille de la mariée pour débiter le processus de dot (également appelé *lobolo* en diverses langues du Mozambique). (NdA)

2 *Autobus*. (NdT)

3 Désigne à l'origine un soldat de l'armée portugaise, par extension un Portugais ou n'importe quel individu blanc. (NdT)

4 En français dans le texte. (NdT)

5 *Prairie*. (NdT)

6 Henrique Galvão, 1895-1970. Capitaine de l'armée portugaise, écrivain, explorateur. Opposant au régime de Salazar, il organise l'assaut du paquebot *Santa Maria* le 9 janvier 1961. (NdT)

7 *Tchové* : poussé. Du verbe *kutshowa* (“pousser” en tsonga) au contact du portugais. *Tchovar* fait partie du portugais mozambicain. (NdA)

8 “Saloperie de Blanc !” Langue xi-sena parlée dans le centre du Mozambique. (NdA)

9 “Je ne comprends pas.” Langue xi-sena. (NdA)

10 “Je ne sais pas.” Langue xi-sena. (NdA)

11 “Dehors ! Dégage !” (NdA)

12 “Va-t'en !” Impératif du verbe *kufamba*, “marcher” en langue xi-sena. (NdA)

13 Banlieue nord-ouest de Lisbonne. (NdT)

14 *Marijuana*. (NdA)

15 “Je veux voir la nuit.” (NdT)

16 “Moi, nue, sous la lune.” (NdT)

17 Baiser de la mulâtresse. (NdT)